

Le voeu d'Alicia

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Le vœu d'Alicia



Source

Scan de Meauma

Synopsis

Assise dans le wagon spécial du prince Lintz, Alicia regarde tristement le paysage du Rasgrade qui défile sous ses yeux. Ce petit royaume va devenir le sien car la raison d'État exige qu'elle épouse le souverain. Un mariage arrangé qui la révolte mais comment désobéir à la reine Victoria ?

Soudain, un choc terrible, le train déraile. Alicia perd conscience. Lorsqu'elle se réveille, elle se retrouve parmi les artistes de music-hall qui doivent se produire prochainement au palais.

— Vous savez danser, chanter ? lui demande Bill Bellow, le directeur de la troupe. Eh bien, dans ce cas, bienvenue chez les *Bellow's Belles* !

C'est donc déguisée en danseuse, qu'Alicia va faire la connaissance de son futur époux... Et peut-être conquérir son cœur ?

Le vœu d'Alicia

Barbara Cartland

WISH UPON A STAR

Note de l'auteur

L'amnésie, qui n'est autre que la perte totale ou partielle de la mémoire, peut durer quelques heures, quelques jours, quelques mois — à moins qu'elle ne soit irréversible.

Les causes de l'amnésie peuvent être médicales ou affectives. Elles peuvent également être consécutives à un coup reçu sur la tête.

Lorsque l'amnésique se trouve dans l'incapacité absolue de retrouver la mémoire, il doit réapprendre tout ce qui lui avait été inculqué dans son enfance : marcher, manger, s'exprimer... S'exprimer, oui, car des mots aussi simples que « brosse à dents » ou « chat » ne signifient plus rien pour lui.

Ce travail de réadaptation à la vie de tous les jours peut être si réussi que l'amnésique semble complètement guéri — alors qu'il n'a toujours pas retrouvé la mémoire.

Celle-ci peut cependant lui revenir aussi vite qu'elle était partie. Il suffit pour cela qu'il se produise un déclic à la vue inattendue d'un objet familier ou d'une personne connue.

En voyant le Premier ministre s'incliner respectueusement devant elle, la reine Victoria lui adressa un sourire.

— Bonjour, monsieur Disraeli.

— Bonjour, Majesté, répondit-il en s'inclinant de nouveau bien bas.

Ensuite, selon une procédure bien établie, il se mit à lire les documents qu'il avait apportés. La reine l'écoutait avec la plus grande attention, sachant qu'il ne passerait pas une seule ligne.

Il était arrivé que certains hommes d'État se croient autorisés à sauter un paragraphe ici ou là, s'imaginant que Sa Majesté ne remarquerait rien — en quoi ils se trompaient.

La souveraine voulait tout savoir dans le moindre détail, qu'il s'agisse de politique intérieure ou de politique étrangère, et chacune des séances du Parlement lui était rapportée avec minutie.

N'était-ce pas grâce à sa constante vigilance que l'Empire britannique était respecté dans le monde entier ?

La reine Victoria et M. Disraeli passèrent près d'une heure à discuter de ce qui se passait en France, en Allemagne et en Russie. Puis le Premier ministre déclara :

— Majesté, j'ai une nouvelle requête à vous présenter en provenance des Balkans.

— Encore une !

— Je savais que Votre Majesté aurait une semblable réaction... Je viens de recevoir le baron de Gavron, qui n'est autre que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du prince Lintz de Rasgrade.

— Un monarque aussi prudent qu'avisé.

— Le Rasgrade, comme le sait parfaitement Votre Majesté, est limitrophe de la Russie.

— Vous ne m'apprenez rien, Disraeli !

— Si ce petit État tombait entre les mains des Russes, cela nous causerait beaucoup d'ennuis.

— Certes ! Mais j'estime avoir déjà beaucoup aidé ces petits pays. N'ai-je pas donné en mariage à plusieurs chefs d'État balkaniques de jeunes princesses de sang royal ? Grâce à ces unions, le pavillon britannique flotte maintenant dans un certain nombre de principautés !

— Votre Majesté a agi en grand stratège, assura le Premier ministre qui ne manquait jamais une occasion de flatter la souveraine.

Après une pause, il déclara :

— Je serais navré de voir le Rasgrade tomber aux mains des

Russes.

— La conduite de ces derniers est inqualifiable. Comme je l'ai déjà dit, si j'étais un homme, je prendrais les armes et j'irais les combattre.

Ce n'était pas la première fois que le Premier ministre entendait la reine parler ainsi.

— Votre Majesté gagnerait certainement toutes les batailles, assurait-il. Le problème actuel, c'est que les Russes, au lieu de combattre loyalement, s'infiltrèrent dans les États des Balkans et s'arrangent pour y susciter des émeutes — ce qui leur permet d'arriver ensuite en sauveurs, soi-disant pour restaurer l'ordre et la paix.

La reine Victoria soupira.

— Je suppose que le prince Lintz, comme beaucoup d'autres avant lui, souhaite épouser une Anglaise de manière à écarter la menace russe ?

— Exactement, Majesté.

— Malheureusement, je n'ai plus une seule nièce, une seule cousine ou une seule petite-fille en âge d'être mariée ! Auriez-vous une idée, Disraeli ?

— Il reste une parente que Votre Majesté semble avoir oubliée.

La reine fronça les sourcils.

— Une parente que j'aurais oubliée ? Vous m'intriguez, monsieur le Premier ministre ! Qui donc aurais-je oublié ?

— Tout simplement votre filleule, Majesté.

— J'en ai tant !

— Je parle de lady Frederika, Majesté. Lady Frederika de Templeton, qui en votre honneur a été baptisée Frederika-Alicia-Victoria.

— Seigneur ! Mais vous avez raison ! J'avais entièrement oublié cette filleule ! Est-elle en âge de se marier ?

— Elle a dix-huit ans. Et Votre Majesté se souvient certainement que sa grand-mère était la princesse Frederika de Saxe-Cobourg et Gotha.

La reine hocha la tête.

— La princesse Frederika de Saxe-Cobourg et Gotha, l'une de mes cousines éloignées... Mais comme elle était beaucoup plus âgée que moi, j'avoue que je ne m'en souviens pas du tout.

M. Disraeli ne dit pas que, après avoir reçu la lettre du prince Lintz de Rasgrade, il avait étudié les arbres généalogiques de plusieurs familles aristocratiques. A vrai dire, il n'avait guère d'espoir de découvrir une jeune fille suffisamment bien née pour devenir princesse du Rasgrade. Mais le hasard avait voulu que le duc de Templeton ait une fille de dix-huit ans...

Comme la reine Victoria réfléchissait, le Premier ministre garda le silence.

— J'ai l'impression que le duc de Templeton est un homme respectable et intelligent, déclara enfin la souveraine. Mais il vit presque toute l'année à la campagne et il y a bien longtemps que je ne l'ai vu.

— Il est toujours possible de lui envoyer une convocation au château de Windsor.

— Où il n'est pas venu depuis au moins dix ans ! Il me semble me souvenir qu'après son veuvage il avait décidé de se retirer sur ses terres.

— On ne le voit jamais à la Chambre des lords.

— Je vais immédiatement lui écrire et l'inviter à passer un jour ou deux au château de Windsor.

Le Premier ministre dissimula un sourire en se disant que l'affaire prenait la tournure qu'il avait espérée.

— Puis-je me permettre de suggérer à Votre Majesté qu'il ne serait peut-être pas de bonne politique d'inviter lady Frederika avec son père ?

— Pourquoi, Disraeli ?

— Attendons d'en savoir davantage au sujet de cette jeune fille, fit le Premier ministre d'un air entendu.

— Vous n'avez peut-être pas tort...

— Elle est encore très jeune. Comprendra-t-elle l'importance d'un tel mariage ?

— Hum ! fit seulement la reine.

Elle n'avait pas oublié le jour où elle avait recommandé une épouse potentielle aux envoyés spéciaux d'un prince bulgare. La jeune fille en question, qui était arrivée sur ces entrefaites, était non seulement très laide, mais aussi extrêmement mal élevée. Bien entendu, le projet avait été aussitôt abandonné...

— Donc, je vais écrire au duc de Templeton pour l'inviter, récapitula la souveraine. De votre côté, Disraeli, arrangez-vous pour trouver tout les renseignements possibles au sujet de lady Frederika.

— Très bien, Majesté.

— Je me souviens l'avoir vue quand elle avait neuf ou dix ans. C'était une très jolie petite fille... Mais il faut dire que sa mère était une beauté !

— J'ai eu l'honneur de voir la duchesse de Templeton très peu de temps avant son mariage, c'était une femme absolument merveilleuse, déclara le Premier ministre.

— Espérons que sa fille lui ressemble !

Trois jours plus tard, le duc de Templeton fut très surpris de recevoir une lettre dans laquelle Sa Majesté la reine Victoria l'invitait à venir passer deux ou trois jours au château de Windsor.

Le premier instant de stupeur passé, le duc se sentit envahi de confusion. Très pris par la gestion du domaine, la chasse à courre et l'élevage de pur-sang, il ne s'était pas rendu à Londres depuis de nombreuses années.

« Il y a bien longtemps que je ne suis pas allé présenter mes respects à ma souveraine... et c'est elle qui se rappelle à mon bon souvenir ! »

Après la mort de la femme qu'il adorait, l'une de ses sœurs était venue

l'aider à mener la maison et s'occuper de sa fille unique, Frederika, qu'il avait pris l'habitude d'appeler par son deuxième prénom : Alicia.

Alicia, qui ressemblait beaucoup à sa mère, était devenue plus belle encore que la défunte et son père avait veillé à son éducation avec un soin jaloux.

La plupart des jeunes filles de l'âge d'Alicia étaient de petites oies blanches peu cultivées, tout juste capables de faire de la broderie, du crochet ou de fades aquarelles. Et quand elles se mettaient au piano, c'était pour pianoter d'insipides ritournelles.

En revanche, Alicia avait eu les meilleures gouvernantes, puis des professeurs particuliers qui lui avaient donné une excellente culture générale. Maintenant elle était capable de s'exprimer dans plusieurs langues étrangères pratiquement sans accent, elle s'intéressait à l'art, à l'histoire et à la politique, et jouait du piano comme une virtuose.

Le soir, son père l'écoutait souvent interpréter les œuvres des plus grands compositeurs. Mais si elle laissait ses doigts courir sur les touches d'ivoire pendant la journée, il l'interrompait aussitôt.

— Viens plutôt te promener. Il fait beau et les chevaux ont besoin d'être travaillés. J'ai fait édifier de nouveaux obstacles... Allons les essayer !

En plus d'être une cavalière accomplie, Alicia savait tirer au pistolet et ne manquait jamais sa cible. Elle était également capable de ramer et — contrairement aux autres demoiselles de bonne famille qui n'avaient jamais mis le pied dans l'eau — elle savait très bien nager. Son père avait en effet veillé à ce qu'elle ait un professeur de natation, si bien que la jeune fille pouvait traverser le lac après avoir plongé du haut de l'espèce de mirador construit dans ce but.

Le duc était tellement déçu de ne pas avoir de fils qu'il avait en fait élevé sa fille comme un garçon.

Certes, il aurait pu se remarier et avoir d'autres enfants... Comme il était toujours fort séduisant, il avait beaucoup de succès auprès des femmes. Mais il n'en avait pas trouvé une seule capable d'arriver à la cheville de la disparue.

« Et puis si je me remariais, je serais obligé de passer la saison à Londres. Quel ennui ! Je me trouve si bien à Templeton... »

La voix d'Alicia le ramena à l'instant présent. La jeune fille, qui était allée monter à cheval de très bonne heure, venait de le rejoindre dans cette jolie salle à manger en rotonde où l'on servait les petits déjeuners.

— Bonjour, père !

— Bonjour, mon enfant...

— Vous avez l'air soucieux, père. Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles ?

Sans mot dire, le duc tendit à sa fille la lettre de la reine Victoria.

— Une lettre de Sa Majesté ! s'exclama Alicia. C'est bien la première

fois qu'elle vous écrit !

— C'est bien la première fois, aussi, qu'elle m'invite à séjourner au château de Windsor !

— N'y êtes-vous donc jamais allé ?

— Si, et à plusieurs reprises. Mais c'était toujours sur l'invitation d'une personne de l'entourage de Sa Majesté. Jamais sur la demande de la reine elle-même...

Il secoua la tête.

— Tu imagines, Alicia ? Une invitation écrite de la main de Sa Majesté elle-même ? Je me demande bien ce que me vaut un tel honneur...

— Vous allez vous rendre à son invitation, naturellement ?

— Le moyen de faire autrement ? grommela le duc.

— Vous n'avez pas l'air enchanté, père.

— Pas vraiment. Quel ennui !

— Pourquoi ?

— Il va falloir faire ouvrir notre hôtel particulier de Grosvenor Square... Celui-ci doit être en triste état après avoir été fermé si longtemps. Ta mère veillait à ce qu'il soit parfaitement entretenu et à ce qu'il y ait partout de grands bouquets de fleurs...

— Juste avant votre départ, j'irai faire des bouquets et je les donnerai à votre valet pour qu'il en mette dans votre demeure londonienne. Ainsi, elle vous paraîtra moins triste.

— Si tu crois que je vais aller là-bas tout seul, tu te trompes, ma chère enfant ! Tu vas venir avec moi ! D'autant plus qu'une fois que l'on saura que nous sommes là-bas, nous allons recevoir des invitations à n'en plus finir...

Alicia ouvrit de grands yeux.

— Ai-je bien entendu, père ?

— Parfaitement.

— J'ai peine à le croire. Chaque fois que je vous ai proposé d'aller passer quelque temps à Londres, vous avez refusé catégoriquement en assurant que vous vous trouviez très bien à la campagne.

— Ce qui est l'entière vérité...

— Vous disiez aussi que vous ne vouliez pas me voir harcelée par une quantité de jeunes gens fats ou ennuyeux qui ne s'intéresseraient à moi qu'en raison de ma dot.

— Je ne me souviens pas du tout d'avoir dit cela. Quoi qu'il en soit, tu as besoin de renouveler ta garde-robe.

— La couturière du village et la lingère me confectionnent de très jolies choses.

— C'était parfait quand tu avais douze ans. Mais tu as dépassé cet âge-là ! La fille du duc de Templeton doit s'habiller dans les meilleures boutiques de Bond Street !

— Je ne serais pas fâchée d'avoir quelques toilettes à la mode, mais je me demande quand j'aurai l'occasion de les porter !

— Dans les salons londoniens, évidemment ! Tu verras qu'une fois arrivés là-bas, nous serons invités partout ! Et comme il nous faudra rendre ces invitations, nous serons obligés de donner quelques réceptions.

— En fin de compte, vous ne semblez pas fâché de retrouver Londres, père...

— Dis plutôt que je suis résigné. Je me rendais bien compte qu'il allait falloir en passer par là... Il faut que tu fasses ton entrée dans le monde en grand style, ma chère enfant !

La jeune fille fit la grimace.

— Tous ces ronds de jambe ne me tentent guère !

— Alicia ! s'exclama le duc d'un ton plein de reproche. Comment peux-tu parler de la sorte ? Une demoiselle de bonne famille ne s'exprime pas ainsi !

— C'est vous-même qui m'avez poussée à toujours dire ce que je pense, père !

— J'ai eu tort, je m'en rends compte maintenant. Surtout, ne va pas raconter des choses pareilles devant les douairières !

La jeune fille eut un frais éclat de rire.

— Voyons, père ! Je ne serais pas aussi sotte...

— Je peux te faire confiance ?

— Bien sûr ! Vous devriez savoir que je sais me tenir comme il faut quand il le faut !

Son regard très bleu s'évada vers la superbe roseraie que l'on pouvait admirer par les portes-fenêtres grandes ouvertes.

— Au fond, pour voir le monde, j'aimerais mieux être cachée dans un trou comme une petite souris.

— En fait de souris cachée dans un trou, tu seras la reine des salons et tous les séduisants jeunes gens t'inviteront à danser. Tu es si jolie...

Alicia se remit à rire.

— J'irai donc au bal ? Mais qui m'y accompagnera ?

— Moi, forcément.

— Pauvre père ! Vous qui détestez tellement danser !

— Tu te trompes. J'étais autrefois un bon danseur... Ce que je n'aime pas, c'est rester assis avec les douairières et écouter tous les potins de la région. Je préfère cent fois — que dis-je, mille fois ! — rester tranquillement à la maison et jouer au bridge.

Le duc s'en voulait un peu de ne pas avoir emmené sa fille à Londres lors de la dernière saison. Il s'était trouvé de bonnes excuses : le domaine avait besoin de sa présence, ses chevaux étaient engagés dans des courses ici ou là... En réalité, il n'avait pas le courage de devoir affronter de nouveau la vie mondaine et son ambiance assez vaine et superficielle.

« Bah ! Alicia peut bien attendre un an ou deux avant d'aller papillonner dans les salons... » s'était-il dit.

Lorsque sa fille avait eu dix-huit ans, au lieu d'aller la présenter à Sa Majesté la reine Victoria, il s'était contenté d'organiser un grand bal au château de Templeton. Alicia avait été ensuite invitée dans toutes les réceptions que l'on donnait dans la région. Mais ces petites fêtes de province n'avaient, bien entendu, rien à voir avec celles que l'on donnait à Londres.

Si Alicia, qui avait eu un excellent professeur, adorait danser, elle aimait encore plus galoper sans fin dans les landes du Yorkshire...

— Et comment nous rendrons-nous à Londres, père ? demanda la jeune fille.

— Cette question ! Par la route, je suppose.

— Pourquoi ne pas prendre le train ?

— Tu sais que je préfère les chevaux aux trains.

— Moi aussi. Mais les trains modernes sont excellents ! Ils permettent aussi de gagner un temps précieux...

— Comme si nous étions à une journée près !

— De plus, les déplacements en train sont beaucoup moins fatigants qu'en voiture. Tante Mary, qui se sent un peu lasse en ce moment, ne se plaindrait pas de voyager dans des conditions confortables.

Le duc éclata de rire.

— Tu trouves toujours les arguments qu'il faut pour défendre tes idées ! Bon ! Pour te faire plaisir, nous essaierons le train. Et si je ne suis pas convaincu, nous reviendrons en voiture. Voilà ! Es-tu contente ?

Alicia alla embrasser son père.

— Je suis ravie ! J'avais tellement envie de prendre le train...

« Cela va être une nouvelle expérience d'aller à Londres, se dit la jeune fille en regagnant sa chambre. Je vais pouvoir faire de nouvelles connaissances, j'aurai l'occasion d'aller au théâtre... »

Lorsqu'elle arriva en haut de l'escalier d'honneur, la jeune fille aperçut sa tante au bout d'un couloir.

— Tante Mary ! appela-t-elle.

Et elle se mit à courir pour rejoindre la sœur aînée de son père.

— Que se passe-t-il, ma chère enfant ? lui demanda celle-ci en souriant. Tu as l'air bien énervée !

— Vous vous levez avant tout le monde, tante Mary, si bien que vous n'êtes jamais là lorsque mon père prend son petit déjeuner...

— Je t'avouerai, ma chère enfant, que je le fais exprès. Ton père a pris l'habitude de lire son courrier tout en mangeant, ce qui m'agace profondément. Et comme je n'ai pas à faire la leçon au duc de Templeton, même s'il est mon cadet, je m'arrange pour déjeuner avant lui.

— Si vous pouviez deviner ce qu'il y avait au courrier de ce matin, ma

tante !

— Dis-le-moi, ma chère enfant, fit lady Marie avec indulgence.

— Parmi la pile de lettres et de factures, il y avait... il y avait...

— Je commence à être intriguée !

— ... une lettre de Sa Majesté la reine Victoria !

— Est-ce possible ? Je crois bien que la reine n'a écrit qu'une seule fois à ton père...

Lady Mary soupira.

— C'était pour lui présenter ses condoléances, au moment de la mort de ta mère.

Le visage de la jeune fille s'assombrit, comme chaque fois qu'on lui rappelait la disparition de celle qu'elle aimait tant.

— Pour quelle raison Sa Majesté écrit-elle donc à ton père ? demanda lady Mary.

— Pour l'inviter à passer quelques jours au château de Windsor.

— Vraiment ?

— Mais oui, ma tante. Et figurez-vous que nous allons tous aller à Londres !

— Ne me dis pas que toi et moi sommes aussi invitées par la reine !

— Non, bien entendu. Seul mon père ira au château de Windsor.

Lady Mary pinça les lèvres en soupirant.

— Ce n'est pas plus mal que tu aies enfin l'occasion de te montrer dans les salons si tu veux trouver un mari !

— Je ne suis pas pressée du tout !

— Tu auras bientôt dix-neuf ans. Moi, j'ai été demandée en mariage au lendemain de mon premier bal.

— Et moi, je n'ai pas encore reçu une seule demande en mariage, rétorqua la jeune fille. A l'exception de celle du vieux baron de Newmark, qui ne compte pas vraiment ! Ce pauvre baron se faisait des illusions en pensant que j'allais accepter d'épouser un homme plus vieux que mon père !

Alicia prit sa tante par la taille et esquissa quelques pas de valse.

— Imaginez un peu, tante Mary ! Nous passerons toutes nos nuits à danser !

Un peu réticente au début, la jeune fille était maintenant ravie de changer d'horizon. D'autant plus qu'elle savait — connaissant son père — que ce séjour à Londres risquait d'être fort bref.

Lady Mary ne montrait toujours pas d'enthousiasme.

— Il va falloir ouvrir cet énorme hôtel particulier ! Cela va représenter un travail terrible...

— Mais il y a toujours des domestiques là-bas.

— Bien entendu. Cependant, étant donné que le maître de maison ne se montre jamais, tu penses bien que l'entretien a été négligé au cours de toutes ces années. Il faut que je m'occupe de cela... Je vais dès

aujourd'hui envoyer là-bas l'assistante de notre femme de charge. Elle saura tout préparer pour notre arrivée.

— Cela va nous faire du bien d'aller à Londres. Nous avons tous besoin d'un changement.

— Pas moi ! fit lady Mary entre haut et bas. Et ton père pas davantage ! Mais si l'on veut te trouver un mari...

— Comme je l'ai dit à mon père, j'ai bien le temps !

— Une jeune fille doit se marier jeune. Moi, je l'étais à dix-huit ans...

— Et quel âge avait oncle Henry, tante Mary ?

— Vingt-neuf ans.

Lady Mary soupira.

— Le pauvre n'avait pas cinquante ans quand il a fait cette fatale chute de cheval... Aussi, attention quand tu galopes comme une folle à travers champs ! Si ta monture avait le malheur de se prendre le pied dans une racine...

— Ne vous inquiétez pas, ma tante. A Londres je me contenterai d'aller sagement au petit trot le long des allées cavalières.

— Ce qui est aussi bien. A-t-on jamais vu une jeune fille s'amuser à sauter les haies et les barrières ? Ton père devrait te l'interdire.

Alicia ne répondit pas, mais elle n'en pensait pas moins...

« Heureusement que mon père ne m'interdit rien de tout cela ! Moi qui adore galoper et sauter des obstacles... »

Après un silence, jugeant préférable de changer de sujet, elle déclara :

— Au fond, cela fera beaucoup de bien à mon père d'aller à Londres et au château de Windsor. J'ai entendu si souvent parler de Sa Majesté la reine Victoria que je rêve de la rencontrer.

— Tu l'as vue étant enfant.

— Je m'en souviens à peine...

— Elle t'invitera certainement après avoir vu ton père. N'oublie pas qu'elle est ta marraine et que tu portes son prénom.

— Frederika-Alicia-Victoria ! Quelle litanie... Ah, je ne suis pas fâchée que maman ait choisi de m'appeler tout simplement Alicia !

— C'est un très joli nom, mais rien ne t'empêche d'utiliser également Frederika et Victoria.

— Je déteste ces deux prénoms.

Lady Mary leva les bras au ciel.

— J'espère que tu ne parleras pas ainsi à Sa Majesté si par hasard tu lui es présentée !

— Non, bien entendu ! s'exclama la jeune fille en pouffant. Faites-moi confiance, je ne commettrai pas d'impairs.

— Tu devrais être très reconnaissante que Sa Majesté ait proposé de devenir ta marraine.

— C'est elle qui l'a proposé ? Pourquoi donc ?

— Elle appréciait beaucoup tes parents.

Lady Mary joignit les mains.

— Ils formaient un si beau couple... Ta mère était absolument ravissante, quant à ton père, c'était un bien bel homme quand il était jeune ! Or la reine a toujours apprécié les hommes séduisants.

— Je crois qu'elle était très amoureuse de son mari, le prince Albert, dont elle a porté le deuil de très longues années.

— Elle le porte toujours, fit lady Mary.

— L'un de mes professeurs — je ne sais plus lequel — m'a dit que, lorsqu'elle parlait du prince consort, les larmes lui venaient aux yeux.

— Il est vrai qu'elle reste très fidèle au souvenir du disparu. Certes, elle apprécie la compagnie masculine, mais elle n'a jamais songé à se remarier. Pourtant, on l'appelle la marieuse de l'Europe !

— J'ai toujours plaint ces pauvres Anglaises qu'elle envoyait dans des pays des Balkans pour épouser un parfait inconnu.

— Moi aussi.

— Tout cela pour que le pavillon britannique flotte sur le palais d'un prince quelconque afin d'empêcher les Russes d'envahir son petit État !

— On se demande ce qu'il advient de ces jeunes filles que l'on marie presque de force. Aucune n'a jamais eu le courage de refuser d'obéir à la reine... Et aucune n'a jamais non plus osé écrire du fin fond de son exil pour se plaindre.

— Pauvres petites !

Lady Mary secoua la tête.

— Pauvres petites, oui ! On les envoie dans les Balkans comme un cadeau de Noël ! C'est tout juste si l'on ne les enveloppe pas dans du papier de soie noué de faveurs roses !

Trois jours plus tard, le duc, lady Mary et Alicia arrivèrent à Londres. La jeune fille, qui ne gardait que de très vagues souvenirs de l'imposante demeure familiale qui s'élevait à Grosvenor Square, s'empressa d'en faire le tour.

— Quelle jolie maison, père ! s'exclama-t-elle.

Les domestiques avaient travaillé presque jour et nuit pour la rendre accueillante et le chef jardinier du château de Templeton avait envoyé des monceaux de fleurs.

Songeuse, Alicia reprit :

— Je suis venue ici étant enfant, mais j'avais oublié que cet hôtel particulier était si vaste.

Le duc esquissa un sourire.

— Tu n'avais probablement pas quitté la nursery !

— Vous devriez passer plus de temps à Londres et profiter de cette demeure. Ce serait bien agréable d'y venir deux ou trois fois par an.

— Certainement pas ! J'aime la campagne... et je m'ennuie déjà de mes chevaux.

— Vous pourriez aller aux ventes de Tattersall's demain et en acheter quelques-uns, suggéra la jeune fille.

— Demain, figure-toi que je dois me rendre au château de Windsor.

— Tâchez de ne pas y rester trop longtemps ! N'oubliez pas que vous avez déjà accepté de m'emmener dîner chez la duchesse de Manchester. Ce sera certainement une très belle réception et tout ce que je souhaite, c'est que vous soyez fier de moi.

— Je suis toujours fier de toi ! dit le duc en se penchant pour embrasser sa fille.

— Vous me faites de si gentils compliments, père ! Je comprends pourquoi vous aviez tant de succès quand vous étiez jeune !

Le duc éclata de rire.

— Qui t'a raconté de pareilles bêtises ?

— Beaucoup de monde... Il paraît que la plupart des débutantes rêvaient de vous épouser. Et puis vous avez fait la connaissance de maman...

— Je suis tombé amoureux d'elle dès le premier regard. Elle était si jolie ! Tu sais, tu lui ressembles beaucoup.

— Quand je regarde son portrait, je me dis qu'aucune femme ne peut l'égaliser en beauté.

— Eh bien, moi, je peux t'assurer que tu es aussi belle que l'était ta mère à ton âge.

Comme le majordome venait d'annoncer que le dîner était servi, ils se rendirent dans la salle à manger où ils firent honneur au plus délicieux des repas. La cuisinière s'était surpassée et le duc demanda au majordome de lui transmettre ses compliments.

Alicia attendit que les domestiques soient sortis pour déclarer d'un ton enjoué :

— Maintenant que nous sommes à Londres, j'espère bien que nous allons y rester un certain temps.

— Je le suppose, fit lady Mary. D'ailleurs les invitations commencent déjà à pleuvoir...

En voyant le duc froncer les sourcils, Alicia s'empessa de glisser sa main dans la sienne avant de murmurer d'un ton implorant :

— Je vous en prie, père ! Permettez-moi de goûter un peu à la vie londonienne... Et puis j'aimerais aussi tellement aller au théâtre !

Vaincu, le duc hocha la tête.

— Bien, ma chère enfant ! Nous serons de toutes les réceptions, nous donnerons de grands bals et nous irons aussi au théâtre. Voilà ! Es-tu contente ?

— Ô combien !

— Mais tout d'abord il faut que j'aille saluer Sa Majesté à Windsor. Entre nous, je me demande bien ce qu'elle peut me vouloir !

— Elle a peut-être envie de vous revoir, tout simplement ?

— La reine ne va pas se donner le mal de rédiger une invitation de sa main sans une bonne raison !

Lady Mary haussa les épaules.

— Ne te mets pas martel en tête à l'avance, dit-elle à son frère. Tu sauras demain de quoi il retourne.

— Assurément.

— Mais elle veut quelque chose, c'est évident. Et si elle t'envoyait en mission à l'autre bout du monde ?

— Je lui répondrai qu'il n'en est pas question pour la bonne raison que je suis beaucoup trop vieux.

Presque en même temps, Alicia et sa tante s'exclamèrent :

— Vous n'êtes pas vieux, père !

— Tu n'es pas vieux, Charles !

Après un silence, lady Mary reprit :

— Méfie-toi quand même... Lorsqu'elle veut quelque chose, Sa Majesté est capable de faire preuve d'obstination.

— Moi aussi ! rétorqua le duc en riant.

Le lendemain matin, le majordome apporta toute une pile d'invitations sur un plateau d'argent.

— C'est incroyable ! s'exclama Alicia en ouvrant de grands yeux.

Lady Mary pinça les lèvres en voyant le duc décacheter une première enveloppe. A Templeton, elle s'arrangeait toujours pour descendre prendre son petit déjeuner au moment où son frère montait à cheval. Mais étant donné que le duc venait seulement d'arriver à Londres et qu'il n'avait pas encore eu le temps d'acheter des chevaux de selle, elle était bien obligée d'assister à la cérémonie matinale de la lecture du courrier...

— Une invitation à déjeuner du prince de Galles ! s'écria le duc.

Il se tourna vers sa fille.

— Il va falloir que tu achètes de jolies toilettes pour tes futures sorties. Mary, cela ne t'ennuierait pas d'accompagner Alicia à Bond Street ?

— J'en serais ravie ! assura la sœur du duc. Et j'en profiterai pour m'offrir quelques robes neuves...

— Nous allons bien nous amuser en faisant les magasins, tante Mary ! fit la jeune fille.

— Nous serons peut-être conviées un jour, toi et moi, à l'une des fastueuses réceptions du prince de Galles. J'avoue que je ne serais pas fâchée d'assister à l'une de ces fêtes qui font tant de bruit !

— Il paraît qu'elles sont très amusantes, dit Alicia.

— Et l'on y voit toujours la dernière conquête en date du prince de Galles ! renchérit lady Mary.

Le duc menaça sa sœur du doigt.

— Tu écoutes trop les commérages, Mary !

Cette dernière éclata de rire.

— L'on ne parle que de cela à Londres ! Lorsque j'étais encore une timide pensionnaire, les frasques de Son Altesse défrayaient la chronique. On pourrait écrire des volumes entiers sur ses histoires d'amour.

— Tu n'as probablement pas tort... Ceci dit, j'apprécie beaucoup le prince de Galles et je trouve navrant que sa mère ne lui permette pas de prendre la part qui lui revient dans la gestion de l'Empire.

— Crois-tu que cela l'intéresse ? demanda lady Mary.

— Oh, j'en suis certain ! Mais comme Sa Majesté s'entête à mener seule les affaires d'Etat, son fils, qui a de l'énergie à revendre, ne trouve rien d'autre à faire qu'à flirter à outrance.

— Pourtant il a une femme et cinq enfants ! remarqua Alicia.

— Apparemment, l'un n'empêche pas l'autre.

— Je trouve tout cela assez triste, murmura la jeune fille. J'ai lu dans un journal que le prince de Galles n'avait même pas le droit d'ouvrir les boîtes rouges dans lesquelles Sa Majesté range tous ses dossiers. A mon avis, il devrait seconder sa mère dans les affaires politiques comme dans les affaires diplomatiques. Après tout, quand il deviendra roi, il faudra bien qu'il s'en charge !

— C'est évident.

— A sa place, je serais furieuse de compter... pour du beurre ! lança Alicia.

Lady Mary se leva.

— J'ai toujours pensé que c'était une erreur de critiquer les membres de la famille royale. Nous sommes entre nous, c'est sans importance...

Elle considéra sa nièce d'un air pensif avant d'ajouter :

— Mais ne parle jamais ainsi devant des tiers, ma chère enfant, car tu peux être assurée que tes propos seront rapportés à Sa Majesté la reine Victoria ou à Son Altesse le prince de Galles.

— Ta tante a raison, déclara le duc. Nos critiques seraient bien mal accueillies tant au château de Windsor qu'à Marlborough House !

En plaisantant, il enchaîna :

— On nous renverrait probablement tout de suite dans notre Yorkshire sous bonne garde et nous serions bannis à jamais de Londres !

— Je ferai très attention à tout ce que je dirai, père, assura la jeune fille.

Le duc lui sourit avant de changer de sujet de conversation.

— Tu vas être contente... J'ai réservé des places de théâtre pour demain soir.

Alicia sauta au cou de son père.

— Oh, merci ! Merci !

Le duc conduisit lui-même son élégant phaéton d'un modèle quelque peu démodé jusqu'au château de Windsor. Les chevaux n'étaient plus de première jeunesse, mais ils trottaient avec entrain, visiblement heureux de sortir après être restés si longtemps enfermés dans un box.

« Le responsable des écuries doit les faire galoper de temps en temps, pensa le duc, mais il est évident qu'ils ne prennent pas autant d'exercice qu'ils le devraient. »

Tout en maintenant son attelage à bonne allure, le duc se demanda une fois de plus ce que pouvait bien lui vouloir Sa Majesté.

« Si c'est pour me proposer un poste important dans un ministère ou une ambassade, je refuserai — même au risque de l'offenser. »

La route qui reliait Londres à Windsor était extrêmement bien entretenue.

« Quoi de surprenant ? se dit le duc. Elle est empruntée quotidiennement par des personnages importants : hommes d'État, diplomates... Je parie que c'est la meilleure route de toute l'Angleterre ! »

A cette large avenue bien pavée, il préférerait cependant les petites routes tortueuses du Yorkshire.

Il laissa échapper un léger soupir.

« Mais pour faire plaisir à Alicia, je me rends compte que je serai obligé de passer au moins quelques semaines à Londres... »

Il se sentait un peu coupable de ne pas avoir célébré comme il l'aurait fallu l'entrée dans le monde de sa fille.

« Bah ! J'ai quand même donné un bal le jour de ses dix-huit ans ! Au fond, elle n'est pas si à plaindre que cela... N'est-elle pas heureuse à la campagne ? »

En pinçant les lèvres, il déclara à mi-voix :

— Mais il faudra bien la marier !

Dès son arrivée au château, il fut accueilli par un écuyer qu'il connaissait bien.

— Quelle bonne surprise, milord ! L'autre jour, justement, nous parlions de vous.

— Vraiment ?

— Nous disions qu'il y avait fort longtemps que l'on ne vous avait vu au château de Windsor ! Vos visites nous manquaient.

— Quoi ? Les visites d'un duc tout décrépît vous manquaient ? Vous vous moquez de moi !

— Oh, Milord ! s'exclama l'écuyer en riant.

A vrai dire, le duc n'avait guère l'air décrépît lorsqu'il se mit à gravir les marches d'un bon pas. Grand, mince et bien découplé, il avait gardé à

quarante-cinq ans la silhouette d'un jeune homme sportif.

Il ignorait que les jolies veuves — et même certaines jeunes filles — chuchotaient derrière son dos :

— Quel bel homme ! Quel dommage qu'il ne songe pas à se remarier !

Dans l'antichambre qui précédait le salon où la reine avait l'habitude de se tenir, un autre écuyer montait la garde. Lui aussi salua le duc avec chaleur.

— Sa Majesté a souvent demandé pourquoi l'on ne vous voyait plus jamais à Londres, milord.

— Parce que je me trouve très bien à la campagne. Et j'y serais probablement encore si je n'avais reçu une convocation spéciale de Sa Majesté. Entre nous, je me demande ce qu'elle peut me vouloir...

Il y avait une note interrogative dans sa voix. Mais l'écuyer se contenta d'ouvrir les mains dans un geste d'ignorance.

— Je n'en sais rien, milord, pour la bonne raison que l'on ne me confie pas les secrets d'État ! Je vais tout de suite voir si Sa Majesté peut vous recevoir.

Il revint quelques instants plus tard.

— Si vous voulez bien me suivre, milord.

La reine Victoria était assise très droite dans son fauteuil favori, près de la fenêtre. Le duc la trouva un peu vieillie et s'étonna de la voir toujours en grand deuil.

Il s'approcha d'elle et s'inclina profondément.

— Majesté...

— Cela me fait très plaisir de vous voir, mon cher ami, dit la reine en lui tendant la main.

Elle lui indiqua un fauteuil.

— Asseyez-vous donc.

Le duc savait qu'il s'agissait là d'un grand privilège. Le Premier ministre et les membres du cabinet demeuraient toujours debout devant Sa Majesté.

— Eh bien, il y a longtemps que vous n'êtes pas venu me voir, Templeton ! déclara celle-ci d'un ton de reproche.

— Votre Majesté sait que je vis désormais dans le Yorkshire — c'est-à-dire fort loin d'ici.

— Bah ! Vous avez maintenant d'excellents trains pour venir à Londres.

— J'ai pu m'en rendre compte, et cela pas plus tard qu'hier, Majesté.

— Vous voyez bien !

— Le confort des moyens de transport modernes n'est pas en cause. Mais je vous avouerai que j'ai tant à faire sur mon domaine que je ne trouve jamais le temps de venir dans la capitale...

— Vous préférez élever vos chevaux plutôt que de coqueter dans les

salons ?

Le duc esquisa un sourire.

— Ma foi...

— Parlez-moi de ma filleule. Comment va-t-elle ?

— Elle se porte à merveille, Majesté.

— Est-elle aussi jolie que l'était sa mère ?

— Autant et peut-être plus, Majesté. J'ai d'ailleurs apporté une miniature de ma Frederika-Alicia-Victoria pour que Votre Majesté puisse la voir.

— Voilà une excellente idée !

Le duc sortit de sa poche la petite boîte en argent qui contenait la miniature.

— Voici votre filleule, Majesté, dit-il en en faisant jouer le fermoir.

La reine prit son face-à-main pour contempler le ravissant visage d'Alicia.

— Elle est charmante !

Quelques instants plus tard, après avoir rendu la miniature à son visiteur, elle reprit :

— Si je vous ai prié de venir, Templeton, c'est pour vous demander une faveur...

— Une faveur ! répéta le duc avec stupeur.

— Mais oui.

Bien loin de se douter de ce qui lui était réservé, le duc attendit patiemment la suite.

— Tout a commencé quand les Allemands ont voulu agrandir leur empire en englobant les petites principautés des alentours, reprit la reine. Or voilà que la Russie emploie exactement le même procédé ! Je suis sûre que, même dans vos contrées perdues du Yorkshire, vous avez entendu parler de cela.

Le duc ne put s'empêcher de rire.

— Même dans ces contrées perdues, on reçoit des journaux, Majesté. J'ai pu apprendre ainsi que vous aviez très habilement réussi à contrer l'avance des Russes en vous arrangeant pour faire flotter le drapeau britannique sur de nombreux palais princiers. Peut-être l'ignorez-vous, mais on vous a surnommée la « marieuse de l'Europe »...

La reine sourit.

— Il faudrait que je sois sourde et aveugle pour ne pas connaître ce surnom.

— Votre Majesté a agi de manière très subtile pour contrer les avances russes dans les Balkans. Le plus grand problème, maintenant, concerne leur extension vers l'Orient.

— J'ai eu beaucoup de mal à convaincre M. Gladstone que le danger venait de là. Il ne voulait rien entendre et, à un moment donné, j'ai même dû menacer d'abdiquer s'il ne prenait pas les mesures nécessaires.

— Vous avez eu entièrement raison de vous opposer à la manière de voir trop pacifiste de votre ministre, Majesté. C'est bien grâce à vous que les armées russes ont dû faire demi-tour alors qu'elles se trouvaient à peine à dix kilomètres de Constantinople.

— Quel désastre si le tzar avait pris cette ville !

— Un désastre non seulement pour Constantinople, mais aussi pour toute l'Europe.

— En effet.

Le ton de la reine changea.

— Si je vous ai demandé de venir me voir, Templeton, c'est pour vous parler du Rasgrade. La frontière de ce petit État est limitrophe de la frontière russe et le prince Lintz craint d'être envahi par ses puissants voisins. Pour éviter cela, il faudrait qu'il s'allie avec nous. Il me faut donc lui proposer une épouse britannique de sang royal.

Le duc se raidit. Il avait l'impression qu'une bombe venait d'exploser à ses pieds. Enfin, il comprenait où voulait en venir la souveraine... Il avait envisagé toutes les hypothèses, mais pas un seul instant il n'avait pensé à celle-ci !

— J'ai cherché dans ma famille et dans celle du prince Albert une jeune fille en âge d'être mariée, reprit la reine Victoria. Mais malheureusement je n'en ai pas trouvée une seule. En fait, il ne reste plus que votre fille — et ma filleule —, lady Frederika.

— Mais Frederika-Alicia-Victoria n'est pas de sang royal, Majesté !

— Par sa grand-mère maternelle Frederika de Saxe-Cobourg et Gotha, si !

Le duc passa la main sur son front d'un air égaré.

— Je suis très honoré de la suggestion de Votre Majesté, mais ma...

Soudain il avait du mal à trouver ses mots. Ce fut avec un visible effort qu'il termina :

— ... ma fille ne souhaite pas quitter son pays pour aller vivre dans les Balkans.

— Le prince Lintz est un homme charmant, très séduisant — et jeune, au contraire de certains autres princes des Balkans qui m'ont suppliée de leur venir en aide. De plus, le Rasgrade est un pays à la fois pittoresque, prospère et bien plus moderne que la plupart de ses voisins.

Le duc cherchait désespérément un moyen pour faire abandonner à la reine cette incroyable idée.

— Majesté...

— L'on m'a déjà dit que vous teniez beaucoup à votre fille, coupa la reine.

— Oh, combien !

— Vous risquez de vous trouver bien seul après son départ... C'est pourquoi je serais heureuse de vous offrir un poste très important au gouvernement.

Si le duc ne répondit pas, son expression était plus qu'éloquente.

— Je sais que vous aimez la campagne... mais je serais heureuse de vous avoir à mes côtés au château de Windsor, assura la reine.

Le duc prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

— Votre Majesté est trop aimable et je lui suis infiniment reconnaissant de tout ce qu'elle vient de me proposer.

Avec fermeté, il poursuivit :

— Je sais bien qu'il faudra que ma fille unique se marie un jour, mais je préférerais qu'elle reste en Angleterre. Je serais bien malheureux si elle devait aller vivre aussi loin. Par conséquent, je me trouve obligé de refuser la proposition de Votre Majesté.

Un silence s'éternisa. Puis la reine croisa les bras.

— Pensez-vous, Templeton, que vous soyez en mesure de refuser quoi que ce soit à votre souveraine ? demanda-t-elle d'un ton sec.

Le duc savait pertinemment qu'aucun des sujets de Sa Majesté ne pouvait lui dire non. Or ce qu'elle venait de présenter comme une requête était en réalité un ordre. Elle lui commandait de donner sa fille en mariage au prince Lintz du Rasgrade.

Il laissa échapper un profond soupir.

— Si je plaçais ma cause auprès de Votre Majesté, accepterait-elle de m'écouter ?

La réponse tomba brutalement.

— Non.

— Majesté...

— Cela me désole de devoir vous faire de la peine, Templeton. Je sais combien vous allez souffrir en perdant votre fille...

La reine se redressa pour déclarer d'un ton plein d'emphase :

— Mais vous devriez savoir que l'intérêt de la Grande-Bretagne passe avant les intérêts privés et les sentiments personnels.

Le duc baissa la tête tandis que la reine poursuivait :

— Si le Rasgrade s'allie avec l'Empire britannique, les Russes n'oseront pas l'envahir.

— On pourrait trouver un autre moyen pour les en empêcher.

— Malheureusement, il n'en existe pas — et cela, vous le savez aussi bien que moi, Templeton.

Elle n'apprenait rien au duc qui, vaincu, baissa de nouveau la tête.

Après quelques instants, il soupira et, d'une voix sans timbre, demanda :

— Quand voulez-vous que ma fille se rende au Rasgrade ?

— Dès que possible. D'après le baron de Gavriou, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Rasgrade, il paraît que les Russes ont déjà commencé à infiltrer cette petite principauté.

— C'est leur méthode...

— En effet. Ils causent tous les troubles possibles, fomentent des émeutes, s'arrangent pour soulever le peuple contre leurs dirigeants... et

une fois qu'ils ont réussi à faire régner le chaos, il ne leur reste plus qu'à envahir le pays sous prétexte d'y rétablir l'ordre.

— Je ne sais pas grand-chose du Rasgrade, murmura le duc d'une voix brisée. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un pays agréable et paisible où il faisait bon vivre.

— Jusqu'à ce que les Russes jettent leur dévolu dessus.

Le duc, qui commençait peu à peu à reprendre ses esprits après le terrible choc qui lui avait été assené, se souvint que le père du prince Lintz avait été l'un des souverains les plus respectés et les plus admirés de cette région.

Même si cela le désolait, il devait cependant admettre que la reine faisait un grand honneur à la famille Templeton en choisissant Alicia pour devenir la femme du prince Lintz et représenter la Grande-Bretagne aux Balkans.

Comprenant qu'il lui était impossible de protester, il déclara :

— Je vais transmettre les ordres de Votre Majesté à ma fille. Et si l'envoyé spécial de Son Altesse le prince Lintz se trouve toujours au château de Windsor, j'aimerais avoir un entretien avec lui.

— Le baron de Gavriou est là, naturellement. Je peux vous dire qu'il attendait votre arrivée avec impatience. Je l'ai reçu moi-même et c'est ainsi que j'ai pu comprendre combien le Rasgrade se trouvait en position difficile. Les Russes sont partout et se cachent à peine !

« Ma pauvre petite Alicia... pensa le duc avec désespoir. Les dés sont jetés ! »

Il se leva et vint se placer devant la reine.

— Ma famille a servi loyalement la couronne britannique depuis plus de quatre cents ans, aussi je peux vous assurer, Majesté, que ma fille fera tout ce qui sera en son pouvoir pour sauver le Rasgrade de l'invasion russe.

La reine hocha la tête en souriant.

— Je savais que vous comprendriez. Je suis navrée de vous enlever votre fille... mais vous pourrez lui rendre souvent visite au Rasgrade ! Je ne prétendrai pas que ce long voyage est devenu une partie de plaisir, mais je sais que le réseau ferroviaire s'est amélioré de manière considérable.

— Je souhaiterais maintenant m'entretenir avec le représentant du Rasgrade. Et avant de quitter le château, je ne manquerai pas de venir vous faire mes adieux, Majesté.

— Je l'espère bien ! Je serais fâchée d'apprendre que vous êtes parti sans même me dire au revoir !

Après un silence, elle déclara plus doucement :

— Templeton, sachez que je suis désolée de vous faire cela... Je devine combien vous souffrez et je sais aussi que votre fille va terriblement vous manquer. Mais l'Angleterre d'abord, n'est-ce pas ?

Le duc s'inclina pour baiser la main que lui tendait Sa Majesté.

— L'Angleterre d'abord... fit-il en écho.

— J'espère que lorsque votre fille sera au Rasgrade, on aura l'occasion de vous voir un peu plus souvent au château de Windsor.

Tout en s'inclinant de nouveau, le duc murmura :

— Votre Majesté est trop aimable.

— J'espère aussi que vous viendrez me voir avant de partir pour le Rasgrade.

Sans répondre, le duc se contenta de s'incliner encore une fois. Puis il sortit et demeura pendant quelques instants dans l'antichambre, tête basse, comme assommé.

L'écuyer qui se trouvait de faction le regardait avec surprise. Ce fut au prix d'un effort surhumain que le duc réussit enfin à demander :

— Pouvez-vous me dire où je puis trouver le représentant du Rasgrade ?

— Je sais que le baron de Gavrión vous attend, milord. Je vais vous conduire tout de suite auprès de lui. Si vous voulez bien me suivre...

Au milieu d'un interminable couloir, l'écuyer s'immobilisa en se frappant le front.

— J'oubliais ! Sa Majesté avait demandé que l'on apporte une bouteille de champagne...

« Du champagne pour fêter le prochain mariage de ma fille avec un homme qu'elle n'a jamais vu... pensa le duc avec amertume. Ah, non alors ! »

— Je vais tout de suite donner des ordres aux domestiques, dit l'écuyer.

— C'est inutile. Je vous remercie, mais je n'ai aucune envie de champagne.

— Comme vous voudrez, milord... dit l'écuyer en repartant à travers les interminables corridors.

Il s'arrêta enfin et frappa à une porte.

— Entrez !

L'écuyer poussa le battant et annonça :

— Monsieur le duc de Templeton !

L'homme assez falot qui était assis dans un fauteuil se leva et s'avança vers le duc.

— Je suis le baron de Gavrión, dit-il dans un anglais passable.

L'écuyer avait refermé la porte et les deux hommes se trouvaient maintenant seuls.

— Je suppose que Sa Majesté vous a dit que j'étais le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Rasgrade ? demanda le baron.

— Oui, en effet.

Il y avait déjà sur la table une bouteille de champagne. Le duc qui avait prétendu ne pas vouloir en boire alla d'autorité en remplir deux coupes.

« Le baron paraît bien ennuyeux ! pensa-t-il. Alicia va pousser de hauts cris en le voyant... Elle va tout de suite s'imaginer que le prince Lintz lui ressemble ! »

Il tendit une coupe au baron et garda l'autre pour lui en se disant qu'un peu d'alcool ne lui ferait pas de mal.

Après avoir bu le liquide pétillant d'un trait, il déclara :

— Comme vous devez vous en douter, j'ai accepté de donner ma fille en mariage à Son Altesse.

Le baron, qui avait jusqu'à présent paru très anxieux, laissa échapper une exclamation de joie.

— Oh, quelle excellente nouvelle ! Le Rasgrade a bien besoin de l'appui de Sa Majesté la reine Victoria et comme votre fille, lady Frederika, lui est apparentée, vous pouvez imaginer à quel point les Rasgradiens seront honorés et vous seront reconnaissants.

Le duc hocha la tête d'un air las.

— Je suis heureux de pouvoir aider le Rasgrade, s entendit-il déclarer.

Comme il était encore bouleversé à la perspective de perdre sa fille, il ne demeura en compagnie du baron qu'un minimum de temps.

— Je suggère que nous discussions des modalités pratiques demain à Londres.

— Très bien.

— Vous serez mon hôte, bien entendu... Soyez à Grosvenor Square à midi. Nous déjeunerons ensemble et prendrons alors toutes les décisions qui s'imposent. Il faudra tout d'abord décider de la date de célébration du mariage...

— Dès que possible ! Les choses ne cessent de se dégrader au Rasgrade. Les Russes se montrent chaque jour un peu plus arrogants et sûrs d'eux.

Après avoir bu une seconde coupe de champagne, le duc prit congé.

— Nous nous verrons donc demain à midi. L'une des voitures de Sa Majesté vous conduira à mon hôtel particulier londonien à Grosvenor Square.

Les deux hommes se serrèrent la main tandis que le baron de Gavrión répétait combien il était heureux que ce mariage ait pu être arrangé.

Lorsque le duc quitta la pièce, il se demandait s'il ne rêvait pas.

« Un rêve ? Non, le plus horrible des cauchemars... »

Il allait être obligé de donner sa fille à un prince inconnu, et tout cela à cause des Russes !

« Jamais je n'aurais pu imaginer qu'une chose pareille pouvait nous arriver ! Pauvre petite Alicia... Comment va-t-elle réagir ? »

Le duc reprit sa voiture et ce fut seulement en arrivant à Londres qu'il se souvint qu'il avait oublié de faire ses adieux à la reine.

« Sa Majesté va me trouver bien grossier ! Il faudra que je lui écrive pour

lui présenter mes excuses... Elle comprendra, je l'espère, que j'étais bouleversé à un point tel que j'en ai oublié mes devoirs les plus élémentaires. » Il laissa échapper un profond soupir. — Et maintenant, il ne me reste plus qu'à aller annoncer à ma fille ce qui l'attend... Mon Dieu ! Comment va-t-elle prendre cela ?

Alicia avait passé une très agréable journée dans les magasins de Bond Street, où elle avait essayé de nombreuses toilettes à la dernière mode en provenance de Paris. Ensembles de ville, tenues d'après-midi, robes du soir... Elle revint à Grosvenor Square avec plus d'une douzaine de ravissantes tenues — sans compter celles que l'on devait lui livrer le lendemain.

— Comme je dois renouveler ma garde-robe, autant en profiter pendant que je suis ici, avait-elle dit à sa tante. Je m'aperçois que ce qui peut convenir à la campagne paraît bien démodé à Londres !

La jeune fille portait maintenant l'une des robes qu'elle venait d'acheter, des souliers neufs ainsi qu'un ravissant chapeau orné de fleurs. Lorsqu'elle avait contemplé son reflet dans le miroir, elle avait eu peine à se reconnaître.

« C'est donc moi, cette élégante personne vêtue à la dernière mode ? »

Elle fut déçue, en arrivant à Grosvenor Square, d'apprendre que son père n'était pas encore de retour.

— La reine a dû le retenir, dit lady Mary.

— Je le suppose. Et c'est bon pour lui de revoir Sa Majesté, ainsi que les gens qu'il a connus autrefois. Si cela pouvait le persuader de venir à Londres un peu plus souvent...

— Tu aimerais donc cela ?

— Je ne souhaiterais pas y vivre tout le temps, mais je serais heureuse d'y passer quelques semaines pendant la saison. Est-ce vraiment trop demander ?

— Je ne le pense pas, ma chère enfant.

Avec gravité, lady Mary ajouta :

— Mais n'oublie pas que ton destin n'est pas de rester auprès de ton père. Tu vas certainement te marier bientôt, et ton futur mari souhaitera peut-être, lui aussi, se rendre à Londres régulièrement.

— Je vous en prie, tante Mary, ne me parlez pas de mon mariage ! De toute manière, il n'en sera pas question tant que je n'aurai pas rencontré l'homme de ma vie.

— Tu as pourtant eu l'occasion de faire la connaissance de charmants jeunes gens à la campagne.

— Tante Mary ! s'exclama la jeune fille avec indignation. Comment pouvez-vous parler ainsi ? Je les ai tous trouvés ennuyeux, gonflés de leur propre importance, et — ce qui est pour moi rédhibitoire — complètement incultes ! Ils ne savaient parler que de chevaux et de

chasse !

Lady Mary éclata de rire.

— Dieu, que tu es difficile, ma chère enfant ! Je croyais que tu aimais les chevaux...

— Bien sûr, mais je m'intéresse aussi à l'art, à la littérature et à la politique.

Après un instant de réflexion, la jeune fille murmura :

— Il faut dire qu'ils étaient très jeunes, aussi... Au fond, je préfère les hommes d'une trentaine d'années. Les petits dandys de vingt ans me laissent de glace.

— Lorsque nous irons chez le prince de Galles, tu auras l'occasion de voir des messieurs un peu plus mûrs.

Par jeu, lady Mary menaça sa nièce du doigt.

— Mais surtout, n'essaie pas de flirter avec le prince de Galles !

— Étant donné que, de toute manière, je m'imagine très mal flirtant avec qui que ce soit...

— Le prince de Galles est un séducteur-né. Je doute cependant qu'il t'accorde un second regard car ce sont les femmes un peu plus âgées qui l'attirent.

— Comme j'ai hâte de faire sa connaissance ! Je voudrais tant voir Sa Majesté, aussi... Pensez-vous qu'elle m'invitera au château de Windsor ?

— C'est presque certain, assura lady Maiy.

A peine la jeune fille était-elle montée dans sa chambre qu'elle entendit une voiture s'arrêter devant le perron. Elle courut jeter un coup d'œil à la fenêtre et, dès qu'elle vit son père, elle s'empressa de remettre son chapeau et de dévaler l'escalier.

Le duc tendait ses gants et sa canne à un valet quand Alicia le rejoignit.

— Comment me trouvez-vous, père ? demanda-t-elle en se mettant à virevolter autour de lui. Aussi élégante qu'une Parisienne ?

— C'est très joli, fit le duc avec un visible effort.

Il se tourna vers le majordome.

— Apportez-moi une bouteille de champagne, s'il vous plaît.

La jeune fille haussa les sourcils, étonnée d'entendre son père formuler une pareille requête, lui qui ne buvait jamais entre les repas.

Se haussant sur la pointe des pieds, elle embrassa le duc.

— Vous allez pousser des hauts cris lorsque vous apprendrez que j'ai dépensé une fortune en vêtements !

Ce fut seulement à ce moment-là qu'elle remarqua le visage assombri de son père.

— Que se passe-t-il ? Vous avez l'air tellement soucieux... Père, répondez-moi ! Je m'inquiète...

Le duc demeura silencieux pendant quelques instants.

— Viens avec moi au salon, ma chère enfant. J'ai à te parler.

En se demandant ce qui avait pu arriver au château de Windsor pour que l'auteur de ses jours en revienne avec une mine pareille, la jeune fille le suivit.

Dès que le majordome apporta une bouteille de champagne, le duc s'en servit une coupe qu'il but d'un trait. Puis il s'en resservit aussitôt une autre.

— Que se passe-t-il donc ? redemanda Alicia.

— Assieds-toi. Veux-tu du champagne ?

— Non, merci. Je voudrais simplement que vous me disiez pourquoi vous avez l'air aussi accablé.

Une pensée soudaine la frappa.

— La reine serait-elle morte ?

— Mais non, il ne s'agit pas de cela...

La jeune fille ôta son chapeau et le posa à ses pieds, sur le précieux tapis d'Aubusson.

— Alors de quoi s'agit-il ? Qu'a-t-il bien pu arriver au château de Windsor pour que vous en reveniez aussi préoccupé ?

— Je ne sais comment commencer... Sache tout d'abord, ma chère enfant, que cela te concerne en premier lieu.

Alicia ne cacha pas sa surprise.

— Moi ?

— Oui, toi. Je me fais énormément de souci à ton sujet.

— A mon sujet ? répéta la jeune fille, de plus en plus étonnée. Mais pourquoi donc ?

— Parce que, ma chère enfant, la reine veut que...

Le duc s'interrompit brusquement, se leva et alla se poster devant la fenêtre.

— Je ne sais comment te le dire, marmonna-t-il.

Alicia était bien tentée de rejoindre son père et de nouer ses bras autour de son cou. Mais ne lui avait-il pas enjoint de s'asseoir ? Et n'avait-elle pas l'habitude de lui obéir en tous points ? Par conséquent, elle resta docilement assise et attendit la suite...

Un profond soupir souleva la poitrine du duc. Il se retourna enfin, alla se servir une troisième coupe de champagne et se mit à marcher de long en large.

— Lorsque je suis arrivé au château de Windsor, un écuyer m'a conduit aussitôt auprès de Sa Majesté. Celle-ci, qui m'attendait, m'a appris que c'était pour une raison d'État qu'elle m'avait convoqué.

Alicia, qui ne comprenait pas très bien en quoi elle pouvait être concernée par une raison d'État, attendit patiemment la suite.

— Vraiment, je ne sais comment te le dire, répéta le duc avec désespoir.

Il secoua la tête.

— Tu dois savoir que des espions russes cherchent à infiltrer les

États des Balkans... Sous prétexte de rétablir l'ordre, ils envahissent l'une après l'autre les petites principautés dont les armées, bien entendu, ne peuvent lutter contre la puissante armée du Tzar.

— Oui, je suis au courant de tout cela.

— La reine a trouvé une excellente parade : elle a donné en mariage plusieurs de ses jeunes parentes à des princes des Balkans.

— Les pauvres ! Quel horrible destin que celui de devoir épouser un parfait inconnu et d'aller vivre dans un pays étranger ! Je parlais justement de cela avec tante Mary l'autre jour.

Le duc fit mine de ne pas avoir entendu.

— Ces principautés dont la souveraine est d'origine anglaise se trouvent alors protégées par l'Empire britannique, poursuivit-il avec effort. Si bien que les Russes n'osent plus y pénétrer...

Sans oser rencontrer le regard de sa fille, le duc ajouta d'un trait :

— La reine a demandé que tu ailles au Rasgrade et que tu épouses le prince Lintz pour éviter que cette principauté ne tombe entre les mains des Russes.

Alicia bondit.

— Quoi ?

Elle comprenait enfin pourquoi son père paraissait bouleversé !

— Ah, certainement pas ! s'écria-t-elle avec véhémence. Je ne veux pas aller vivre dans les Balkans ! Je ne veux pas épouser un homme que je ne connais même pas !

Elle se mit à secouer la tête si violemment que la masse de ses cheveux dorés se dénoua et tomba en cascade sur ses épaules.

Le duc soupira de nouveau.

— Ma chère enfant, c'est un ordre royal. J'ai essayé de te sauver, mais nul ne peut dire non à la reine.

— Et il faut que j'épouse un parfait inconnu sous prétexte que les Russes veulent envahir son pays ?

— Ils ne s'y risqueront pas si la princesse est une Anglaise de sang royal.

— Mais il ne coule pas une seule goutte de sang royal dans mes veines ! protesta la jeune fille.

Elle mit sa main devant sa bouche.

— Mon Dieu ! Je ne pensais plus à ma grand-mère Frederika...

— Exactement. Ta grand-mère, avant de devenir duchesse de Templeton, était princesse de Saxe-Cobourg et Gotha. C'était une cousine de Sa Majesté... Une cousine éloignée, certes !

— Mais une parente quand même, conclut Alicia avec accablement.

Elle joignit les mains.

— Oh, père ! Comment pourrais-je aller si loin pour devenir la femme d'un homme que je n'ai jamais vu ? Un homme qui ne parle probablement pas un mot d'anglais ? Un homme qui est peut-être vieux et laid ? Un

homme que je risque de trouver horriblement antipathique dès le premier regard ?

— Oh, le prince Lintz parle certainement anglais !

Si les yeux de la jeune fille demeuraient secs, un immense désespoir l'envahissait.

— Je ne veux pas... je ne peux pas...

Le duc se voûta.

— Nous sommes obligés d'obéir à la volonté royale, ma chère enfant.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ainsi. Nous ne pouvons rien faire pour aller contre... Rien ! Pendant tout le trajet du retour, j'ai essayé de trouver une échappatoire... en vain. On ne brave pas les ordres de la reine.

— Mais c'est ridicule ! C'est complètement ridicule !

Révoltée, elle s'écria :

— Pourquoi serais-je obligée d'épouser cet inconnu ? C'est peut-être un barbon de cent ans !

— Cela, non ! Je pense qu'il doit avoir six ou sept ans de plus que toi.

— C'est ridicule ! répéta Alicia. Autrefois, cela arrivait encore, mais de nos jours, on n'arrange plus de mariages sans le consentement des intéressés.

— Je suis entièrement de ton avis. Mais quand j'ai protesté, Sa Majesté n'a pas manqué de me rappeler qu'il s'agissait d'un ordre et qu'il ne nous restait qu'à obéir.

— Nous ne sommes plus au Moyen Age !

— Sais-tu qu'une rébellion ouverte pourrait nous conduire dans la tour de Londres ?

— Si je crie, si je hurle, si je me débats ? Je suppose que personne ne fera attention à moi.

— Je crains fort que non, ma chère enfant, fit le duc avec une infinie lassitude.

La jeune fille se jeta dans les bras de son père.

— Sauvez-moi, père !

— Ma chère petite Alicia...

— Comment pourrais-je devenir la femme de ce prince que je déteste déjà ?

Le duc la serra contre lui.

— Dis-toi que le drame que tu vis a été le triste lot de nombreux princes et princesses de sang royal.

— Je le sais. Mais est-ce une raison pour que l'on me sacrifie ?

— Réfléchis un instant. Soit, tu n'as aucune envie d'épouser le prince Lintz... mais crois-tu que lui ait envie de t'épouser ?

— Ce n'est pas une consolation. Tout cela me semble... écoeurant. Moi qui pensais que nous vivions dans un monde civilisé, je me trompais...

— Si cela peut te reconforter, sache que j'approuve tout ce que tu dis, ma chère enfant.

D'une voix brisée, la jeune fille demanda :

— Que... que puis-je faire, père ?

— Rien, hélas. Sinon obéir aux ordres de Sa Majesté.

Quand Alicia baissa la tête, on aurait cru qu'elle se préparait à monter sur l'échafaud.

Après un silence, le duc reprit :

— Le baron de Gavriou, qui n'est autre que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Rasgrade, doit venir demain ici. Nous mettrons alors au point tous les détails d'ordre pratique. J'étais dans un tel état de désarroi que je ne lui ai posé aucune question... J'en ai même oublié de faire mes adieux à Sa Majesté !

— Mon Dieu ! Si j'avais eu la moindre idée de ce qui m'attendait à mon retour, quand je m'amusais à parcourir toutes les boutiques de mode de Bond Street ! fit la jeune fille avec amertume.

— Il faut que nous demandions au représentant du Rasgrade de te laisser le temps nécessaire pour constituer ton trousseau. Cela nous permettra peut-être de trouver une solution pour éviter ce mariage... même si pour le moment j'avoue n'avoir aucune idée !

— La solution, je l'ai, père !

Le duc regarda sa fille avec étonnement.

— Est-ce possible ?

— Oui, la solution serait que les Russes envahissent le Rasgrade avant que je n'arrive là-bas ! s'écria Alicia avec emportement. Dans ce cas, il ne serait plus jamais question de mariage !

Elle laissa échapper un petit sanglot.

— Moi qui avais tant rêvé de me marier par amour ! Comme maman... Elle m'a souvent raconté qu'elle était tombée amoureuse de vous dès le premier regard. Cela ne risque pas d'arriver quand je poserai les yeux sur le prince Lintz !

En se tordant les mains, elle enchaîna :

— Mon Dieu ! Pourquoi suis-je obligée d'épouser une mauviette qui n'est même pas capable de défendre son pays contre les Russes ?

— C'est justement ce qu'il essaie de faire. A tes dépens, hélas !

Le dernier coup de midi sonnait quand le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Rasgrade et sa femme arrivèrent chez le duc de Templeton.

Alicia et son père attendaient leurs visiteurs au salon. La jeune fille était d'une pâleur de cire et de grands cernes lui creusaient les yeux — ce qui n'avait rien de surprenant car elle n'avait pas dormi une seconde. Son père la contemplait avec inquiétude mais n'osait rien lui dire, de crainte de déclencher une crise de larmes ou de nerfs.

Le majordome ouvrit la porte à double battant avant d'annoncer d'une voix de stentor :

— Monsieur le baron et madame la baronne de Gavrión, milord.

Après avoir marqué une très brève pause, il ajouta :

— Madame la comtesse Udelana.

Un homme aux cheveux gris et une femme à l'allure assez banale firent leur entrée. Ils étaient suivis par une dame d'une cinquantaine d'années dont le visage n'avait pas plus de caractère que celui de la baronne.

Si le duc les accueillit avec sa courtoisie habituelle, Alicia demeura très froide.

Pendant le déjeuner, elle eut l'occasion de s'apercevoir que leurs invités parlaient tous un anglais relativement correct. Le baron ne cessait de dire combien il était ravi que lady Frederika ait accepté de les accompagner au Rasgrade.

Le duc tempéra son enthousiasme.

— Ne pressons rien ! Il faudra laisser à ma fille le temps d'acheter son trousseau. Pour vivre à la cour du Rasgrade, elle aura besoin d'une garde-robe beaucoup plus élaborée que celle qui lui était nécessaire à la campagne !

— Dans quelle région se trouve le château de Templeton ? demanda la baronne.

— Dans le Yorkshire. C'est bien loin de Londres... Mais ma fille et moi aimons la campagne et les chevaux.

— Son Altesse le prince Lintz possède de très belles écuries, dit le baron. Lady Frederika pourra monter tous les matins avec lui dans les collines boisées qui entourent la capitale.

La jeune fille, qui avait à peine ouvert la bouche depuis l'arrivée des envoyés spéciaux du Rasgrade, ne parut même pas se rasséréner en entendant cela.

— J'ai envoyé un câble hier au Rasgrade pour apprendre à Son Altesse que Sa Majesté la reine Victoria avait eu la bonté de lui proposer en mariage une très jolie jeune personne de sang royal. Ce soir, le

gouvernement au grand complet fêtera la nouvelle au Parlement !

Le duc jeta un bref coup d'œil sur sa fille et s'aperçut qu'elle paraissait plus déprimée que jamais.

— Sa Majesté nous a dit que lady Frederika avait non seulement du sang royal dans les veines, mais aussi qu'elle était sa filleule, dit la baronne de Gavrion.

Le duc hocha la tête.

— En effet.

Il adressa un sourire affable à la comtesse.

— Auriez-vous été spécialement chargée par Son Altesse de tenir le rôle de chaperon auprès de ma fille ?

— C'est cela. Je vis d'ordinaire à la campagne, mais Son Altesse le prince Lintz, dont je suis la cousine par alliance, m'a demandé d'accompagner à Londres mes amis le baron et la baronne de Gavrion.

Le duc, qui trouvait la conversation assez pesante, se tourna ensuite vers le baron.

— Avez-vous apporté des photographies de Son Altesse et du palais ?

Les trois Rasgradiens parurent très confus.

— Je n'ai pas pensé à cela ! s'exclama le baron. Comme c'est stupide ! Il faut dire à ma décharge que ce voyage a été décidé à la dernière minute et que j'ai eu à peine le temps de me préparer.

— Et pourtant ce ne sont pas les photographies qui manquent, fit la baronne. Son Altesse est un passionné de cette nouvelle technique...

— Vraiment ? fit poliment le duc.

De nouveau, il étudia le visage fermé de sa fille. Il la connaissait assez pour deviner qu'elle trouvait le baron, sa femme et la comtesse horriblement ennuyeux.

— Je ne connais pas du tout votre pays, dit-il au baron. Pourriez-vous me le décrire ?

Le regard du secrétaire d'État aux Affaires étrangères s'anima soudain.

— En hiver, tout est blanc là-bas, et c'est superbe ! On peut skier dans les montagnes et faire du patin à glace sur les lacs gelés...

— En revanche, en été la température peut être tropicale, ajouta la baronne.

Elle se tourna vers Alicia.

— Vous semblez avoir une peau de blonde très fragile et seriez bien inspirée d'apporter une crème spéciale pour vous protéger des rayons meurtriers du soleil.

— Ce serait prudent, en effet, renchérit la comtesse. L'année dernière, j'ai commis la sottise de rester trop longtemps au soleil et j'ai eu la peau brûlée. Ce qui est très mauvais pour le visage.

« De toute manière, il est si ingrat que cela n'a pas beaucoup d'importance, se dit le duc sans beaucoup de charité. Je me demande

bien qui, au palais, a eu l'idée de choisir une femme aussi laide et ennuyeuse pour escorter une jeune fille ! »

Après déjeuner, à la demande de son père qui souhaitait discuter en tête à tête avec le baron de Gavriou, Alicia emmena la baronne et la comtesse voir la galerie de tableaux.

Le duc avait eu le temps de se remettre du premier choc et ce fut sans perdre un instant qu'il posa les questions dont il avait fait mentalement la liste.

— Si j'ai bien compris, Son Altesse le prince Lintz a vingt-huit ans ?

— C'est exact, milord.

— Je me demande pourquoi il n'est toujours pas marié !

Le baron sourit.

— J'ai essayé à plusieurs reprises de lui faire comprendre que c'était son devoir de donner un héritier au trône du Rasgrade, mais il me répondait invariablement qu'il voulait profiter de la vie avant cela.

— C'est-à-dire ?

— Tout d'abord, il aime beaucoup voyager à l'étranger. Il est allé plusieurs fois à Paris, à Berlin, au Caire, à Athènes, etc.

— Je ne peux pas l'en blâmer... murmura le duc. Donc, Son Altesse refusait de se marier pour profiter de sa condition de célibataire et mener la joyeuse vie... Qu'est-ce qui l'a poussé à changer aussi brusquement d'avis ? Pourquoi lui faut-il une femme dans les plus brefs délais ?

— Le prince Lintz a eu l'occasion de se rendre tout récemment à Saint-Pétersbourg. Certes, il y a été fort bien accueilli... mais cela ne l'a pas empêché de se rendre compte que le Tzar a des visées sur le Rasgrade.

Le duc hocha la tête.

— Je vois !

— Nous sommes très reconnaissants à Sa Majesté la reine Victoria et à vous-même, monsieur, d'avoir bien voulu accepter d'aider notre pays.

— Je suppose que le prince Lintz sait déjà que vous allez revenir avec une lointaine parente de la reine Victoria... Est-il satisfait ?

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères marqua une imperceptible pause. Puis, très vite — trop vite peut-être —, il assura :

— Oh, oui, il est satisfait ! Très satisfait ! Il ne pourrait pas l'être davantage !

Le duc ne fut pas dupe. Il devina que Son Altesse, qu'il jugeait déjà comme un joyeux célibataire ne songeant qu'à s'amuser, ne se mariait que contraint et forcé dans le but de sauver son pays.

« Cela me donne cependant une petite consolation, pensa-t-il. Pendant qu'il s'occupera de ses nombreuses maîtresses, Alicia pourra venir faire de longs séjours à Templeton. Je la vois mal, en effet, passer son temps en compagnie des deux femmes mortellement ennuyeuses qui viennent de déjeuner avec nous ! »

Bien entendu, il eut assez de tact pour ne pas faire part de ses réflexions au baron de Gavrion !

Il parla de la date du mariage et réussit à gagner un mois — soi-disant pour laisser à « lady Frederika » le temps de se constituer une garde-robe de princesse.

Au grand soulagement du duc et de sa fille, leurs invités ne s'attardèrent pas car ils étaient tous trois invités à prendre le thé chez un membre du cabinet. Et après cela, ils allaient dîner chez le Premier ministre avant de regagner le château de Windsor.

— Ouf ! s'exclama le duc dès qu'il se retrouva seul avec sa fille. Tout ce que je souhaite, c'est que les autres Rasgradiens ne soient pas aussi pesants que ceux-ci !

Alicia se prit la tête entre les mains.

— Je ne peux pas, père ! Je ne peux pas envisager de passer le reste de ma vie avec des gens pareils !

— La situation n'est pas aussi dramatique que tu le penses, ma chère enfant.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ?

— Maintenant que j'ai eu une longue conversation avec le baron de Gavrion, j'y vois plus clair. Je pense que tu pourras revenir chaque année passer de longs mois en Angleterre.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda la jeune fille d'une voix morne.

La jugeant suffisamment avertie, le duc n'hésita pas à lui apprendre que le prince Lintz aimait autant voyager que s'amuser.

Le visage d'Alicia s'éclaira un peu.

— Je pourrai donc aller vous retrouver à Templeton pendant qu'il fera le joli cœur à Paris ou ailleurs. Voilà enfin une bonne nouvelle !

Elle frissonna.

— Je me demande si le prince Lintz est aussi insipide que son secrétaire d'État aux Affaires étrangères... La baronne et la comtesse ne valent pas mieux ! Vous ne pouvez pas imaginer comme ces deux femmes sont assommantes ! Je leur ai fait faire le tour de la galerie de tableaux, mais elles ne se sont intéressées à rien.

— Est-ce possible ?

— De plus — ce que j'ai trouvé fort impoli —, elles parlaient entre elles en rasgradien ! Évidemment, je n'ai jamais étudié cette langue...

— Qui aurait jamais pu deviner qu'elle te serait utile un jour ?

— Je me suis rendu compte que je n'aurai pas grand mal à l'apprendre, car elle a des racines grecques et latines — ce qui m'a d'ailleurs permis de comprendre une partie de ce que disaient la baronne et la comtesse.

— Et ?

— Imaginez-vous qu'elles n'ont pas cessé de faire des supputations

au sujet du montant de votre fortune !

Le duc éclata de rire.

— Je n'attendais pas mieux de leur part ! Ne pensons plus à ces laiderons, ma chère enfant. Voyons plutôt le bon côté des choses... Dis-toi que bientôt tu seras princesse, que tu régneras sur un petit État qui — d'après ce que j'ai lu, est un véritable paradis terrestre — et que tu pourras inviter qui tu voudras au palais.

— Qui je voudrai ? Mais personne n'aura envie de venir si c'est pour rencontrer des personnes aussi ternes que celles que nous venons de recevoir.

— Cela m'étonnerait beaucoup que tous les courtisans soient comme eux. N'oublie pas que le prince est un homme jeune... J'ai peine à croire que son palais soit plein de quinquagénaires maussades.

— Si par hasard c'était le cas, je reviendrai immédiatement à la maison !

Le duc prit sa fille par les épaules.

— Il ne faut pas parler ainsi, ma chère enfant. Tu dois admettre que tu vas faire un mariage de raison — et que tu n'es pas la première !

— Cela ne me console pas d'être sacrifiée pour sauver le Rasgrade !

— Un peu de retenue, Alicia ! fit le duc avec sévérité. Ne sombrons pas dans le mélodrame...

La jeune fille se redressa avec fierté.

— Vous pensez vraiment que je vais rester au palais à faire de la broderie ou de la tapisserie, pendant que mon mari ira s'amuser avec les courtisanes de toutes les capitales européennes ?

— Quand il te verra, il n'aura plus qu'une envie : rester avec toi.

— L'ennui, c'est que moi je n'aurai pas envie de rester avec lui s'il ressemble au baron de Gavriion !

Avec un visible effroi, Alicia ajouta :

— Songez que si je passe quelque temps au Rasgrade, je risque, par mimétisme, de devenir comme eux ! Mon Dieu, quelle horreur !

Le duc éclata de rire.

— Je ne crois pas que tu changeras, même au contact de gens ennuyeux.

Après un silence, la jeune fille demanda avec appréhension :

— La date du mariage est-elle déjà décidée ?

— Figure-toi que le baron aurait voulu que tu partes à la fin de la semaine. J'ai poussé de hauts cris en prétextant ton trousseau, si bien que ton départ n'aura pas lieu avant un bon mois.

— Si vous croyez que je vais me dépêcher pour préparer mon trousseau, vous vous trompez ! Il n'y aura sûrement pas grand monde pour m'admirer au Rasgrade, mais je tiens à être très élégante.

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Et puis une robe de mariée de princesse ne se réalise pas en

vingt-quatre heures ! Je prévois que tous ces préparatifs vont me prendre des mois et des mois.

C'était compter sans la reine et M. Disraeli... Sa Majesté envoya au duc une lettre dans laquelle elle disait que la future princesse du Rasgrade devrait partir dans quinze jours au plus tard.

Le duc s'empessa d'aller demander au Premier ministre les raisons de cet ultimatum.

— Pourquoi une telle hâte ? s'étonna-t-il.

— Nous venons de recevoir des informations secrètes. Il semblerait que des troupes russes se dirigeraient sur le Rasgrade.

Le duc ne cacha pas sa stupeur.

— Comment les Russes oseraient-ils envahir un pays s'ils savent que le prince est sur le point d'épouser une jeune Anglaise ? Le Rasgrade va, par conséquent, se trouver sous la protection de l'Empire britannique !

— L'annonce du mariage n'a pas encore été faite officiellement.

— Pour quelle raison ?

M. Disraeli ouvrit les mains dans un geste impuissant.

— J'ai bien ma petite idée...

— Dites !

— Eh bien, je suppose que ce don Juan de prince Lintz, qui n'a aucune envie de se retrouver encombré d'une épouse, veut s'amuser au maximum avant de songer à ses devoirs.

Le duc soupira.

— Pourquoi avez-vous mêlé ma fille à tout cela ? Elle est si jeune, si jolie... J'espérais qu'elle allait tomber amoureuse d'un homme que j'aurais été heureux d'avoir pour gendre, qu'elle serait très heureuse...

— Je comprends ce que vous ressentez. Croyez-moi, je suis navré pour vous comme pour lady Frederika... Mais elle était la seule jeune fille ayant du sang royal dans les veines que nous pouvions proposer au prince de Rasgrade. J'ai chargé plusieurs employés de chercher dans les archives, je m'y suis mis moi-même... Il n'y avait personne d'autre !

Le duc pinça les lèvres.

— Vous auriez pu trouver une jeune personne qui aurait été ravie de s'asseoir sur le trône ! déclara-t-il avec ressentiment. Ma fille est horrifiée à cette idée...

— Je me doute bien de ce que ressent cette pauvre enfant. Mais comme vous le lui avez certainement dit vous-même : l'Angleterre passe avant tout.

— Je sais, je sais... grommela le duc. N'empêche que c'est bien dur.

Il fit la grimace.

— Et si les Rasgradiens de la cour ressemblent au secrétaire d'État aux Affaires étrangères et à sa femme, ma fille va mourir d'ennui.

— Je suis sûr, même si je ne suis jamais allé au Rasgrade, qu'il y a là-bas des gens fort sympathiques.

— Moi non plus, je ne suis jamais allé là-bas et je n'ai guère envie de m'y rendre.

— Vous serez pourtant obligé d'entreprendre le voyage pour assister au mariage !

Un silence s'éternisa. M. Disraeli fut le premier à le rompre.

— Je crains que nous ne nous laissions emporter par notre imagination, déclara-t-il.

— Comment cela ?

— Tout d'abord, le prince est jeune et, d'après ce que l'on m'a dit, très séduisant. Il aime les femmes et ne pourra manquer d'être fasciné par la beauté de votre fille. Quand, hier, j'ai vu lady Frederika à la soirée organisée par la duchesse de Manchester, j'ai été ébloui ! Le prince Lintz le sera forcément, lui aussi...

— Espérons-le ! Mais je trouve peu élégant de sa part d'avoir envoyé le baron de Gavrion en Angleterre avec mission de lui ramener une épouse — et apparemment, n'importe laquelle aurait fait l'affaire. Il me semble que le prince aurait pu avoir la correction de se déplacer lui-même !

— Je vous l'accorde, admit le Premier ministre.

— C'est vraiment très léger de sa part...

— Un peu... Il est regrettable que les gens ne se conduisent pas toujours comme on le souhaiterait... A mon avis, Son Altesse est en train de profiter au maximum de ses derniers jours de liberté.

Le duc sursauta.

— Ses jours ?

— Sa Majesté souhaite maintenant que vous partiez dans une semaine.

— Une semaine ! s'écria le duc. C'est ridicule ! Ma fille ne voudra jamais accepter cela ! Et moi non plus...

Le Premier ministre haussa les épaules.

— Si vous vous sentez le courage de batailler avec Sa Majesté, libre à vous. Moi, je ne le ferais pas... Vous devriez savoir qu'elle arrive toujours à ses fins.

— Je ne veux batailler avec personne. Je veux seulement que ma fille soit heureuse.

Une fois de retour à Grosvenor Square, le duc dut apprendre à Alicia que leur départ aurait lieu encore plus tôt que prévu.

— Jamais mon trousseau ne sera prêt à temps ! protesta-t-elle.

— Il faudra que tu demandes aux couturières de se dépêcher.

— J'ai choisi une merveilleuse robe de mariée toute brodée de perles et de diamanté. Si vous croyez que l'on peut confectionner une toilette pareille en dix minutes !

Un peu agacé par ces incessantes discussions, tout d'abord avec le

Premier ministre, et maintenant avec sa fille, le duc rétorqua d'un ton sec :

— Eh bien, tant pis pour la merveilleuse robe de mariée. Tu n'auras qu'à te présenter devant l'autel vêtue n'importe comment !

Il croyait qu'Alicia allait se fâcher, mais à sa grande surprise, elle éclata de rire.

— Je me demande quelle serait la réaction des Rasgradiens si j'arrivais vêtue de loques ! « Ce n'est pas ma faute, dirais-je au prince Lintz, c'est la reine qui m'a obligée à partir pour le Rasgrade sans attendre que mon trousseau soit prêt ! Alors je suis venue comme j'étais... »

Déjà calmé, le duc se joignit à l'hilarité de sa fille.

— Le prince serait assez déconcerté de voir une pauvrese se présenter devant lui... Mais je suis sûr, ma chère enfant, que tu resterais jolie même en haillons.

— C'est votre opinion, père, mais quelle sera celle du prince Lintz ?

— Dès qu'il te verra, il sera séduit !

— Rien n'est moins sûr. Son Altesse ne s'intéresse peut-être qu'aux brunes au teint mat et aux yeux de braise... et voilà qu'on lui présente une blonde à la peau claire et aux yeux bleus ! Quelle déception !

Le duc se remit à rire.

— Le prince sera bien obligé de reconnaître que tu es ravissante. Et il pourra se dire qu'il a de la chance dans son malheur.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il les regretta. Mais il était trop tard... Le visage mobile de la jeune fille s'était assombri. D'un bond léger, elle se jeta dans les bras de son père.

— Je voudrais tant rester avec vous ! Nous sommes si heureux tous les deux à Templeton...

— Je le sais bien, ma chère enfant, soupira le duc. Mais comme le dirait Sa Majesté la reine Victoria : « l'Empire avant tout ! »

Tout en caressant tendrement les cheveux de sa fille, il ajouta :

— Tu sais, il suffit souvent d'un peu d'adresse ! Si tu es suffisamment habile, tu pourras t'organiser pour vivre au palais de Rasgrade comme au château de Templeton.

— Comment pourrais-je être heureuse sans vous, sans tous mes amis, sans les gens que j'aime ?

— Tu te feras très vite de nombreux amis à Rasgrade.

Le duc adressa un sourire forcé à sa fille.

— Que paries-tu ?

— Je voudrais bien que vous ayez raison... mais honnêtement, j'en doute !

Les jours qui précédaient le grand départ passèrent très vite. A la veille de partir pour Douvres où ils devaient retrouver le baron de Gavrión et sa femme, Alicia dit à son père :

— Nous allons faire tous les deux une grande promenade à cheval ! Surtout, que personne ne nous accompagne... Ce sera un souvenir à chérir quand je me retrouverai exilée dans une lointaine contrée.

— Nous ferons tout ce que tu voudras, ma chère enfant. Je vais demander que l'on selle immédiatement les chevaux que je viens d'acheter.

Ces nouveaux pur-sang étaient pleins de fougue et ne demandaient qu'à galoper.

— Quel dommage que nous ne soyons pas à la campagne ! s'écria Alicia. Nous pourrions sauter des haies...

Le duc avisa un tronc d'arbre couché en travers d'une allée.

— Voilà qui devrait nous permettre de voir ce que donnent ces chevaux à l'obstacle. A toi l'honneur !

La jeune fille ne se fit pas prier pour diriger sa jument vers l'énorme tronc qu'elle franchit avec aisance.

— Bravo ! s'exclama le duc. A moi maintenant.

Son cheval partit au grand galop, mais quand il vit le tronc, il pila net, glissa sur une pierre et s'abattit lourdement sur le sol en entraînant son cavalier dans sa chute.

— Mon Dieu ! s'écria Alicia.

Sans perdre une seconde, elle mit pied à terre et se précipita. Déjà, le cheval de son père se relevait et s'ébrouait, visiblement indemne.

En revanche, en dépit de tous ses efforts, le duc ne parvenait pas à se mettre debout. Son visage était devenu d'une pâleur de cire et de brefs gémissements lui échappaient. Craignant de le voir s'évanouir, la jeune fille s'écria :

— Ne cherchez pas à bouger, père, vous risqueriez de vous faire plus de mal que de bien. Où souffrez-vous ?

— A la jambe...

Le duc abaissa les yeux sur sa jambe droite qui formait un angle bizarre.

— Elle est cassée, c'est évident !

— Je vais tout de suite aller chercher du secours, dit Alicia.

Avec des gestes rapides et précis, elle saisit les rênes du cheval de son père et l'attacha à un arbre tout proche. Puis après avoir ôté la veste de son amazone en velours vert bouteille, elle en fit un oreiller de fortune qu'elle glissa sous la tête du blessé.

— Surtout, ne bougez pas ! répéta-t-elle. Je reviens tout de suite.

Et, se remettant en selle, elle partit au triple galop.

Resté seul, le duc ferma les yeux.

— Quelle malchance ! murmura-t-il avant de s'évanouir.

Ce fut dans une ambulance tirée par deux percherons que l'on ramena le duc chez lui. Il avait repris connaissance et lady Mary leva les bras au ciel en le voyant arriver sur un brancard.

— A force de faire des imprudences, voilà ce qui arrive ! Si tu te contentais de monter des chevaux bien tranquilles...

— Mary, ne me fais pas la leçon, s'il te plaît ! s'écria le duc avec agacement. Ce n'est pas le moment, je t'assure.

Le médecin, que l'on avait appelé d'urgence, se présenta un quart d'heure plus tard. Son verdict ne se fit pas attendre.

— Une fracture bien nette et quelques contusions.

— Charmant !

— Milord, vous ne vous en tirez pas trop mal, cela aurait pu être plus grave. Maintenant, il vous faut faire preuve de patience. Vous n'êtes pas près de marcher et encore moins de remonter à cheval !

Le duc jura entre ses dents.

— Je vais faire venir le meilleur spécialiste de Londres qui réduira la fracture et vous mettra des attelles, ajouta le médecin.

— Charmant ! répéta le duc. Alors je ne peux plus monter à cheval, je ne peux plus marcher... Quant à voyager ?

— C'est absolument exclu, milord.

— Mais je dois me rendre demain au Rasgrade !

— Il faudra que vous reportiez ce déplacement, milord.

Si Alicia était désolée de voir son père ainsi cloué au lit, elle se disait que cet accident était peut-être un cadeau du ciel... Dans un avenir qu'elle voyait bien menaçant venait d'apparaître enfin une petite lueur d'espoir.

— Je ne peux pas vous quitter en ce moment, père. Il ne nous reste plus qu'à remettre ce voyage... et le mariage !

— Il n'en est pas question, ma chère enfant, déclara le duc avec une grande fermeté. Tout est prévu pour que tu partes demain et tu partiras.

— Comment pourrais-je vous laisser seul à Londres dans cet état ?

Le duc laissa échapper un petit rire.

— Je suis entre de bonnes mains, ne t'inquiète pas ! J'aurai droit aux meilleurs spécialistes, je vais engager une infirmière, ta tante Mary sera aux petits soins et je suis sûr que, dès qu'ils apprendront mon infortune, tous mes amis vont venir me tenir compagnie.

— Mais c'est à moi de m'occuper de vous !

— Toi, ma chère Alicia, tu pars pour le Rasgrade avec les Gavrion et la comtesse Udelana. Quand on a pris un engagement, on le tient !

Avec un rire forcé, il ajouta :

— Ce serait quand même fâcheux que tu ne sois pas présente à ton mariage !

Alicia haussa les épaules.

— Si je ne suis pas là, il n'y aura pas de mariage !

— Le baron m'a dit que tout était déjà préparé. Il paraît que la cérémonie aura lieu dès le lendemain de ton arrivée à Selkiz, la capitale du Rasgrade.

En guise de réponse, la jeune fille fit la moue.

— Sa Majesté la reine Victoria a annoncé elle-même ton arrivée, reprit le duc. Imagine le drame que cela ferait si tu ne te présentais pas !

Alicia baissa la tête d'un air boudeur.

— Et si votre état empirait ?

— Une jambe cassée, ce n'est pas la fin du monde ! Je ne peux pas aller plus mal, mais mieux.

La jeune fille, qui avait réussi à garder son calme jusqu'à présent, eut une brusque crise de larmes. La tension de ces derniers jours, puis l'accident... tout cela était trop !

— Je ne veux pas aller au Rasgrade, père ! fit-elle entre deux sanglots. Je ne veux pas épouser le prince Lintz !

Le duc laissa échapper un soupir et ferma les yeux.

— C'est un ordre royal, dit-il avec lassitude.

D'une voix à peine audible, il ajouta :

— Je t'en prie, laisse-moi me reposer un peu, ma chère enfant.

Pas plus le père que la fille ne dormirent beaucoup, cette nuit-là. Le lendemain matin, Alicia était dans un tel état de nervosité qu'elle fut incapable d'avalier une seule bouchée de son petit déjeuner. Elle se contenta de boire une demi-tasse de thé avant de monter dans la chambre du duc.

Celui-ci réussit à lui sourire.

— Bonjour, ma chère enfant !

— Comment allez-vous, père ?

— Aussi bien que l'on peut aller avec une jambe cassée.

— Je viens vous faire mes adieux.

Elle s'était promis de se dominer, mais son sourire ressemblait plutôt à une grimace.

— Ce ne sont pas des adieux, mais un au revoir ! protesta le duc. Dès que la Faculté m'en donnera l'autorisation, j'entreprendrai à mon tour le voyage jusqu'au Rasgrade. Et puis j'espère que tu pourras venir me voir très souvent à Templeton.

— Je l'espère aussi, murmura la jeune fille en retenant ses larmes.

— Ne pleure pas, ma chérie, je t'en supplie ! Nous allons nous revoir très bientôt.

— Vous me le promettez ?

— Je te le promets.

Déjà, la voiture qui allait emmener la future princesse attendait devant le perron. Le duc avait chargé son secrétaire particulier de l'accompagner jusqu'à Douvres.

— J'aurais pu y aller, moi ! avait dit lady Mary.

— Certainement pas. Toi, Mary, tu restes avec moi... Tu es bien la seule à pouvoir me soigner. L'infirmière que m'a envoyée le médecin ne comprend rien à rien !

— La pauvre, tu la terrorises ! Quand tu t'adresses à elle, tu hurles au lieu de parler posément !

— Et c'est ma faute ! avait grommelé le duc.

En dépit de sa détresse, la jeune fille n'avait pu s'empêcher de sourire — ce qui était en réalité le but recherché.

Après avoir fait à son père de touchants adieux, Alicia descendit l'escalier en étreignant très fort la main de sa tante.

Cette dernière l'embrassa dans le hall.

— C'est bien, ma chère enfant. Tu es courageuse... Tu sais, les choses ne sont jamais aussi terribles qu'on l'imagine. Dis-toi bien que dans tout il y a un bon et un mauvais côté.

— Je me suis dit cela, ma tante. Et bien d'autres choses encore ! Mais...

La jeune fille retint un sanglot avant de terminer avec effort :

— ... mais je serais prête à donner tout ce que je possède pour pouvoir rester ici auprès de vous deux !

Lady Mary embrassa de nouveau sa nièce.

— Je suis sûre que ton père ira te voir au Rasgrade dès qu'il sera remis. Et j'ai bien l'intention, moi aussi, d'entreprendre le voyage.

En souriant, elle poursuivit :

— Tu verras, un jour tu estimeras peut-être que nous te rendons de trop fréquentes visites ! Je t'entends d'ici... « Oh, là, là ! C'est encore ma vieille tante Mary qui annonce sa prochaine venue ! Quel ennui ! »

Alicia embrassa sa tante.

— Vous savez bien que jamais je ne dirai des choses pareilles !

Le baron et la baronne de Gavrion furent très surpris de voir que la jeune fille avait fait le voyage de Londres à Douvres accompagnée par un simple secrétaire.

Ce dernier leur expliqua que son maître avait fait une chute de cheval.

— Il s'en tire avec une jambe cassée, mais cela aurait pu être beaucoup plus grave. Il est tombé avec son cheval et celui-ci a roulé sur lui.

— C'est terrible ! s'exclama la baronne.

— Quelle triste nouvelle, renchérit son mari.

— C'est la première fois que mon père a un accident de cheval, dit Alicia.

La baronne hocha la tête.

— Cela tombe bien mal !

— D'autant plus que tout est prêt au Rasgrade pour la cérémonie. S'il fallait par hasard en reporter la date...

La jeune fille prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

— Le mariage aura lieu à la date prévue. N'ayez crainte, je sais quel est mon devoir.

Le baron laissa échapper un soupir de soulagement.

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi. L'avenir du Rasgrade aurait été gravement compromis si vous aviez décidé de rester en Angleterre jusqu'au rétablissement de votre père.

— Comment cela ?

— Les Russes se seraient empressés de mettre à profit ce répit...

Il laissa sa phrase en suspens mais Alicia comprit sans peine la suite : « ...et le Rasgrade aurait été bien vite rayé de la carte ».

Elle demeura silencieuse, perdue dans des pensées qui n'avaient rien de très gai. Avant de monter à bord du ferry-boat, elle fit ses adieux au secrétaire de son père en luttant contre ses larmes. Cet homme, pour lequel elle n'avait jamais éprouvé une sympathie particulière, lui semblait être le seul lien la rattachant à tout ce qui avait été sa vie jusqu'à présent.

La traversée jusqu'à Calais se déroula sans histoires et les voyageurs prirent place dans un compartiment de première classe du train pour Paris.

De sa voix monocorde, le baron de Gavrion se mit à expliquer à la jeune fille qu'un voyage long et fatigant les attendait.

— Une fois arrivés à Paris, nous devons nous rendre dans une autre gare afin de prendre un wagon-lit pour Trieste.

— Trieste ? répéta Alicia avec étonnement.

— Nous n'irons pas jusque-là. En cours de route, nous changerons encore une fois de train pour prendre ce que nous appelons « la petite ligne ». C'est celle-ci qui nous amènera au Rasgrade.

— Tous ces trains sont bien vieillots ! soupira la baronne. Bientôt ils seront remplacés par l'Orient-Express...

Son mari haussa les épaules.

— Voilà des années qu'on nous le promet ! Je commence à penser qu'il s'agit d'un mythe.

— Pas du tout, j'ai vu des photographies de ce luxueux train grâce auquel cet interminable voyage deviendra non seulement beaucoup plus court, mais aussi beaucoup plus confortable.

La comtesse Udelana ne disait rien.

« Écoute-t-elle seulement ? Ou bien dort-elle ? » se demanda Alicia en la voyant dodeliner de la tête.

Le baron et la baronne de Gavrion ne tardèrent pas à l'imiter, et la jeune fille ouvrit l'un des livres qu'elle avait achetés juste avant son départ. Il s'agissait d'un ouvrage très récent consacré aux pays des Balkans.

« Quel dommage que le Rasgrade ne soit pas situé au bord de la mer... pensa-t-elle. L'on m'y aurait alors emmenée à bord d'un bateau de la marine de guerre et le voyage aurait été infiniment plus agréable et plus intéressant... »

Lorsqu'ils arrivèrent à Paris, il était près de minuit. Ils changèrent de train comme l'avait prévu le baron, et dès qu'un employé des wagons-lits

indiqua à Alicia quelle était sa cabine, elle adressa un sourire à la baronne, tout en faisant mine de réprimer un bâillement.

— Si cela ne vous ennuie pas, madame, je vais aller me reposer.

— Bonne nuit, Altesse !

Après avoir verrouillé sa porte, la jeune fille pinça les lèvres.

« Cette flatteuse de baronne va un peu vite en besogne... Elle sait parfaitement que je n'ai pas encore droit au titre d'Altesse ! »

Elle se mit au lit, ferma les yeux et, épuisée par le voyage et les émotions, sombra presque immédiatement dans un profond sommeil dépourvu de rêves.

Ce fut la comtesse Udelana qui réveilla la jeune fille le lendemain matin en frappant à sa porte.

— Altesse, c'est l'heure du petit déjeuner !

Ils étaient arrivés en Autriche. Le train s'arrêta pendant une demi-heure dans une gare pour permettre aux passagers de prendre un solide breakfast au buffet.

— Dans l'Orient-Express, nous pourrions prendre nos repas sans avoir à quitter le train car il y aura un wagon-restaurant ! annonça la baronne avec autant de fierté que si elle avait elle-même dessiné les plans de ces trains de grand luxe qui allaient bientôt sillonner l'Europe.

Le voyage se poursuivit et ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans un autre buffet de gare.

— Tout est très bien organisé, remarqua la jeune fille en s'asseyant devant la table recouverte d'une nappe blanche amidonnée. Ce n'est pas si désagréable de se dégourdir les jambes de temps en temps...

— Dans l'Orient-Express...

Alicia n'en écouta pas davantage. Elle se contenta de sourire d'un air absent tandis que la baronne de Gavriou continuait à monologuer.

Ils repartirent et, après quelques heures, changèrent pour la dernière fois de train. La jeune fille veilla à ce que ses malles soient transportées dans le wagon à bagages de « la petite ligne ».

« Ce serait très fâcheux que j'arrive à Selkiz sans ma robe de mariée ! » se dit-elle.

Cette fois, ils allaient voyager dans le wagon personnel du prince Lintz, qui se trouvait en queue d'un petit train dont la locomotive jetait déjà de puissants jets de vapeur. Alicia savait que la reine Victoria avait, elle aussi, un salon particulier sur roues, mais elle n'avait encore jamais eu l'occasion de le voir — et encore moins d'y voyager !

Aussi ce fut avec beaucoup d'intérêt qu'elle visita le salon meublé de tables recouvertes de nappes en dentelle et de fauteuils capitonnés de velours rouge. Elle ne manqua pas d'admirer les lampes en argent à abat-jour en soie ornés de franges et les appliques en cristal qui éclairaient les parois en marqueterie.

Deux minuscules chambres à coucher étaient aménagées à chaque

bout du wagon. L'une d'elles avait été préparée pour Alicia et elle ne se fit pas prier pour s'y retirer, car elle n'avait aucune envie de poursuivre le voyage au salon avec les trois envoyés du prince Lintz.

« Je les trouve de plus en plus ennuyeux ! » se dit-elle en s'allongeant sur son étroite couchette.

Un sourire lui vint aux lèvres.

« Il faudra que j'écrive à mon père pour lui raconter que j'ai voyagé dans un wagon particulier ! Seuls les grands de ce monde y ont droit, et il semblerait que je fasse désormais partie de ce cercle fort restreint... »

En fin de journée, elle se dit qu'elle allait paraître bien impolie si elle s'isolait davantage. Sans beaucoup d'enthousiasme, elle retourna au salon.

— Puis-je vous offrir un peu de champagne ? lui proposa le baron.

La jeune fille n'avait pas l'habitude de boire, mais elle prit la coupe que lui tendait le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Rasgrade.

— Cela s'appelle voyager en grand style, dit-elle avec un sourire forcé.

— J'avoue que Son Altesse le prince Lintz ne m'a encore jamais permis d'emprunter son wagon spécial ! déclara le baron.

— En quel honneur vous l'a-t-il envoyé ? demanda Alicia sans réfléchir.

— Mais... en votre honneur, Altesse.

— Nous nous arrêterons bientôt pour dîner, dit la baronne. Dans l'Orient-Express...

Le train ralentit et Alicia s'approcha d'une fenêtre pour voir ce qui se passait. Ils firent halte dans une toute petite gare où attendait un groupe d'une douzaine de voyageurs.

« Tiens, on dirait des Anglais », remarqua la jeune fille avec un certain étonnement.

Le responsable du groupe fit monter tout le monde dans le wagon voisin du leur, le chef de gare siffla et le train repartit.

« Si ce sont vraiment des Anglais qui se rendent au Rasgrade, je pourrais échanger quelques mots avec eux... » se dit Alicia, qui eut soudain la nostalgie de la patrie qu'elle venait à peine de quitter.

Que n'aurait-elle donné pour que le train fasse demi-tour et la ramène d'où elle venait !

« Il ne faut pas que je pense à ce que j'ai laissé... Et il ne faut pas davantage que je pense à ce qui m'attend, sinon je vais me mettre à pleurer. »

Ses yeux se brouillèrent. Au prix d'un terrible effort, elle ravala ses larmes et s'obligea à contempler le paysage déjà obscurci par le crépuscule. Quelques étoiles scintillaient dans le ciel qui s'assombrissait d'instant en instant.

— Je viens d'apprendre que nous n'aurons pas le temps de nous

arrêter pour dîner, lui dit le baron. Un employé des chemins de fer m'a remis quelques sandwiches et des gâteaux fort appétissants, ma foi. Cela vous tente-t-il ?

— Non, merci. Je n'ai pas très faim...

Après un silence, elle déclara :

— J'ai eu l'impression que les gens qui viennent de monter dans le compartiment voisin sont anglais.

— Vous ne vous êtes pas trompée, Altesse. Vous venez de voir Bill Bellow et sa troupe !

— Bill Bellow ?

— Vous n'avez jamais entendu parler de lui ? Comme c'est curieux...

— N'oubliez pas que je vivais surtout à la campagne.

— Cela explique tout ! Car je suis sûr que la plupart des Londoniens sont allés voir l'excellent spectacle de music-hall que Bill Bellow a monté avec des danseuses et des chanteurs, les *Bellow's Belles*.

— Ce sont donc des artistes de music-hall ?

— Oui : des chanteurs, des danseuses et des fantaisistes. Son Altesse les a vus à Paris et il les a trouvés si bons qu'il les a invités à venir au Rasgrade. Vous pourrez les applaudir au palais car, avant de se produire en ville, ils donneront très certainement une représentation privée devant Son Altesse.

— Ce sera intéressant...

La jeune fille but un peu plus de champagne et ne tarda pas à se retirer dans sa chambre. Après s'être mise en chemise de nuit, elle s'allongea sur sa couchette, ferma les yeux et se mit à prier avec ferveur.

« Mon Dieu, aidez-moi ! Faites que... »

A ce moment-là, il y eut un fracas terrifiant. Puis Alicia eut l'impression de tomber dans un trou noir sans fond. Et elle perdit conscience.

Deux jours plus tard, on apprit qu'un grave accident ferroviaire s'était produit au Rasgrade, mais seules quelques lignes parurent dans les journaux étrangers :

Un train de voyageurs et un convoi de marchandises sont entrés en collision et l'on déplore de nombreuses victimes.

Sous la violence du choc, les deux trains avaient déraillé. Dans la nuit noire, la confusion était totale et tout le monde hurlait, même ceux qui n'avaient pas été blessés.

Une seule personne ne céda pas à la panique : Bill Bellow. Cet enfant de la balle avait fait ses débuts sur une scène provinciale à cinq ans. A dix ans, il paraissait dans une revue londonienne. A vingt ans, il montait sa propre troupe... et à quarante ans il avait acquis une certaine célébrité.

Le spectacle représentait toute sa vie. Dans un théâtre, il était capable de danser, de chanter — et de jouer la comédie, bien sûr. Il avait également des dons de magicien et, le cas échéant, il pouvait remplacer au pied levé les machinistes et les électriciens.

Il estimait être maintenant arrivé au sommet de sa carrière. Sa troupe comportait douze danseurs, chanteurs et comédiens — dont six très jolies femmes —, plus un pianiste, un violoniste et un batteur.

Les *Bellow's Belles* s'étaient produites un peu partout en Europe, mais c'était à Paris qu'elles avaient eu le plus de succès. Et c'était à Paris que le prince Lintz avait vu tout récemment ce spectacle.

Séduit par la beauté de ses danseuses blondes, il avait alors proposé à Bill Bellow de venir se produire à Selkiz, la capitale du Rasgrade.

— Vous avez donc des théâtres là-bas ? avait demandé Bill Bellow, qui oubliait parfois de faire preuve de diplomatie.

Le prince ne s'était pas fâché.

— Mais oui. Il y a au palais une ravissante petite salle datant de l'époque romantique.

— Tiens !

— Sans compter le superbe théâtre que mon grand-père a fait construire sur l'une des places de la ville... L'architecte s'est inspiré du plan des plus beaux théâtres russes.

— Vraiment ?

— On a pu applaudir dans notre pays les meilleurs artistes internationaux.

Bill Bellow ne montrait toujours pas beaucoup d'enthousiasme.

— Le Rasgrade ? C'est bien loin !

— Beaucoup moins que la Russie ! Or je sais que vous êtes allé à Saint-Pétersbourg et même jusqu'à Moscou !

Pour décider Bill Bellow à entreprendre le voyage, le prince Lintz lui avait alors offert un cachet très élevé. Puis il l'avait invité à loger au palais avec toute sa troupe. Cette dernière proposition avait eu raison des hésitations du metteur en scène, qui n'avait encore jamais été hébergé dans un palais princier.

« Cela va me changer des hôtels de troisième catégorie où j'ai l'habitude de descendre avec ma troupe, avait-il pensé. Ce sera le couronnement de ma carrière ! »

Le prince Lintz s'était rendu à Paris bien décidé à s'amuser et à profiter au maximum des derniers jours de sa vie de célibataire.

Quand son Premier ministre lui avait dit sans ambages que son pays était perdu si la reine Victoria ne lui venait pas en aide il avait été horrifié.

— Que me demandez-vous là !

— Altesse, vous savez parfaitement que c'est bien grâce à Sa Majesté que plusieurs princes des Balkans ont pu écarter la menace russe !

— Mais ils ont dû pour cela épouser de jeunes Anglaises de sang royal !

— Ce n'est pas si terrible !

— L'ennui, c'est que je n'ai aucune envie de me marier, avait grommelé le prince.

Le Premier ministre s'était montré inflexible.

— Préférez-vous perdre votre couronne, Altesse ?

— Non, bien sûr. Mais n'y a-t-il pas un autre moyen de décourager les Russes ?

— Hélas, non !

Le Premier ministre, qui avait connu le prince enfant et n'hésitait pas à lui parler franchement, avait ajouté :

— Si je peux me permettre un conseil, Altesse, vous feriez mieux de vous rendre à Londres pour demander à Sa Majesté la reine Victoria de vous trouver une épouse au lieu d'aller voir les petites femmes de Paris.

— Puisque vous insistez pour que je me marie, j'ai tout de même le droit d'enterrer ma vie de garçon !

Le Premier ministre avait laissé échapper un léger soupir.

— Dans un sens, je vous comprends, Altesse, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Voici comment nous allons procéder...

— Oui, Altesse ?

— Nous allons envoyer le baron de Gavrion à Londres. Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères saura bien convaincre Sa Majesté de me donner l'une de ses cousines ou de ses nièces en mariage !

Il avait pincé les lèvres.

— Je la vois d'ici ! Un laideron mal fagoté et ennuyeux comme la

pluie, je suppose ! Mais raison d'État oblige, n'est-ce pas ?

Selon le prince Lintz, la plupart des Anglaises de bonne famille étaient totalement dépourvues de grâce.

— Elles sont bâties comme des charretiers, elles ont un visage chevalin et de grandes dents jaunes, répétait-il à qui voulait l'entendre.

Ses professions de foi faisaient rire ses interlocuteurs.

— Altesse, vous n'avez pas dû voir beaucoup de jeunes filles dans les salons londoniens pour parler ainsi !

La vue des *Bellow's Belles* avait suffi à le faire changer d'avis...

« Il y a de bien jolies femmes dans le pays d'Albion ! s'était-il dit. Mais je ne me fais pas d'illusions... Je devine comment sera celle que m'enverra la reine ! »

Bill Bellow était très fier de ses six danseuses. Malheureusement il devait souvent les remplacer car elles avaient tant de succès qu'elles trouvaient bien vite un mari — à moins qu'elles ne deviennent la maîtresse d'un banquier ou d'un riche aristocrate.

Quelques semaines auparavant, l'une d'entre elles l'avait encore quitté pour épouser un jeune ingénieur plein d'avenir. Il avait eu beaucoup de mal à la remplacer...

— C'est désolant ! se lamentait-il. Jamais je ne trouverai une comédienne capable de danser et de chanter aussi bien que Molly !

Après avoir auditionné près d'une centaine de candidates, il avait enfin arrêté son choix sur une jeune fille d'origine irlandaise, Amy. Celle-ci était tellement douée qu'il avait suffi de quelques répétitions pour qu'elle puisse prendre sa place dans le spectacle.

— La prochaine qui décidera de quitter ma troupe est priée de donner sa démission six mois à l'avance ! avait décrété Bill Bellow.

Seuls des éclats de rire lui avaient répondu.

Dans les minutes qui suivirent le déraillement, une folle panique régna dans tous les compartiments, tandis que les hurlements de terreur ou de douleur retentissaient de plus belle. En voyant des flammes du côté de la locomotive, Bill Bellow comprit qu'il fallait immédiatement agir.

« Les voyageurs valides doivent tout de suite sortir les blessés des wagons, sinon ces pauvres gens vont brûler vifs ! »

Encore étourdis par le choc, les employés du chemin de fer ne songeaient pas à prendre la moindre initiative. Ce fut Bill Below qui se mit à donner des ordres à ses danseurs — qui étaient miraculeusement indemnes, à l'exception de contusions sans gravité —, comme aux contrôleurs et aux voyageurs qui sortaient peu à peu du train.

Grâce au ciel, l'accident s'était produit au milieu de prés à l'herbe drue où le fantaisiste demanda que l'on étende les blessés.

Les danseuses se serraient l'une contre l'autre en sanglotant et en

gémissant, alors qu'elles ne souffraient de rien de plus grave que de quelques bosses.

Le wagon qui avait le plus souffert était celui qui se trouvait en queue du train. Deux contrôleurs découvrirent deux femmes et un homme sur les fauteuils capitonnés de velours rouge du salon. Tous les trois avaient été tués sur le coup par l'effondrement du plafond.

— On ne peut plus rien pour ceux-là, hélas !

Dans l'une des minuscules chambres à coucher communiquant avec le salon, ils trouvèrent une passagère allongée sur une étroite couchette.

Alicia, qui avait reçu un terrible coup sur la tête au moment du déraillement, était toujours inanimée. L'un des contrôleurs lui prit le pouls.

— Son cœur bat... déclara-t-il. Elle est vivante !

Aidé par son collègue, il transporta la jeune fille dans l'herbe, au milieu des blessés qui continuaient à gémir.

Le fermier auquel appartenaient les terres que traversaient les voies ne tarda pas à arriver en levant les bras au ciel, suivi par un jeune garçon auquel il ordonna — ce fut du moins ce que supposa Bill Bellow — d'aller chercher des secours.

Bientôt, en effet, suivi par tous les villageois, le curé du village arriva sur les lieux de la catastrophe. Il parlait un peu anglais, ce qui permit à Bill Bellow de lui expliquer ce qui s'était passé.

Le curé se signa.

— Quel drame ! Quel drame épouvantable... Je vais transformer l'église en hôpital de fortune et les gens du village transporteront les blessés là-bas à l'aide de leurs carriages. Demain, le prince nous enverra des médecins, des infirmiers et des médicaments...

— Je suis attendu avec ma troupe au palais du prince Lintz. Qui pourrait nous conduire à Selkiz ? demanda le fantaisiste.

— L'un des fermiers possède un chariot qui devrait pouvoir vous transporter tous. Je vais essayer de le persuader de vous emmener en ville.

Le curé appela le fermier qui refusa tout d'abord. Mais lorsque Bill Bellow lui proposa une grosse somme pour le dédommager, il n'hésita pas davantage et alla chercher un chariot destiné au transport du bétail.

Certes, la fin du voyage n'allait pas s'effectuer dans le plus grand confort...

— Nous aurons des courbatures et nous sentirons peut-être le crottin à l'arrivée... mais tant pis ! décréta Bill Bellow. Au moins il y aura de la place pour tout le monde, ainsi que pour le piano, la batterie et les bagages !

La lune s'était cachée derrière d'épais nuages et depuis que les flammes qui ravageaient la locomotive et le tender s'étaient éteintes d'elles-mêmes, on n'y voyait goutte. Les seules lumières étaient celles des lanternes qu'avaient pensé à apporter quelques villageois.

Bill Bellow en réquisitionna une pour forcer la porte du compartiment à bagages, qui avait été tordue par le choc. Il ordonna à deux garçons de ferme de transporter les instruments de musique et les malles dans le chariot qui allait les emmener jusqu'au palais.

Averti par Dieu sait quel miracle, un petit contingent de militaires rasgradiens venait d'arriver avec des civières et des brancards.

— Nous pouvons transporter ceux qui sont gravement atteints jusqu'à la salle de soins de la caserne, dit l'officier dans un anglais approximatif. Demain, ils pourront être transférés à l'hôpital.

Voyant que cet officier et le curé du village s'apprêtaient à prendre leurs responsabilités, Bill Bellow se dit qu'il n'avait plus rien à faire sur les lieux de la catastrophe.

— Les bagages sont chargés ? demanda-t-il à l'un des danseurs de sa troupe.

— Nous avons fait ce que nous avons pu. Mais je vous assure que dans le noir, il n'est pas facile de distinguer ce qui appartient à l'un de ce qui appartient à l'autre !

— Le plus important, c'est que le piano, la batterie et les costumes de scène soient là !

— Là, vous n'avez pas à vous inquiéter, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas d'autres instruments de musique dans le compartiment à bagages. Quant aux malles contenant les costumes de scène, elles sont aisément reconnaissables pour la bonne raison qu'elles sont plus hautes que les autres.

Des garçons de ferme avaient descendu toutes les malles qu'ils avaient trouvées, et sous la directive d'un danseur et du violoniste, avaient entassé celles de la troupe sur le chariot. Personne n'avait remarqué que, par erreur, ils avaient mis avec les autres l'une des malles d'Alicia.

Bill Bellow jeta un coup d'œil à la ronde. Les plaintes des blessés se mêlaient aux pleurs des femmes, tandis qu'une âcre odeur de brûlé planait. A la lueur des rares lanternes, le spectacle de ce train couché sur la voie était dantesque...

— Eh bien, allons-y ! soupira-t-il en se dirigeant vers le chariot. Toute la troupe s'y entassa en silence. Le fermier s'apprêtait à fouetter ses deux solides chevaux de trait quand Bill Bellow bondit.

— Il me manque une danseuse !

La voix d'une des jeunes filles s'éleva dans l'obscurité.

— Je suis sûre que c'est Amy ! Je ne l'ai pas vue depuis l'accident !

— Je parie que le déraillement ne l'a même pas tirée de son sommeil. Elle dort toujours comme une souche... fit une autre.

— A moins qu'elle ne se soit évanouie, ajouta une troisième.

— Je vais essayer de la trouver, dit l'un des membres de la troupe. Tu viens avec moi, Harry ?

— J'arrive.

Les deux hommes partirent dans la nuit en direction du train.

— Mon Dieu, que faisons-nous ici ? se lamenta une danseuse. C'est affreux ! C'est horrible ! C'est...

— Arrête de te plaindre, Liza ! Dis-toi que tu as bien de la chance d'être indemne ! Ce qui n'est pas le cas de tous les voyageurs... Certains sont gravement blessés, et je suis sûre — même si je n'ai rien vu parce qu'il faisait trop noir — qu'il y a de nombreux morts.

— Oh ! Pourquoi ne sommes-nous pas restés à Paris ?

— C'est bien ta faute si nous en sommes partis !

— Comment cela ?

— Tu flirtais tellement avec ce séduisant comte français que Bill Bellow a eu peur que tu ne restes avec lui. Le pauvre Bill se serait de nouveau retrouvé avec cinq danseuses au lieu de six !

Liza pouffa nerveusement.

— J'aurais volontiers suivi mon admirateur... Mais comme il avait une femme et trois enfants, nos « fiançailles » auraient certainement été de courte durée.

— Au fond, si nous nous retrouvons ici, c'est la faute de Gaby plus que celle de Liza ! déclara une danseuse.

— Comment cela ? s'écria Gaby, piquée au vif.

— Tu faisais les yeux doux au prince Lintz... je jurerais que c'est pour toi qu'il a proposé à Bill d'aller au Rasgrade.

— Gaby a bien de la chance d'avoir réussi à attirer l'attention du prince Lintz, fit une autre danseuse d'un ton rêveur. J'avoue que si Son Altesse me trouvait à son goût, je ne lui dirais pas non... Il est si beau ! Et puis...

— Cessez de dire des bêtises, les filles ! coupa Bill Bellow d'un ton sévère.

— Cela nous fait du bien après ce que nous venons de vivre.

— Tiens, voilà Amy !

Les deux danseurs revenaient déjà. Ils avaient transformé un matelas en une civière improvisée pour transporter la jeune fille. Celle-ci était complètement enveloppée dans une couverture dont s'échappaient quelques mèches de ses cheveux blonds.

— Elle dort ? s'étonna Liza. Comment est-ce possible ?

— A la suite du choc, elle a dû perdre conscience, répondit l'un des danseurs qui était allé chercher la danseuse manquante. Elle n'était plus dans son compartiment, quelqu'un l'avait transportée avec les blessés...

— Moi aussi, je me suis évanouie, dit Gaby. Mais cela n'a pas duré plus de cinq minutes...

— Moi, j'ai reçu un tel coup sur la tête que j'en ai vu trente-six chandelles ! s'exclama une autre danseuse. Heureusement que j'ai la tête solide, sinon je ne serais plus là pour le raconter.

— Arrêtez de dire des bêtises, les filles, répéta Bill Bellow avec

lassitude.

Le chariot partit enfin avec toute la troupe des Bellow's Belles, les instruments de musique, les costumes de scène, les bagages... et l'une des malles d'Alicia.

A ce moment-là encore, Bill Bellow ignorait que, au moment du déraillement, Amy se trouvait dans le couloir, debout devant une fenêtre ouverte. Lorsque les deux trains s'étaient heurtés, elle avait été projetée dehors et avait roulé sur la voie où elle s'était fracassé le crâne.

— Nous avons eu de la chance de trouver un moyen de transport pour nous emmener au palais, dit un danseur.

— En effet ! s'exclama Bill Bellow. Cela nous permettra de nous mettre au travail dès demain matin.

— Demain matin ? s'écria Liza.

— Mais oui ! Après quelques heures de sommeil, j'espère que vous serez tous en forme et que nous pourrons commencer à répéter de manière à présenter un premier spectacle le soir même.

Le pianiste éclata de rire.

— Vous ne pensez qu'à votre spectacle, Bill !

— Ne sommes-nous pas venus jusqu'ici pour cela ?

— Après une nuit pareille, je parie que les filles auront plutôt envie de faire la grasse matinée.

— Vous oubliez la loi de la scène ? fit Bill Bellow d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Quoi qu'il arrive...

— Le spectacle continue ! fit l'ensemble de la troupe en chœur.

Après avoir roulé pendant deux ou trois heures, la voiture entra dans la ville de Selkiz, la capitale du Rasgrade. Les larges avenues en étaient bien éclairées, mais l'on n'y voyait pas un seul passant à cette heure tardive.

Lorsque le fermier fit halte devant les grilles imposantes d'un immense palais construit sur une colline, les sentinelles qui étaient de faction pointèrent immédiatement leurs armes sur lui et ses passagers.

Bill Bellow comprit que leur méfiance était justifiée... En effet, que venait faire au palais — et en pleine nuit de surcroît ! — cette bande d'étrangers échevelés qui voyageait dans un chariot à bestiaux...

Le malentendu fut bien vite dissipé. Dès qu'ils comprirent à qui ils avaient affaire, les gardiens du palais baissèrent le canon de leurs armes et firent entrer les voyageurs dans la cour d'honneur.

Quelques minutes plus tard, un majordome à moitié endormi vint leur indiquer les chambres assez simples qui leur avaient été attribuées, au premier étage de l'une des ailes du palais, tandis que quelques valets — tout aussi endormis — se chargeaient des bagages.

Quand le majordome apprit que le train avait déraillé et qu'il y avait beaucoup de blessés et quelques morts, il envoya aussitôt un messenger

prévenir le ministre de l'Intérieur afin que celui-ci prenne toutes les dispositions nécessaires.

Pendant ce temps, les membres de la troupe s'installaient et deux danseurs transportèrent Amy dans sa chambre.

— Elle n'est pas encore revenue à elle ? demanda Bill Bellow avec étonnement. Bizarre...

Il se pencha au-dessus du lit sur lequel était maintenant étendue la jeune fille.

— Allons, Amy ! Réveille-toi ! fit-il avec une pointe d'agacement.

Il leva la lampe qu'un domestique avait laissée sur la table de nuit et secoua légèrement la danseuse.

— Amy !

Lorsque la couverture glissa, découvrant un ravissant visage encadré de cheveux dorés, Bill Bellow laissa échapper une exclamation de stupeur.

Ce n'était pas Amy qui se trouvait là, mais une jeune personne d'une étonnante beauté.

— Elle ne dort pas, murmura-t-il. Elle est évanouie. Et quoi de surprenant après une pareille commotion ?

Bill Bellow se demanda s'il devait faire appel à un médecin pour soigner cette inconnue. Il y renonça aussitôt.

« Un médecin ne pourra rien faire. En ce moment, cette jeune femme réagit à sa manière et il faut tout simplement attendre qu'elle sorte du coma. »

Il fronça les sourcils.

— Mais où a bien pu passer Amy ? Je pourrais envoyer quelqu'un pour essayer de la retrouver sur les lieux de la catastrophe...

En haussant les épaules, il se dit que, dans le chaos qui régnait là-bas, il serait bien difficile de localiser la danseuse. Bill Bellow ne se faisait guère d'illusions.

« En admettant qu'elle soit indemne, elle est assez débrouillarde pour arriver seule au palais. Si par hasard elle est blessée, on l'a déjà transportée à l'hôpital... »

Il soupira avant d'ajouter à mi-voix :

— Et si elle est morte, il n'y a malheureusement plus rien à faire.

Sur la pointe des pieds, il sortit de la chambre de la jeune inconnue et referma la porte sans bruit derrière lui.

« Je me retrouve avec une danseuse en moins... et une étrangère en plus. Mieux vaut ne pas ébruiter cela maintenant. Nous y verrons plus clair demain... »

Il trouva Martin, le pianiste, qui faisait les cent pas dans le large corridor orné d'appliques dorées.

— Quel drame ! lui dit ce dernier. Je crois que dorénavant j'aurai des cauchemars toutes les nuits... J'entendrai les cris des blessés et des mourants dans cet enchevêtrement de fer...

Son visage était d'une pâleur de cire et il avait les traits tirés. Tout en secouant les cheveux sombres qu'il portait très longs pour bien montrer qu'il était un artiste, il ajouta :

— Nous avons beaucoup de chance d'être tous indemnes ! Pas un ne manquait à l'appel...

Bill Bellow jugea plus prudent de ne pas parler d'Amy.

— Oui, nous sommes tous là, murmura-t-il. Et en bon état — à part quelques plaies et bosses...

— Nous pourrions être morts ! J'ai vu plusieurs corps sur les voies. Quant aux trois personnes qui voyageaient dans le wagon-salon de queue, elles ont été toutes les trois tuées sur le coup ! Comme quoi la mort frappe au hasard, les riches comme les pauvres, et sans épargner qui que ce soit !

— Oui, nous sommes tous égaux devant la mort, conclut le fantaisiste avant de se retirer dans sa chambre.

Il s'assit au bout de son lit et se mit à réfléchir. Il était maintenant presque sûr qu'Amy avait trouvé la mort dans le déraillement.

« Est-ce le ciel qui m'envoie cette autre jeune fille ? se demanda-t-il. Elle est peut-être incapable de danser ou de chanter, mais je réussirai à lui inventer un rôle pour mettre sa beauté en valeur... A condition encore qu'elle veuille bien devenir l'une des *Bellow's Belles* ! »

Alicia s'éveilla à l'aube et regarda autour d'elle avec stupeur. Elle ne reconnaissait rien de ce qui l'entourait...

— Où suis-je ? fit-elle à mi-voix.

Elle s'apprêtait à se lever quand on frappa un coup léger à sa porte.

— Entrez !

A sa grande surprise, ce fut un inconnu d'une quarantaine d'années qui pénétra dans sa chambre.

— Bonjour ! lança-t-il avec bonne humeur. Vous sentez-vous mieux ?

— Je... je ne comprends pas ce que je fais ici. Que s'est-il passé ? Pourquoi...

Elle porta la main à son front.

— J'ai mal à la tête...

— Vous avez dû recevoir un coup.

— Un coup ?

— Oui, au moment du déraillement.

— Un déraillement ? J'étais donc dans un train ? Et pourquoi ?

— Cela, je n'en sais rien ! répondit Bill Bellow. Vous étiez évanouie et l'on vous a transportée par erreur avec les membres de ma troupe. Il faisait nuit, il y avait des blessés et même des morts...

— Des morts !

— La plupart des wagons s'étaient couchés sur la voie et le chaos était total !

— Je ne comprends pas... murmura la jeune fille.
— Avec qui voyageiez-vous ? Vous n'étiez certainement pas seule dans ce train...

Alicia paraissait de plus en plus désorientée.

— Qu'est-ce que je faisais dans un train ? Je n'en ai aucune idée...

Bill Bellow hocha la tête.

— Je devine ce qui s'est passé ! Vous avez reçu un choc et vous avez perdu la mémoire !

— Je... j'aurais perdu la mémoire ?

— C'est évident... J'ai déjà vu cela une fois ! Un machiniste avait reçu un projecteur sur la tête dans les coulisses d'un théâtre... et il est resté une semaine sans savoir qui il était !

— Est-ce possible ?

— Ne vous inquiétez pas, votre mémoire reviendra dans quelques jours ! Voyons... essayez de réfléchir. Vous souvenez-vous au moins de votre nom ?

Il y eut un long silence, puis Alicia se prit la tête entre les mains.

— Je ne sais pas...

— Réfléchissez ! Peut-être est-ce Helen ? Gwen ? Maggie ? Ann ?

Il cita d'autres prénoms mais aucun d'entre eux ne parut évoquer quoi que ce soit pour la jeune fille.

— Ne vous inquiétez pas ! redit Bill Bellow avec bonne humeur. Cela reviendra ! Comme le machiniste dont je parlais il y a cinq minutes, vous avez dû recevoir un coup sur la tête...

De nouveau, Alicia porta la main à son front.

— J'ai mal...

— C'est bien ce que je disais ! Vous avez reçu un coup !

La jeune fille contempla ses mains crispées.

— C'est incroyable, je ne me souviens même plus de mon nom ! Où suis-je ?

— Au Rasgrade.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce pays.

— Vous êtes au palais du prince Lintz de Rasgrade.

— Je ne sais pas qui est ce prince. Pourquoi suis-je dans son palais ? Il ne me connaît pas et ne voudra pas que je reste chez lui...

Elle regarda Bill Bellow avec angoisse.

— Mon Dieu, que vais-je devenir ?

Le directeur des *Bellow's Belles* déclara avec gravité :

— Mademoiselle, je peux vous aider, à condition toutefois que vous m'écoutiez très attentivement !

— Mais... oui.

— Tout d'abord, êtes-vous capable de chanter ou de jouer du piano ?

— Je suis sûre que je sais chanter... Jouer du piano ? Peut-être...

— Parfait ! Je n'en demande pas plus ! Vous allez pouvoir rester ici...

— Mais...

Il lui coupa la parole.

— Pour le moment, reposez-vous. Et surtout, ne vous faites pas de souci pour votre mémoire : elle reviendra en temps voulu, et probablement au moment où vous vous y attendrez le moins !

— Je ne peux pas rester chez le prince s'il ne m'a pas invitée.

— Mais si, puisque vous faites dorénavant partie de ma troupe de danseurs et de chanteurs... Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Euh... je le crois. Je serais donc une danseuse ?

— Tout est possible ! Vous êtes si jolie que l'on peut vous imaginer sans peine sur scène.

— Ah, bon ! Je suis jolie ?

Bill Bellow sourit.

— Vous avez oublié cela aussi ? La beauté, c'est pourtant très important pour une femme ! Vous le comprendrez en vous regardant dans une glace. Comme vous avez besoin de repos, on va vous apporter votre petit déjeuner au lit. Je demanderai aux autres de ne pas vous déranger... Et dans le courant de la matinée, je reviendrai vous voir. Avec un peu de chance, vous vous sentirez mieux. Peut-être même aurez-vous déjà retrouvé la mémoire !

Restée seule, la jeune fille regarda autour d'elle en fronçant les sourcils.

« Pourquoi suis-je dans un palais ? se demanda-t-elle. Je ne me souviens de rien de mon existence passée, mais je suis sûre que je n'ai encore jamais vécu dans un palais... »

Elle fit de terribles efforts pour retrouver son nom mais n'y parvint pas.

« Je dois avoir des parents... et je n'arrive pas à me souvenir d'eux. C'est vraiment terrible ! »

L'homme qui venait de quitter sa chambre lui avait parlé d'un train...

— Cela signifie que je faisais un voyage ? murmura-t-elle. Oh, je n'y comprends rien ! Et puis j'ai mal à la tête...

Elle se laissa retomber sur ses oreillers et ferma les yeux.

Quelques minutes plus tard, elle s'aperçut qu'elle était en chemise de nuit.

— Je dois avoir d'autres vêtements quelque part... Il faudrait que je les cherche, peut-être me rappelleront-ils quelque chose ?

Sur ces entrefaites, une femme de chambre en strict uniforme noir et blanc vint lui apporter son petit déjeuner sur un plateau de métal.

— Merci, dit Alicia en s'asseyant dans son ht.

La femme de chambre lui sourit et lui dit quelques mots dans un langage inconnu.

« Comme tout cela est bizarre ! pensa la jeune fille. Et pourquoi ce plateau est-il en métal et non pas en argent ? »

Après avoir fait honneur à un excellent petit déjeuner composé de croissants, de miel, d'œufs brouillés et de café bien chaud, elle se sentit

beaucoup mieux.

« Mais je ne me souviens toujours pas de mon nom ni de ce que je faisais dans un train ! »

L'homme qui était venu la voir à son réveil revint.

— Alors ?

— Alors je n'ai toujours pas retrouvé la mémoire, lui dit-elle d'un air piteux.

— Bah, elle reviendra ! Je vous dis que j'ai déjà vu cela.

— C'est incroyable — pour ne pas dire inquiétant — que je ne sache même plus mon nom !

— Nous allons vous en trouver un provisoirement. Voyons, comment allons-nous vous appeler ?

— Je n'en ai aucune idée...

— Pourquoi pas Vénus ?

— Quel joli nom !

— C'est celui de la déesse de l'amour.

Bill Bellow laissa échapper un petit rire.

— Jolie comme vous l'êtes, vous n'allez pas manquer d'amoureux, c'est moi qui vous le dis !

— Des amoureux ?

Elle paraissait tellement perdue que le metteur en scène jugea plus sage de ne pas lui donner d'explications.

— Nous allons commencer à répéter le spectacle, déclara-t-il. Vous m'avez dit que vous saviez chanter ?

— Si je peux parler, je peux chanter, non ?

— Dépêchez-vous de vous habiller, nous allons tous aller au théâtre.

Alicia regarda autour d'elle.

— Je n'ai pas de vêtements.

— Suis-je bête ! s'exclama Bill Bellow. L'une des filles de ma troupe disait tout à l'heure qu'il y avait avec les nôtres une malle n'appartenant à personne. C'est peut-être la vôtre ? Je vais vous la faire envoyer.

— Merci. Vous êtes très gentil, monsieur.

A mi-voix, comme pour elle-même, la jeune fille ajouta :

— Quel dommage que je ne puisse pas me rappeler mon nom !

— Bah, nous vous en avons trouvé un très joli. Jusqu'à ce que la mémoire vous revienne, vous serez Vénus.

Cinq minutes plus tard, avec l'aide d'un valet, Bill Bellow apporta la malle en question à la jeune fille.

« Voilà une malle bien élégante ! pensa-t-il. Les *Bellow's Belles* et moi-même n'en avons jamais eu de semblable ! »

Vénus devait venir d'un milieu très différent du sien et de celui de ses danseuses, Bill Bellow en était conscient. En même temps, il se disait que l'apparition de cette jeune amnésique au milieu de la troupe — et juste au moment où il avait besoin d'une sixième actrice — était presque un don

du ciel.

« Un don que je ne vais pas refuser ! Même si elle ne peut pas chanter, même si elle est incapable de danser, même si elle ne peut pas retenir une réplique de trois mots, elle fera une impression fabuleuse sur scène... »

Il en était là de ses réflexions quand un homme vêtu avec beaucoup de recherche le rejoignit.

— Monsieur Bill Bellow, je suis le grand chambellan du prince Lintz. Je viens seulement d'apprendre qu'un terrible accident de chemin de fer a eu lieu cette nuit. Je suis heureux que vous soyez tous sains et saufs.

— Moi aussi !

Le grand chambellan soupira.

— C'est la première fois qu'un déraillement se produit dans notre pays !

— Combien de morts sont à déplorer ?

— Vingt-trois. A notre grand regret, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Rasgrade est au nombre des victimes, ainsi que sa femme et une dame qui les accompagnait, la comtesse Udelana.

— Comme c'est triste !

— Oui, c'est bien triste ! De plus — mais nous n'en sommes pas absolument sûrs —, voyageait dans ce train une jeune parente de Sa Majesté la reine Victoria. Celle-ci se rendait au Rasgrade pour épouser Son Altesse le prince Lintz. Accompagnait-elle le secrétaire d'État aux Affaires étrangères et sa femme ? Cela, nous n'avons pas encore réussi à le savoir. Quoi qu'il en soit, si par hasard cette jeune personne se trouvait à bord du train, elle aurait disparu...

— J'espère que vous allez la retrouver et que tout s'arrangera.

— Je l'espère aussi...

— Je suppose que nous ne pourrons pas donner de spectacle ce soir pour cause de deuil national ?

— Vous avez raison, il serait plus sage d'attendre quelques jours. Etes-vous bien installés ? N'hésitez surtout pas à réclamer ce qui peut vous manquer... Son Altesse vous verra plus tard. Pour l'instant, comme vous pouvez l'imaginer, il est plus que débordé !

— Je m'en doute.

— Cet accident a bouleversé notre petit pays...

— Je le comprends.

Après le départ du grand chambellan, Bill Bellow alla s'appuyer à la fenêtre et contempla d'un air rêveur les magnifiques jardins du palais. Ça et là, les jets d'eau des fontaines jaillissaient en projetant une multitude de gouttelettes irisées vers le ciel.

« Vénus serait la fiancée du prince Lintz ? se demanda-t-il. A vrai dire, tout est possible... Mais je ne dirai rien avant que le grand chambellan reçoive la confirmation que la demoiselle en question voyageait bien à

bord de ce train. »

Il pinça les lèvres.

— Je serais bien mal reçu, en effet, si j'annonçais que l'une de mes petites danseuses doit épouser Son Altesse ! fit-il à mi-voix. Ce serait un vrai crime de lèse-majesté !

Le prince Lintz était en train d'étudier des documents dans son bureau quand un écuyer fit son entrée.

— M. Lazlrinov est de retour, Altesse.

— Faites-le entrer ! ordonna le prince en se levant pour accueillir le haut fonctionnaire.

Cet homme d'un certain âge que le prince avait envoyé sur les lieux de la catastrophe ferroviaire s'inclina profondément.

— Alors ? demanda le prince sans autre préambule. Qu'en est-il exactement, Lazlrinov ?

— Il s'agit d'un accident très grave, Altesse. La locomotive et le tender ont entièrement brûlé et, comme l'on craignait une propagation des flammes, on a sorti des wagons les morts et les blessés, si bien qu'il est maintenant presque impossible de les identifier.

— Mais c'est dramatique ! s'écria le prince. Combien de victimes sont à déplorer ?

— Il y a au moins cinquante blessés et plus de vingt morts. Le baron de Gavriou, sa femme et la comtesse Udelana comptent malheureusement parmi ces derniers.

— Quoi ?

— Le wagon-salon, qui se trouvait en queue du train, a été le plus touché.

— Et lady Frederika ?

— Elle est introuvable, Altesse. J'ai demandé au colonel qui dirige les hommes du contingent envoyé sur place de faire toutes les recherches nécessaires. Mais je crains qu'il n'y ait plus beaucoup d'espoir...

Le prince demeura silencieux.

— On n'a pas davantage trouvé trace de lady Frederika dans les différents hôpitaux où l'on a transporté les blessés, poursuivit M. Lazlrinov.

— Comment est-ce possible ?

— Je dois ajouter que certains voyageurs ont eu tellement peur qu'ils se sont enfuis dans les bois, tandis que d'autres réussissaient à gagner Selkiz par leurs propres moyens...

Le prince haussa les épaules.

— Je doute qu'une jeune Anglaise fasse partie de ceux-là ! N'oubliez pas qu'elle est...

— Ou était ! ne put s'empêcher de déclarer M. Lazlrinov.

Le prince hocha la tête.

— ... ou était très jeune, reprit-il. De plus, elle se trouvait dans un pays étranger dont elle ne connaissait pas la langue, et si elle n'a pas été

tuée sur le coup, elle a dû être traumatisée par les scènes d'horreur qui se déroulaient autour d'elle.

— Quel terrible drame !

— En effet, murmura le prince.

— On prétend que les trains sont très sûrs, mais après avoir vu ce que j'ai vu, je crois bien que je ne voyagerai plus jamais que par la route. Et tant pis si cela me prend trois fois plus de temps !

— Il ne faut pas refuser le progrès, Lazlrinov.

Le visage du prince était devenu très grave.

— Il nous faut absolument retrouver lady Frederika, qu'elle soit morte ou vivante !

— Les premières recherches n'ont rien donné, Altesse. J'ai naturellement prévenu les services secrets...

— Seigneur ! Comment vais-je annoncer à Sa Majesté la reine Victoria que la fiancée qu'elle m'a envoyée a disparu ?

— Il est toujours possible que lady Frederika se soit enfuie à travers champs, terrorisée, et ait trouvé refuge dans une ferme...

— C'est toujours possible, comme vous dites. Mais sincèrement, cela m'étonnerait.

Le prince Lintz se rassit et se mit à pianoter du bout des doigts sur sa table de travail en marqueterie.

— Que faire ?

— A mon avis, Altesse, ce serait une erreur de vouloir précipiter les choses. Je pense qu'il faut d'abord retrouver tous ceux qui avaient pris place à bord de ce train et identifier les morts ainsi que les blessés.

— Ce travail d'identification est en cours, j'espère.

— Oui, Altesse. Et dès qu'il sera terminé, nous saurons à quoi nous en tenir.

Le prince se leva et se mit à marcher de long en large.

— Je ne peux pas rendre public le fait que lady Frederika a disparu : les Russes s'empresseraient aussitôt d'en profiter !

— C'est certain, Altesse. Il nous faut absolument garder le silence.

— Nous avons été bien inspirés de ne pas annoncer publiquement que la future princesse du Rasgrade arrivait à bord de ce train !

— Les rares personnes à avoir eu connaissance du câble nous apprenant que le duc de Templeton s'était cassé la jambe et devait renoncer à entreprendre le voyage ont dû en conclure que sa fille restait auprès de lui...

— Vraisemblablement.

M. Lazlrinov se mit à réfléchir.

— Il me semble qu'il suffirait, pour le moment, que Votre Altesse fasse un discours afin de déplorer ce dramatique accident, avant d'exprimer ses condoléances aux familles des victimes.

— C'est mon intention. Je me rendrai également dans les hôpitaux où

ont été conduits les blessés.

— Il serait bon aussi que Votre Altesse aille sur les lieux de l'accident...

— Naturellement ! coupa le prince. De votre côté, Lazlrinov, arrangez-vous pour que l'on ne manque pas d'écrire dans tous les journaux combien je suis frappé par cette catastrophe.

— Les journalistes étaient sur place. Mais je me méfie d'eux comme de la peste et tout ce que j'espère, c'est qu'ils ne découvriront pas avant nos services secrets la trace de lady Frederika !

Après le départ de M. Lazlrinov, le prince se mit à réfléchir, les sourcils froncés.

— Quelle histoire ! murmura-t-il. Ma future femme a disparu ! Peut-être est-elle gravement blessée... peut-être est-elle morte ! En tout cas, cela me vaut de me retrouver dans une situation bien compliquée !

Depuis un certain temps déjà, ses ministres lui disaient que les Russes s'infiltraient chaque jour un peu plus au Rasgrade.

— La situation devient grave, répétait le Premier ministre.

— Il faut stopper leur avance, répondait le prince.

— Nous nous y employons, Altesse, avait un jour répondu le Premier ministre. Malheureusement, notre petite armée n'est pas de taille à affronter les puissantes armées du tzar. Pour sauver le Rasgrade, il n'y a qu'une solution...

Le prince s'était raidi. Il savait comment certains chefs de petits États des Balkans avaient réussi à écarter la menace russe... C'était même pour lui un sujet de plaisanterie.

— Prendre une femme au lieu de prendre les armes pour défendre son pays, voilà une singulière manière d'affronter l'ennemi !

Le Premier ministre s'était alors montré catégorique.

— Altesse, si vous ne voulez pas voir le Rasgrade tomber aux mains de notre puissant voisin, il vous faut demander à Sa Majesté la reine Victoria de vous donner en mariage une jeune Anglaise de sang royal. Notre pays se trouverait alors sous la protection de l'Empire britannique et nous n'aurions plus rien à redouter !

Bon gré, mal gré, le prince avait été obligé d'accepter le diktat de son cabinet — d'autant plus qu'il se rendait parfaitement compte qu'il n'y avait pas d'autre solution s'il souhaitait continuer à régner.

Mais à vingt-sept ans, le prince Lintz n'avait aucune envie de se marier. Il aurait préféré mener joyeuse vie pendant quelques années de plus !

Il se rendait souvent à Paris où les « petites femmes » n'étaient pas farouches, surtout lorsque celui qui les invitait à se régaler d'huîtres et de champagne dans un restaurant à la mode était un prince jeune et séduisant...

C'était à Paris qu'il avait vu les *Bellow's Belles*. Fasciné par la beauté

des danseuses de Bill Bellow, il avait assisté au spectacle tous les soirs avant d'inviter le fantaisiste à venir au Rasgrade avec sa troupe.

« Ah ! Si la femme que va m'envoyer la reine Victoria pouvait être aussi jolie que l'une de ces petites danseuses, je ne me plaindrais pas... pensait-il. Mais je parie que la future princesse du Rasgrade sera une espèce de sainte nitouche pincée totalement dépourvue de grâce, d'intelligence, de culture et de conversation... »

Il était allé plusieurs fois en Angleterre et n'avait pas plus été séduit par les jeunes demoiselles de la haute société qu'il ne l'avait été par la cuisine de ce pays. Et quand il avait dû se rendre au château de Windsor pour présenter ses respects à la reine Victoria, il avait trouvé Sa Majesté tellement glaciale et tellement intimidante qu'il n'avait pratiquement pas osé ouvrir la bouche.

En revanche, il avait beaucoup aimé les courses d'Ascot.

« Les Anglais savent choisir leurs chevaux, c'est bien le seul point en leur faveur », avait-il pensé.

Il en était là de ses réflexions quand un autre écuyer vint lui apprendre que la troupe de Bill Bellow était arrivée pendant la nuit.

Sa première réaction fut la suivante :

« On ne peut pas demander aux *Bellow's Belles* de se produire en spectacle alors que la nation est en grand deuil. D'ici quelques jours, peut-être... »

Tout haut, à l'adresse de l'écuyer, il déclara :

— Dites à Bill Bellow que les spectacles sont reportés pour l'instant, mais que le théâtre est à son entière disposition s'il désire organiser des répétitions.

— Bien, Altesse.

— Mettez des voitures à la disposition de la troupe pour visiter le pays. Et si certains des membres des *Bellow's Belles* veulent se promener à cheval, ils n'ont qu'à choisir des montures aux écuries.

Le prince se demanda pourquoi il avait ajouté cela. Il avait pu se rendre compte que les lords et les ladies de la haute société anglaise étaient des cavaliers accomplis et des cavalières émérites...

« Mais il y a fort à parier pour que des personnes d'origine modeste — comme doivent l'être les *Bellow's Belles* — ne sachent pas reconnaître la tête de la queue d'un cheval ! »

Il acheva d'étudier les documents que lui avait remis le Premier ministre et signa quelques lettres. Puis, comme il n'avait rien de spécial à faire avant de se rendre sur les lieux de la catastrophe et dans les hôpitaux, il décida d'aller voir Bill Bellow et ses *Belles* qui devaient être en train de répéter.

Le théâtre construit par son grand-père était un véritable petit bijou, avec ses deux balcons en corbeille et ses loges tapissées de velours bleu vif. Avant même d'arriver au théâtre, le prince entendit de la musique et des

rires — et cela lui fit du bien après cette matinée plutôt sombre.

Il entra par la porte du fond et, comme personne n'avait remarqué son arrivée, il s'installa tranquillement au fond de l'orchestre pour suivre la répétition.

Trois danseuses tournoyaient sur elles-mêmes au rythme de la musique. Puis, à un signal de Bill Bellow, elles firent une profonde révérence

— Ce n'était pas mal du tout ! s'exclama le metteur en scène. Betty, il faudrait cependant que tu lèves la jambe un peu plus haut... Tu n'as qu'à imiter Liza.

Là-dessus, il alla prendre place au premier rang de l'orchestre — toujours sans remarquer le prince.

— Vous pouvez venir tous vous asseoir. Nous allons écouter Vénus qui pense être capable de chanter...

Le prince Lintz était intrigué.

« Vénus ? Il ne me semble pas avoir entendu ce prénom lorsque j'étais à Paris. Je croyais pourtant connaître toutes les *Bellow's Belles* ! »

Une blonde aux yeux bleus d'une étonnante beauté sortit des coulisses et vint se placer au milieu de la scène.

« Ah, c'est une nouvelle danseuse ! pensa le prince. Les *Bellow's Belles* sont bien jolies, mais celle-ci l'est cent fois plus que les autres et je me souviendrais d'elle si je l'avais vue à Paris. »

Il se serait volontiers rapproché pour voir Vénus de plus près, mais Bill Bellow et les membres de sa troupe se seraient à ce moment-là aperçus de sa présence, et il trouvait très agréable d'assister à une répétition sans être vu.

Le fantaisiste était en train de donner tout bas quelques instructions à sa nouvelle recrue. Soudain, il éleva la voix.

— Alors, quelle chanson avez-vous choisi de nous interpréter, Vénus ?

La jeune fille parut confuse.

— Je ne me souviens que d'une seule chanson... Celle qui commence par ces mots : *Quand l'abeille butine au milieu des fleurs, moi je butine autour de tes lèvres...* J'espère que les musiciens en connaissent la musique et pourront m'accompagner.

— Certainement ! assura Bill Bellow. Martin ?

Le pianiste rejoignit Alicia et Bill Bellow au milieu de la scène.

— *Quand l'abeille butine au milieu des fleurs...* dit-il en se grattant le sommet de la tête. J'ai dû entendre cela autrefois, il y a bien longtemps...

— Moi aussi, renchérit Bert, le violoniste. Il s'agit d'une œuvre que l'on n'interprète plus depuis au moins vingt ans !

Bill Bellow hocha la tête.

— C'était bien ce que je pensais...

Vénus se tourna vers lui.

— Je crois me souvenir de la musique. Puis-je me mettre au piano ?

Cette requête parut surprendre le fantaisiste — ce fut du moins l'impression du prince.

— Bien sûr ! déclara-t-il enfin. Martin, laissez-lui votre place au clavier !

Vénus alla s'asseoir sur le tabouret. Un projecteur donnait à ses cheveux une nuance presque irréelle.

« Jamais, de ma vie, je n'ai rencontré une femme aussi belle ! pensa le prince, déjà sous le charme. Et quelle chevelure magnifique ! »

Il se dit aussitôt qu'il avait tort de s'emballer...

« Il s'agit certainement d'une perruque. Je ne serais pas autrement étonné si, vue de près, la nouvelle danseuse de Bill Bellow était beaucoup moins jolie que vue de loin... »

Alicia contempla les touches d'ivoire et d'ébène, et un très vague souvenir lui revint.

« J'ai souvent été assise à un piano... se dit-elle. Mais où était-ce ? Je serais bien incapable de le dire ! »

Presque automatiquement, ses doigts se mirent à courir sur le clavier, puis sa voix s'éleva... Une voix d'une telle pureté et d'une telle profondeur que le silence se fit immédiatement dans la salle. Même les danseuses qui bavardaient dans un coin s'étaient tues.

Bill Bellow osait à peine respirer... Quand la jeune fille cessa de chanter, il resta pendant quelques instants incapable de parler.

Puis il toussota.

— Qui... qui vous a appris à chanter comme cela ?

Elle leva vers lui de grands yeux bleus pleins de désarroi.

— Je ne m'en souviens pas.

Un peu timidement, elle demanda :

— Comment était-ce ?

— Très bien !

« C'était merveilleux ! eut envie de crier le prince. C'était absolument merveilleux ! »

Mais il s'obligea à demeurer silencieux car, sans trop savoir pourquoi, il avait l'intuition de vivre un moment exceptionnel.

— Maintenant, j'aimerais que vous nous chantiez autre chose, Vénus, demanda Bill Bellow.

— Autre chose... Quoi donc ? interrogea-t-elle d'une voix anxieuse.

— Peut-être préférez-vous tout simplement reprendre la même chanson, accompagnée cette fois par le violoniste ? Qu'en penses-tu, Bert ?

Ce dernier secoua la tête.

— Je trouve que c'est beaucoup mieux quand elle chante en s'accompagnant elle-même.

— Je suis de ton avis, mais les spectateurs risqueraient de trouver cela un peu sévère, pour ne pas dire ennuyeux.

— Oh, non ! s'exclama le pianiste. Si elle chante devant le public comme elle vient de le faire devant nous, elle recevra une véritable ovation.

Le prince Lintz était bien de cet avis !

Alicia préluda et se remit à chanter. Cette fois elle interpréta une chansonnette tellement à la mode que tous les petits livreurs londoniens la sifflaient dans les rues.

Quand elle attaqua le refrain, le prince dut se retenir pour ne pas se lever et joindre sa voix à celle de cette ravissante blonde.

Alicia s'arrêta brusquement au milieu du second couplet. Elle passa la main sur son front et se tourna vers Bill Bellow d'un air quelque peu égaré.

— Je n'arrive pas à me souvenir des paroles...

A la grande surprise du prince, le metteur en scène ne lui fit pas de reproches.

— C'était très bien ! En vous entendant, on se sent plus heureux et on a envie de chanter avec vous.

— Vous êtes une vraie professionnelle du spectacle, déclara Bert, le violoniste.

— Croyez-vous ? murmura Alicia.

— C'est sûr et certain ! s'exclama Bill Bellow.

— On doit déjà vous regretter à Londres, ajouta Martin, le pianiste.

— J'imagine que le directeur d'un grand théâtre doit être en train de s'arracher les cheveux en se demandant où vous êtes passée, renchérit Bill Bellow en riant.

Il se frotta les mains avec satisfaction.

— Le malheur des uns fait le bonheur des autres, comme on dit. Je suis bien content de vous avoir dans ma troupe !

Elle le regarda avec étonnement.

— Comment pouvez-vous parler ainsi quand je ne suis même pas capable de chanter une chanson entièrement ?

Elle fronça ses sourcils à l'air parfait.

— Pourtant, je suis sûre que j'en connais beaucoup par cœur, mais...

— Ne vous inquiétez pas, tout cela vous reviendra. Pour le moment, nous allons répéter un numéro de danse.

— Oh, vous allez danser ?

— Oui, Vénus, et j'aimerais que vous regardiez très attentivement les cinq filles qui vont évoluer sur scène. Car — qui sait ? — peut-être serez-vous capable de les imiter ? Asseyez-vous et lorsqu'elles auront fini, vous essaieriez de faire la même chose qu'elles.

Docile, Alicia alla prendre place dans l'un des fauteuils du premier rang de l'orchestre.

Le pianiste se remit au piano et le violoniste s'empara de son instrument, tandis que le batteur simulait un roulement de tambours.

Le prince Lintz décida alors de se montrer et descendit l'allée centrale.

Bill Bellow l'aperçut le premier et se précipita.

— Altesse !

Le prince lui serra chaleureusement la main avant d'adresser un sourire aux danseuses qui s'abîmaient dans de profondes révérences.

— Je suis heureux que vous soyez tous arrivés sains et saufs à Selkiz, dit-il dans un anglais parfait, teinté d'un très léger accent.

— Ne vous avions-nous pas promis que nous viendrions, Altesse ?

— Certes... Cependant le déraillement n'était pas prévu. Vous avez dû vivre de tragiques instants...

— En effet, Altesse !

Bill Bellow se redressa.

— Mais comme on dit dans notre métier... le spectacle continue ! Et ne sommes-nous pas venus au Rasgrade pour distraire Votre Altesse ?

Après avoir hésité pendant quelques instants, le prince demanda :

— Vous sentirez-vous le courage de donner une courte représentation ce soir ?

— Naturellement, Altesse !

— N'hésitez pas à refuser si vous ne vous sentez pas le cœur de jouer la comédie, de rire, de danser et de chanter. Je comprendrais très bien que vous souhaitiez un jour ou deux de répit pour vous remettre de cette nuit terrible...

— Nous sommes prêts, Altesse, assura Bill Bellow. Et je vous avouerai que nous préférons cent fois nous produire sur scène plutôt que de revivre les terribles moments que nous avons vécus cette nuit...

Il frissonna.

— J'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée !

— Je vous préviens : vous aurez très peu de spectateurs ce soir.

— Mieux vaut la qualité que la quantité, Altesse, riposta Bill Bellow qui avait toujours réponse à tout.

Le prince alla saluer chacun des membres de la troupe avant de se tourner vers Alicia.

— Bellow, je vois que vous avez engagé une nouvelle recrue !

— En effet, Altesse. Elle s'appelle Vénus...

Le prince contemplait Alicia avec émerveillement.

« C'est incroyable, elle est encore plus jolie de près que de loin ! Et ce sont ses vrais cheveux — pas une perruque comme je l'avais cru ! »

Gaby lui fit une nouvelle révérence.

— Auriez-vous oublié la petite Gaby, Altesse ?

— Pas du tout ! Comment pouvez-vous parler ainsi, Gaby ? Je suis heureux que toute la troupe des *Bellow's Belles* ait pu venir au Rasgrade.

Craignant que Gaby ne parle de la disparition d'Amy, Bill Bellow s'empessa de déclarer :

— Oui, nous sommes au grand complet, et prêts à donner une

représentation dès ce soir !

Subjugué, le prince ne parvenait pas à détacher son regard d'Alicia.

— Êtes-vous contente d'être au Rasgrade ?

Voyant la jeune fille hésiter, Bill Bellow vint à son secours.

— Nous sommes tous contents d'être ici, Altesse.

— J'espère que votre metteur en scène ne vous fera pas travailler trop dur, jolie Vénus. Si vous avez quelques instants de loisir, sachez qu'il y aura toujours une voiture à votre disposition. Et si vous aimez monter à cheval...

Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent.

— Oh, j'adore monter à cheval ! s'écria-t-elle sans réfléchir.

A peine avait-elle prononcé ces mots que son ravissant visage s'assombrissait.

« Mais en suis-je capable ? » se demanda-t-elle avec angoisse, sans trop oser écouter la petite voix intérieure qui lui disait qu'elle était une cavalière émérite.

— Demain matin, vous pourrez vous promener dans les steppes qui s'étendent derrière le palais, lui dit le prince. Les paysages sont magnifiques !

Pendant qu'Alicia tentait désespérément de se souvenir où et quand elle était montée à cheval pour la dernière fois, le prince cherchait un prétexte pour la revoir dans la journée. Il le trouva enfin.

— Vous donnerez une petite représentation ce soir à sept heures, dit-il à Bill Bellow. Quelque chose de très court... Juste quatre ou cinq numéros pour quelques-uns de mes invités et moi-même.

— Très bien, Altesse. Nous allons préparer cela immédiatement !

— Ensuite, je vous invite à dîner avec toute votre compagnie !

— C'est très aimable de la part de Votre Altesse ! s'écria Bill Bellow.

Le prince ne cessait de regarder Alicia avec émerveillement.

« Dieu, qu'elle est belle ! Les autres sont bien jolies, certes, mais elle les dépasse de cent coudées ! C'est un peu comme si l'on voyait un véritable diamant au milieu de pierres fausses. »

Lorsque le prince quitta le théâtre, le fantaisiste l'accompagna jusqu'à la porte et s'inclina respectueusement. Puis il revint vers sa troupe.

— Et maintenant, au travail !

Il se mit à taper dans ses mains.

— Tout le monde en scène !

Gaby lança d'un ton aigre :

— Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais la déesse Vénus a fait sa petite impression !

— Ne sois pas jalouse, lui dit le pianiste. Tu t'attendais à vivre une histoire d'amour éternelle avec le prince ? A ton âge et avec ton expérience, tu devrais savoir comment sont les grands de ce monde.

Sans se froisser, Gaby laissa échapper un bref ricanement.

— Tu sais, entre nous, je parie que Son Altesse lui demandera un peu plus qu'une chanson !

Bill Bellow fit mine de ne pas comprendre.

— Nous ne savons pas encore si elle peut danser, déclara-t-il.

Alicia secoua la tête,

— Je n'arriverai jamais à imiter les autres danseuses ! Elles ont dû commencer à s'entraîner étant enfants pour parvenir à être aussi souples... Quant à moi, je n'ai jamais dansé que dans une salle de bal.

Elle fronça les sourcils.

— Une salle de bal... répéta-t-elle à mi-voix, comme pour elle-même. Pourquoi ai-je dit cela ?

En début d'après-midi, le prince décida de se rendre sur les lieux de la catastrophe ferroviaire en calèche.

Il faisait un temps magnifique et l'on avait peine à imaginer qu'un terrible accident ait pu endeuiller une contrée aux paysages aussi riants.

Avec ses plaines fertiles, ses larges rivières, ses villages pittoresques, ses prés fleuris de bleuets ou de coquelicots et ses hautes montagnes aux sommets enneigés, le Rasgrade était un pays magnifique.

Un haut fonctionnaire avait remis au prince la liste provisoire des victimes. L'on comptait déjà cinquante-sept blessés et vingt-quatre morts. Parmi ces derniers figuraient le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, sa femme et la comtesse Udelana, qui revenaient d'Angleterre.

Quant à lady Frederika, elle aurait dû logiquement être avec eux... Mais lady Frederika demeurait introuvable et le mystère restait entier.

« On aurait dû retrouver sa trace immédiatement, pensa le prince. Et rien... Absolument rien ! Cela me semble invraisemblable ! Où a-t-elle bien pu passer ? »

Avant de partir pour Douvres, le baron de Gavrión lui avait envoyé un câble pour lui apprendre qu'il allait entreprendre le voyage en compagnie de lady Frederika, la fille du duc de Templeton. Il avait précisé que le duc ne pourrait malheureusement pas accompagner sa fille car il venait de se casser la jambe en tombant de cheval.

Le prince essayait de s'expliquer les raisons de la disparition de lady Frederika.

« Tout est possible... Son père aurait pu, par exemple, se sentir soudain plus mal au moment de son départ ? Peut-être même est-il mort ? Dans ce cas, lady Frederika s'est forcément trouvée obligée de renoncer à son voyage à la dernière minute et le baron de Gavrión n'a pas pu me prévenir de ce contretemps. »

Il hocha la tête.

— Oui, ce doit être cela, fit-il à mi-voix. Et ma foi... je n'en suis pas fâché !

Car il n'avait aucune envie de se marier — surtout avec une parfaite inconnue qu'il imaginait déjà sous des couleurs peu avenantes. Certes, il était prêt à se sacrifier pour son pays, mais il ne regrettait pas de pouvoir disposer d'un peu de répit, bien au contraire !

La voiture ne tarda pas à arriver à l'endroit où le train de voyageurs et le train de marchandises étaient entrés en collision. Un important détachement militaire, sous les ordres d'un colonel, était venu aider les employés de la compagnie de chemin de fer à dégager la voie.

Une âcre odeur de brûlé flottait encore dans l'air. Saisi, le prince

contempla les wagons déformés qui s'étaient couchés sur les rails.

Prévenu de son arrivée, le colonel le rejoignit.

— Quel terrible drame, Altesse !

— C'est terrible, en effet ! En voyant cela on s'étonne que le nombre de victimes n'ait pas été plus important.

— Le bilan n'est que provisoire, hélas ! Je crains que certains passagers qui ont été transportés à l'hôpital dans un état grave ne survivent pas à leurs blessures.

Le colonel paraissait épuisé — tout comme ses hommes.

— Depuis combien de temps êtes-vous à pied d'œuvre ? lui demanda le prince.

— Nous sommes arrivés relativement peu de temps après l'accident. Les passagers valides avaient déjà commencé à s'organiser pour porter secours aux blessés. Craignant que l'incendie ne se propage dans tout le train, ils les avaient sortis des compartiments et les avaient étendus dans l'herbe. Nous avons essayé de les identifier, mais comme il faisait nuit noire, la tâche était bien difficile !

— Je m'en doute !

— Les blessés et les morts étaient allongés côte à côte... c'était dantesque !

Le colonel hésita pendant quelques instants.

— Je crois qu'il est de mon devoir d'apprendre à Votre Altesse que... hum, que...

Étonné par tous ces préambules, le prince haussa les sourcils.

— Oui ? Je vous écoute.

Le colonel prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

— Nous avons trouvé les bagages de lady Frederika de Templeton.

Le prince sursauta.

— Ils étaient dans le train ?

— Oui, Altesse. Lady Frederika voyageait avec tant de malles que l'on avait empilé celles-ci dans un autre wagon, au lieu de les mettre dans le compartiment réservé aux bagages qui se trouve au bout du wagon-salon.

Le prince demeura silencieux. Mais il n'en pensait pas moins...

« Cela signifie donc que lady Frederika était bien dans ce train ! »

— Je peux vous dire que toutes les malles sont intactes, Altesse, reprit le colonel.

— Soit... Maintenant, une question se pose : où se trouve leur propriétaire ?

— Je l'ignore, Altesse. Les blessés n'ont pas encore tous été identifiés.

Après une pause, le colonel ajouta plus bas :

— Ni les morts...

— Lady Frederika a peut-être été transportée dans un hôpital ?

— C'est possible, Altesse, mais cela m'étonnerait.

— Pourquoi donc ?

— Tout d'abord parce que la plupart des blessés sont des hommes, car il y avait relativement peu de femmes dans ce train. Celles qui ont été hospitalisées ont déjà un certain âge... J'ai fait effectuer une rapide enquête et je peux vous assurer qu'il n'y a pas une seule jeune fille parmi les blessés.

— Et... parmi les morts ?

— Nous avons trouvé une jeune femme de vingt-six ans, Altesse. Une certaine Amy Johnson. Elle a pu être identifiée sans difficulté car elle avait ses papiers sur elle.

L'impatience commençait à gagner le prince.

— Alors, où a bien pu passer lady Frederika ?

Le visage du colonel s'assombrit.

— Il reste une possibilité, Altesse...

— Dites !

— Comme peut le constater Votre Altesse, plusieurs wagons sont encore couchés en travers des voies. Les hommes sont au travail mais cela va prendre beaucoup de temps pour dégager tout cela. Je crains fort que nous ne retrouvions d'autres corps sous ces wagons.

— Dès qu'il y aura du nouveau, je compte sur vous pour me mettre immédiatement au courant.

— Naturellement, Altesse.

Le prince se rendit ensuite dans les deux hôpitaux où l'on avait transporté les blessés et put vérifier que le colonel avait raison lorsqu'il assurait qu'aucune jeune Anglaise ne se trouvait parmi eux.

« Le mystère de la disparition de lady Frederika reste entier ! » pensa-t-il.

Ou bien la jeune fille avait été écrasée sous l'un des wagons — comme le colonel en avait soulevé l'hypothèse —, ou bien elle se trouvait encore en Angleterre !

« Et ses bagages étaient déjà partis quand elle a pris la décision de rester auprès de son père... »

Quoi qu'il en soit, les Russes ne devaient à aucun prix apprendre que le mariage se trouvait reporté à une date ultérieure.

« Le plus important, c'est de gagner du temps, se dit le prince. Et je ne peux même pas télégraphier au duc de Templeton pour lui demander ce qui s'est passé ! Ce serait trop cruel... Comment, en effet, apprendre à un père que sa fille unique a disparu ? »

Lorsqu'il revint au palais, il fut littéralement assailli par les journalistes qui avaient appris qu'il s'était rendu sur le lieu de la catastrophe ferroviaire et dans les hôpitaux.

— Ce que je viens de voir m'a bouleversé, déclara le prince. Il s'agit du premier accident du rail dans notre pays et je souhaite de tout mon

cœur que ce soit le dernier.

— Le baron de Gavrión et sa femme sont morts tous les deux ?

— Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, qui voyageait dans ce train, est malheureusement décédé ainsi que sa femme.

— N'accompagnaient-ils pas une voyageuse ?

— En effet, admit le prince.

Il déjoua adroitement le piège en déclarant :

— La comtesse Udelana, qui se trouvait avec eux, a péri également dans l'accident.

— N'y avait-il pas une autre voyageuse avec eux ? insista un journaliste.

Le prince fit mine d'ignorer cette question.

— Tous les membres du gouvernement déplorent la perte du secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

Il adressa un bref signe de tête à la meute des journalistes qui l'entourait.

— Merci, messieurs, déclara-t-il d'un ton sec, signifiant par ces mots que l'entretien était terminé.

Une fois arrivé dans son bureau, le prince fit appeler l'officier ayant la charge du palais, qui était l'un de ses amis d'enfance.

— L'accident a été beaucoup plus grave que je ne le pensais, Anton.

Ce dernier prit un air de circonstance et attendit la suite.

— Ce que je trouve très inquiétant, reprit le prince, c'est que les bagages de lady Frederika aient été retrouvés.

L'officier haussa les sourcils.

— Dans ce cas, elle devait être avec le baron de Gavrión !

— A moins qu'elle n'ait pris, à la dernière minute, la décision de rester en Angleterre. Son père venait d'avoir un accident de cheval, peut-être s'est-il trouvé brusquement plus mal ?

— Et les bagages de lady Frederika de Templeton seraient partis avec ceux du baron de Gavrión ?

— Exactement.

— Je reconnais qu'il s'agit là d'une possibilité... Mais pourquoi lady Frederika ne vous aurait-elle pas prévenu par câble ?

— Pour la bonne raison qu'elle n'y a pas pensé. Ce qui se comprendrait si son père est au plus mal.

— Ma foi, tout cela me semble assez logique.

— J'ai demandé au colonel qui dirigeait la remise en état des voies d'envoyer les bagages de lady Frederika au palais. Il faudra les mettre sous clé...

— Je m'occuperai de cela, Altesse.

— Merci, Anton. Et maintenant, si nous pensions un peu à nous amuser pour oublier ces tragiques instants ?

Le jeune officier sourit.

- Je ne dirais pas non ! D'autant plus que je sais que les *Bellow's Belles* sont dans nos murs...
- ... et vont nous donner un petit spectacle !
- J'en ai tellement entendu parler que je ne serais pas fâché de les voir enfin.
- Qui pourrions-nous inviter, Anton ? Il faudrait des gens très discrets... Imaginez en effet quelle serait la réaction des douairières si elles apprenaient que je vais applaudir des petites danseuses quand ma fiancée est peut-être morte — ou qu'elle pleure la mort de son père en Angleterre !
- L'officier réfléchit pendant quelques instants avant de nommer cinq jeunes gens qui, comme lui, avaient été des amis d'enfance du prince.
- Qu'en pensez-vous, Altesse ?
- Je pense que c'est une excellente idée ! Pouvez-vous vous charger de les prévenir tous les cinq ?
- Bien sûr, Altesse.
- Le prince se frotta les mains.
- Nous allons passer une bien agréable soirée en petit comité. Les danseuses de Bill Bellow ont beaucoup de talent, je vous assure... et comme elles sont jolies !
- A vrai dire, il pensait surtout à la ravissante Vénus en disant cela.

Bill Bellow avait fait répéter sa troupe pendant toute la matinée. Lorsqu'il voulut faire apprendre à Vénus deux chansons à la mode, la jeune fille se mit au piano pour s'accompagner.

- Mais vous connaissez parfaitement ces chansons ! s'exclama-t-il.
- Oui... tout en n'arrivant pas à me souvenir de l'endroit où je les ai entendues.
- Bill Bellow essaya ensuite de faire chanter la jeune fille en français. Et, à la grande surprise du metteur en scène, elle parut comprendre tous les mots qu'il prononçait.

- Mais vous parlez donc français ? s'écria-t-il.
- Il faut croire que oui...
- Alicia sembla soudain très désorientée tandis qu'elle ajoutait à mi-voix :
- Où ai-je appris cette langue ? Quand l'ai-je parlée ? Cela reste un mystère...
- Ne vous inquiétez pas, tout cela vous reviendra, redit Bill Bellow pour la dixième fois peut-être.
- Il paraissait enchanté.

- Le prince Lintz, qui parle très bien français, sera ravi de vous entendre interpréter cette chanson sans le moindre accent.
- Il examina la jeune fille d'un air pensif.
- « Qui est-ce ? » se demanda-t-il avec une certaine inquiétude.
- Il redoutait maintenant que sa nouvelle recrue ne soit apparentée aux

meilleures familles du Rasgrade.

« A moins que ce ne soit la fille de l'ambassadeur de France ? Tout est possible... »

Si l'on découvrait l'identité de celle qu'il avait baptisée Vénus, il était à craindre qu'elle ne lui soit enlevée aussitôt.

« Quel dommage ! C'est que je ne veux pas la perdre ! Grâce à son talent, ma troupe aurait cent fois plus de succès ! »

Alicia abandonna le piano et porta la main à son front.

— J'ai mal à la tête...

— Reposez-vous un peu, Vénus.

— Merci...

— Vous avez très bien travaillé, votre voix est parfaite et vous avez beaucoup de présence sur scène.

— C'est terrible de ne se souvenir de rien.

— N'essayez pas d'évoquer le passé.

— Je ne peux pas m'empêcher de me poser des questions !

— Vivez plutôt dans l'instant présent... N'êtes-vous pas heureuse avec les *Bellow's Belles* ? Dans la troupe, tout le monde vous aime, tout le monde vous admire... et je vous prédis beaucoup de succès !

— Allons-nous faire des tournées à l'étranger ? demanda l'un des danseurs.

Un peu étonné par cette question, Bill Bellow riposta :

— Vous étiez à Paris, vous voici au Rasgrade... Que vous faut-il de plus ?

— J'aimerais aller en Grèce ! s'exclama Betty. Nous n'en sommes plus bien loin maintenant...

Bill Bellow sourit.

— Et pourquoi pas ? Je nous imagine déjà arrivant au Pirée, le port d'Athènes, à bord d'un grand paquebot...

Il se tourna vers Alicia.

— Aimez-vous les voyages ?

— J'aime beaucoup la mer, répondit-elle, tandis que son regard s'évadait très loin. Je voudrais danser au-dessus des vagues...

— Vous êtes plus douée pour le chant que pour la danse, remarqua Bill Bellow avec bonne humeur. Mais si vous avez envie de valser, Bertie se fera un plaisir de vous faire tourner sur la scène...

Le violoniste s'avança.

— Je ne demande que cela !

— Une autre fois, dit le metteur en scène. Maintenant Vénus doit se reposer. Elle a encore mal à la tête et je ne voudrais pas qu'elle oublie les chansons qu'elle vient de répéter.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Alors, c'est entendu ? Vous chanterez en français à la fin du spectacle.

Elle hochait la tête.

— Très bien. Vous voulez que j'interprète la chanson qui dit : *Je t'aime, je t'adore ?*

— C'est cela, et ensuite vous ferez la révérence à Son Altesse. Voyons, comment allons-nous vous habiller pour le spectacle ? Vous ne pouvez pas porter le même costume que les autres puisque vous ne danserez pas ! Au fond, ce qu'il vous faudrait, c'est une robe du soir...

— J'en ai trouvé une assez jolie dans la malle que l'on a apportée dans ma chambre.

— Parfait ! Vous mettrez cette robe et vous la conserverez pour la soirée. N'oubliez pas que nous sommes tous invités après le spectacle à dîner avec Son Altesse !

Un peu plus tard, quand la jeune fille se retrouva dans sa chambre, elle se demanda pourquoi, alors qu'elle était vraisemblablement anglaise, elle était capable de s'exprimer en français.

« Qui suis-je ? Quel a été mon passé ? » ne cessait-elle de se demander avec une curiosité dans laquelle entraînait une bonne part d'angoisse.

Elle examina sa chambre en fronçant les sourcils.

« Je trouve étrange que l'on m'ait logée dans une pièce aussi exiguë, se dit-elle encore. C'est presque insultant... » Sans trop savoir pourquoi, elle estimait avoir droit à une chambre beaucoup plus luxueuse que celle-ci.

— Et pourquoi mon lit n'a-t-il pas de baldaquin ? murmura-t-elle en s'allongeant.

Elle dormait profondément quand Liza vint frapper à sa porte.

— Vénus ? Bill Bellow veut que nous soyons tous au théâtre dans une demi-heure.

— Bien... fit la jeune fille d'une voix ensommeillée. Va-t-on m'apporter mon bain ?

Liza éclata de rire.

— Vous rêvez ? Ce n'est pas parce que vous êtes logée dans un palais que vous allez être traitée comme une princesse ! N'avez-vous pas d'eau dans une cruche sur votre table de toilette ?

— Si...

— Eh bien, il faudra que vous vous contentiez de cela ! fit Liza en riant. Dépêchez-vous de vous préparer, je viendrai vous chercher dans un peu moins d'une demi-heure pour vous conduire au théâtre.

La jeune fille fit sa toilette dans un bassin en porcelaine blanche décoré de fleurs avant de revêtir l'unique robe du soir qu'elle avait trouvée dans la malle.

Celle-ci contenait un minimum de vêtements pour toutes les occasions. La femme de chambre d'Alicia l'avait remplie en y mettant tout ce qu'elle estimait nécessaire pour un jour ou deux.

— De cette manière, si par hasard vos bagages arrivaient en retard, vous ne serez pas complètement dépourvue, mademoiselle Alicia.

Mais la jeune fille n'avait reconnu aucune des toilettes soigneusement pliées.

« Ces robes sont à ma taille, c'est certain. Mais tout cela m'appartient-il vraiment ? » se demandait-elle avec désarroi.

Quand Liza vint la chercher un peu plus tard, elle lui fit part de ses doutes. La danseuse haussa les épaules.

— Bah, si elles vous vont bien, à quoi bon vous poser des questions ?

— C'est vraiment terrible de ne se souvenir de rien...

— Cela vous reviendra au moment le plus inattendu. On m'a raconté l'histoire d'un homme qui avait perdu la mémoire... Cela a duré cinq ans !

— Cinq ans ! s'écria Alicia avec horreur. J'espère ne pas avoir à attendre aussi longtemps !

Liza poursuivait son récit :

— Soudain, il a vu un fusil et une sorte de déclic s'est produit en lui. Figurez-vous qu'il avait été soldat et avait été blessé au cours d'une bataille...

Elle éclata de rire.

— Ah, ah ! Je ne pense pas que vous ayez jamais fait la guerre, Vénus !

La jeune fille se força à sourire, même si elle ne trouvait pas cette remarque spécialement drôle.

— Vous êtes tous si gentils, si patients et si compréhensifs avec moi... murmura-t-elle.

— Il faut dire que cela arrange bien Bill Bellow de vous avoir trouvée ! Vous êtes arrivée à point nommé... Si vous n'aviez pas été là pour prendre la place de cette pauvre Amy dont on reste sans nouvelles, que serions-nous devenus ?

— Amy avait-elle des parents ? Ont-ils été prévenus ?

De nouveau, Liza haussa les épaules.

— Bill Bellow s'en chargera un de ces jours. Pour le moment, il ne pense qu'à divertir le prince. Dans notre métier, nous avons une devise...

— Le spectacle avant tout !

Liza se remit à rire.

— Même si vous n'étiez pas une actrice professionnelle avant de perdre la mémoire, vous devez admettre que vous apprenez vite !

— Merci...

— Et le prince semble fasciné par vous !

— Ne dites pas de bêtises pareilles, Liza !

— C'est que j'ai des yeux pour voir.

— Le prince est un homme qui doit avoir beaucoup d'obligations. Malgré tout, il a trouvé le temps de venir nous saluer au théâtre...

Alicia revit le séduisant prince du Rasgrade s'avançant dans l'allée centrale du théâtre et son cœur fit un petit bond dans sa poitrine.

— J'ai pensé que c'était vraiment très aimable de sa part, ajouta-t-elle.

Liza pouffa.

— Je crois qu'il avait surtout envie de revoir les danseuses qui lui avaient plu à Paris. Gaby semblait être à son goût à l'époque... Mais depuis qu'il vous a vue, la pauvre Gaby n'existe plus !

Alicia se sentit rougir.

— Ne dites pas de bêtises ! répéta-t-elle.

— Je ne suis pas aveugle, vous dis-je !

Bill Bellow avait mis au point un spectacle relativement court puisqu'il ne devait pas durer plus de trois quarts d'heure.

Le prince et ses amis applaudirent les danseurs — et surtout les danseuses —, mais ils firent une véritable ovation à Alicia quand celle-ci chanta en s'accompagnant au piano à la fin du spectacle.

— Bis ! Bis !

Bill Bellow rouvrit les rideaux.

— Vénus va interpréter la même chanson, mais accompagnée cette fois par l'orchestre.

Les trois musiciens se mirent à jouer et la jeune fille avança au bord de la scène. Dans sa robe du soir en mousseline bleue dont le décolleté était orné d'un semis de petites roses, elle était si jolie que les applaudissements redoublèrent.

Mais dès qu'elle se mit à chanter, le silence — un silence absolu — régna dans la salle.

Les dernières notes de la chanson parurent s'envoler vers les cintres. Alors Bill Bellow apparut sur scène et vint prendre la jeune fille par la main. Tous deux s'inclinèrent tandis que le prince et ses invités battaient frénétiquement des mains.

— Bravo, Vénus ! fit Bill Bellow à mi-voix.

Le prince s'avança vers la scène.

— J'espère que vous n'avez pas oublié que je vous ai tous invités à dîner !

— Nous en sommes très honorés, Altesse, répondit le metteur en scène.

— Vous me retrouverez avec mes amis dans mes salons privés... Un domestique vous y conduira.

— Merci, Altesse.

Les danseuses coururent dans les loges pour se remaquiller. Alicia alla s'asseoir au piano et préluda. Quand elle attaqua l'*andante* d'une sonate de Mozart, Bill Bellow lui adressa un coup d'œil stupéfait.

— Vous êtes une véritable musicienne ! Malheureusement, ce n'est pas pour ce genre de musique que l'on vient applaudir les *Bellow's Belles* !

Les danseuses revenaient l'une après l'autre sur scène, toutes fardées à outrance.

« Je ne crois pas que ce soit du meilleur goût », se dit Alicia qui n'avait même pas un soupçon de rouge sur ses lèvres pulpeuses.

— Vite, vite ! s'écria Bill Bellow. Son Altesse va s'impatisier !

Deux domestiques les attendaient pour les conduire dans les salons privés du prince.

Ce dernier buvait du champagne avec ses amis. Des valets en livrée servirent des coupes du liquide pétillant à tous les membres de la troupe, sauf à Alicia qui se contenta d'un peu de limonade.

Le prince la rejoignit.

— Vous avez une voix merveilleuse ! Mais on a déjà dû vous le dire des milliers de fois et mon compliment doit vous sembler bien banal !

— Me l'a-t-on dit ? En tout cas, je ne m'en souviens pas, murmura-t-elle.

Le majordome vint annoncer que le dîner était servi et tout le monde passa dans la salle à manger privée où le prince ne recevait que des intimes.

— Comme chacun le sait, les déesses passent avant tout le monde, déclara-t-il. Par conséquent, Vénus s'assiera à ma droite.

Ses amis éclatèrent de rire.

— Lintz a toujours eu bon goût !

Alicia s'installa à la place qui lui avait été désignée et contempla les tableaux qui lui faisaient face.

— J'aime beaucoup Fragonard, déclara-t-elle. Parmi les peintres français, c'est celui que je préfère.

Le prince la regarda avec stupeur. Il était loin de s'attendre à ce que l'une des *Bellow's Belles* s'y connaisse un tant soit peu en peinture !

— Avez-vous déjà vu des tableaux de Fragonard ?

— Oui...

Elle fronça les sourcils dans une tentative désespérée de faire appel à sa mémoire défaillante. En vain...

— Mais je ne me souviens plus où... avoua-t-elle.

— Êtes-vous allée en France ?

— Je ne m'en souviens pas non plus...

Si le prince ne fit aucun commentaire, il n'en demeurerait pas moins surpris par les réponses imprécises de sa voisine de table. Bill Bellow, qui était assis un peu plus loin, jugea utile de lui donner une petite explication.

— Vénus est la seule de ma troupe à avoir pâti du déraillement. Elle est restée inconsciente pendant un certain temps, ce qui lui vaut maintenant de souffrir d'un peu d'amnésie.

Il haussa les épaules.

— C'est fâcheux, soit ! Mais je suis persuadé que sa mémoire lui reviendra bien vite !

— Je suis navré d'apprendre cela ! fit le prince.

— J'ai encore un peu mal à la tête, mais ce n'est rien, lui dit Alicia. En réalité, ce qui me gêne le plus, c'est de ne me souvenir de rien.

— Comme l'a dit Bill Bellow, tout cela vous reviendra, assura le prince. Pour le moment, n'essayez pas de penser au passé, mais au présent. Vous avez chanté merveilleusement et nous allons tous, du moins je l'espère, passer une excellente soirée.

— Les membres de ma troupe et moi-même sommes très heureux de nous trouver au Rasgrade, Altesse, déclara Bill Bellow.

Les valets commençaient à servir le dîner. Celui-ci commença par de délicieuses bouchées à la reine.

— Des bouchées à la reine ! s'exclama Alicia.

Elle se tourna vers le prince.

— Je ne serais pas étonnée d'apprendre que votre cuisinier est français.

— Vous avez bien deviné ! Je l'ai engagé lors de mon dernier séjour à Paris... C'est d'ailleurs à ce moment-là que j'ai pu applaudir pour la première fois les *Bellow's Belles*. Mais vous n'en faisiez pas alors partie...

De nouveau, la jeune fille fronça les sourcils dans un effort pour faire appel à des souvenirs qui persistaient à se dérober.

— Je ne m'en souviens pas... murmura-t-elle encore une fois.

La conversation allait bon train autour de la table. Les amis du prince semblaient fascinés par les petites danseuses de la troupe de Bill Bellow... Quant au prince, il monopolisait Vénus.

A sa grande surprise, la nouvelle recrue de Bill Bellow était fort cultivée. Au lieu de flirter ou de raconter des histoires amusantes, comme Gaby, Liza et les autres, elle parlait de littérature et d'art avec une aisance consommée.

— Depuis combien de temps faites-vous partie de la troupe de M. Bellow ? lui demanda-t-il.

Une ombre passa sur le ravissant visage de la jeune fille.

— Je ne sais pas...

— Je comprends qu'il soit bien fâcheux de ne se souvenir de rien. Pourtant vous avez pu me parler d'écrivains et de peintres... et vous avez réussi à interpréter du début à la fin une très belle chanson en français !

— J'ai dû l'entendre à Paris...

Les yeux d'Alicia s'emplirent de panique.

— Je serais donc allée à Paris ? fit-elle à mi-voix, comme pour elle-même.

Comprenant combien cela l'angoissait de chercher à se replonger dans un passé qui lui échappait, le prince s'empressa de changer de sujet de conversation.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je crois, j'ai mis des voitures à la disposition des membres de la troupe. Si vous souhaitez visiter la ville,

n'hésitez pas...

— J'aimerais beaucoup voir tout ce que je peux du Rasgrade qui semble être un très beau pays. Je voudrais aussi visiter le palais...

— Un palais que chacun des princes de Rasgrade a eu à cœur d'embellir...

— Les tableaux qui se trouvent dans cette pièce sont exceptionnels. En possédez-vous d'autres ?

— Vous trouverez des œuvres de tous les plus grands peintres dans les salons de réception et dans la galerie de portraits.

— Il faudra que j'aie admiré tout cela ! Mais les membres de la troupe de Bill Bellow ont-ils le droit de se promener à travers le palais à leur guise ou sont-ils censés ne pas sortir de l'aile qui leur est réservée ?

La jeune fille sourit.

— C'est que je n'aimerais pas que l'on me ramène *manu militari* dans ma chambre !

— Le palais est à votre disposition. N'hésitez pas à aller partout où vous voulez.

— Je vous en remercie. Je crains cependant de ne pas avoir beaucoup de temps à cause des répétitions...

— Vous n'avez pas besoin de répétitions ! Vous chantez à merveille et vous êtes ravissante...

— Que de compliments ! Merci, Altesse, fit Alicia en souriant.

A la fin du dîner, les dames se rendirent au salon tandis que les messieurs, selon la coutume britannique, restaient dans la salle à manger pour fumer un cigare, boire leur porto... et raconter des histoires un peu lestes.

Alicia s'aperçut qu'on avait roulé les tapis et apporté les instruments de musique.

— Je crois que nous allons danser, dit-elle à Liza.

— Oui. C'est en général ainsi que la soirée se termine quand nous sommes invités à dîner par un personnage important.

— Comme c'est agréable !

— Je dois dire que nous avons de la chance aujourd'hui !

— Pourquoi donc ?

— Tout simplement parce que les messieurs qui se trouvaient avec nous à table sont infiniment plus séduisants que ceux avec lesquels nous sommes d'ordinaire obligées de danser...

— Vous n'aimez pas danser ? s'étonna Alicia.

— Cela dépend avec qui.

— Oui, tout dépend du cavalier ! renchérit Gaby. La dernière fois, je me suis retrouvée dans les bras d'un très vieux monsieur qui me chatouillait exactement comme l'aurait fait un garçon de dix-huit ans. Je peux vous dire que cela n'avait rien d'agréable !

— Ne te plains pas ! s'exclama Betty. Il t'a offert un bien joli bracelet...

Alicia n'écoutait que d'une oreille cette conversation qu'elle trouvait fort bizarre. Elle regardait les tableaux qui décoraient le salon et se demandait où et quand elle avait eu l'occasion d'en voir d'aussi beaux que ceux-ci. Mais comme chaque fois qu'elle tentait de solliciter sa mémoire, celle-ci se déroba et elle avait alors l'impression de se trouver devant un trou noir.

Les messieurs ne tardèrent pas à rejoindre les *Bellow's Belles* au salon et Bill Bellow demanda à ses musiciens d'interpréter les plus jolies valse qu'ils connaissaient.

Dès que le petit orchestre attaqua les premières mesures de *La Valse de l'Empereur*, le prince prit Alicia par la taille et l'entraîna sur la piste improvisée.

Ils étaient l'un comme l'autre d'excellents danseurs et leurs pas s'accordaient tout naturellement.

— Vous dansez divinement bien, dit le prince en serrant la jeune fille un peu plus fort contre lui.

Il avait tenu beaucoup de très jolies femmes dans ses bras, mais aucune n'avait jusqu'à présent réussi à éveiller en lui les émotions qu'il éprouvait en regardant Vénus.

« C'est insensé ! C'est du plus haut ridicule ! Voilà que je suis en train de tomber amoureux d'une petite artiste de café-concert ! »

Tout en valsant, le prince emmena sa cavalière sur la terrasse qui donnait sur le parc.

Quelques lanternes japonaises étaient suspendues çà et là, de manière à éclairer les allées et les massifs de fleurs. Main dans la main, le prince et Alicia firent quelques pas jusqu'à ce qu'ils arrivent devant une fontaine en marbre.

— Comme c'est joli ! s'exclama la jeune fille.

Au centre de la fontaine, un Cupidon délicieusement sculpté tenait à bout de bras une grosse carpe par la bouche de laquelle s'échappait un puissant jet d'eau.

— Cette fontaine doit être très ancienne, remarqua Alicia. Elle devait déjà être là au moment de la construction du palais actuel, voici maintenant deux siècles.

— Comment savez-vous que le palais a deux siècles ? s'étonna le prince.

— J'ai posé la question à l'un de vos écuyers. Mais à vrai dire, je m'étais déjà rendu compte que la partie centrale du palais datait de la fin du XVII^e siècle. Les ailes ont été ajoutées ultérieurement, cela se voit tout de suite.

— Vous savez tant de choses... Que faisiez-vous donc avant d'être engagée par Bill Bellow ?

Il y eut un long silence.

— J'essaie de m'en souvenir... mais je n'y parviens pas, avoua enfin

la jeune fille.

Le prince la regarda d'un air pensif.

— Vous ne ressemblez pas du tout aux autres *Bellow's Belles*.

— Pourtant, je fais partie de la troupe de Bill Bellow.

— C'est ce que je trouve surprenant...

— Je suis anglaise comme Gaby, Liza et les autres, je suis blonde comme elles...

— Depuis combien de temps les connaissez-vous ?

De nouveau, un silence s'éternisa...

— J'ai tort de solliciter votre mémoire, dit le prince. Parlons plutôt d'autre chose...

— De quoi ?

— Dites-moi ce que vous pensez de moi !

La jeune fille leva son ravissant visage vers lui. Dans le rayon de lune qui perçait à travers les nuages, elle avait l'air si éthérée qu'elle paraissait presque surnaturelle.

— Dites-moi ce que vous pensez de moi, insista le prince.

Elle hésita avant de déclarer avec une totale simplicité :

— Lorsque nous avons dansé ensemble, je me suis sentie très proche de vous.

Le prince retint sa respiration.

— Vraiment ?

— Comment m'expliquer ?

De nouveau, elle hésita.

— C'était un peu comme si les vibrations qui émanaient de vous s'accordaient parfaitement avec les miennes, déclara-t-elle enfin.

— C'est incroyable ! J'ai ressenti exactement la même chose, mais je n'aurais pas su trouver les mots qu'il fallait pour l'exprimer.

— Jamais je n'avais éprouvé cela auparavant, avoua la jeune fille.

Si le prince s'était écouté, il l'aurait prise dans ses bras et l'aurait embrassée à en perdre le souffle... Mais ils n'étaient pas seuls dans le parc : Lisbeth et Betty étaient sorties prendre l'air avec des amis du prince et l'on entendait des petits rires fuser sous les grands arbres.

Le prince jura entre ses dents.

— Nous n'arriverons jamais à être tranquilles ici !

Soudain, il paraissait agacé.

— J'ai eu tort d'inviter des amis !

— Ils sont tous très sympathiques...

— Soit, mais nous aurions été beaucoup mieux juste tous les deux... N'ayez crainte, jolie Vénus ! Demain, je m'arrangerai pour que nous soyons seuls.

Du bout des doigts, il effleura la joue veloutée de la jeune fille.

— Je suis sûr que nous aurons beaucoup de choses à nous dire !

Il reprit Alicia par la main pour l'entraîner vers le salon illuminé où les

musiciens continuaient à jouer les valse de Johann Strauss.

« Je la désire comme un fou ! pensa-t-il. Je la désire comme je n'ai jamais désiré personne de ma vie... »

Et, même si cela ne lui plaisait guère de l'admettre, il devait reconnaître que la jeune Vénus avait réussi à toucher son cœur.

Ce fut un rayon de soleil qui, pénétrant dans sa chambre par les interstices des rideaux mal joints, réveilla Alicia.

Après avoir jeté un coup d'œil à la petite pendule qui ornait la cheminée, elle s'aperçut qu'il était seulement six heures du matin.

Mais elle savait, tout en étant incapable d'expliquer pourquoi, qu'elle avait l'habitude de se lever à cette heure matinale — tout au moins quand il faisait beau.

Aussi elle sauta en bas de son lit, fit une rapide toilette et, presque automatiquement, enfila un léger chemisier en mousseline blanche ainsi que la jupe d'équitation et les bottes qu'elle avait trouvées au fond de sa malle.

Elle hésita.

« C'est que je n'ai pas de chapeau... Puis-je me permettre de sortir tête nue ? »

Avec un haussement d'épaules, elle se dit que personne ne la verrait à une heure aussi matinale.

Elle descendit l'escalier en courant, traversa un grand hall où sommeillaient deux valets et arriva enfin dans le parc.

« Que c'est joli ici ! » pensa-t-elle avec enthousiasme.

Ses pas la conduisirent tout naturellement aux écuries. L'activité y était encore réduite. Seuls quelques palefreniers nettoyaient les boxes, tandis que d'autres pensaient les chevaux dans la cour.

La jeune fille alla d'une stalle à l'autre, admirant les splendides pur-sang.

« Le prince a bien de la chance de pouvoir monter tous les jours d'aussi beaux chevaux ! » pensa-t-elle avec une pointe d'envie.

Lorsqu'elle se souvint que les membres de la troupe avaient l'autorisation de monter des chevaux s'ils le désiraient, elle n'hésita pas et appela un lad.

En employant les quelques mots de rasgradien qu'elle avait déjà pu apprendre — et en utilisant force gestes —, elle lui fit comprendre qu'elle souhaitait qu'il prépare le magnifique étalon noir qu'elle avait choisi.

— Tout de suite, mademoiselle, dit le jeune employé.

Il disparut dans la sellerie et revint quelques minutes plus tard avec une selle d'amazone.

— Très bien ! s'exclama Alicia.

Elle partit au pas et franchit un portail gardé par deux sentinelles qui ne lui prêtèrent aucune attention car elle sortait du palais.

Elle se trouva tout de suite en pleine campagne.

« Que c'est joli ! » pensa-t-elle en admirant le paysage verdoyant.

Le soleil faisait étinceler de mille paillettes dorées la rivière qui serpentait

entre les arbres en cascadant sur de gros rochers. A l'horizon s'élevaient de hautes montagnes dont les sommets couverts de neiges éternelles se détachaient sur un ciel très bleu.

La jeune fille éperonna son cheval et partit droit devant elle. Après avoir galopé longtemps, elle mit sa monture au petit trot pour mieux admirer la nature.

L'air sentait bon l'herbe coupée, le seringa et la menthe. Dans l'herbe drue s'épanouissaient des boutons-d'or autour desquels voletaient des papillons aux merveilleuses couleurs, tandis que des centaines d'oiseaux s'égosillaient dans les branches touffues des arbres.

En arrivant à proximité d'un bois, Alicia se demanda si elle allait y trouver un étang comme celui qu'elle connaissait si bien...

Soudain désorientée, elle crispa ses doigts sur les rênes.

« Où ai-je vu un étang au milieu d'un bois ? » se demanda-t-elle avec désarroi.

Elle aurait pu le décrire avec précision, ce vaste étang bordé de roseaux et de saules où planaient des libellules...

« Où était-ce ? » se redemanda la jeune fille.

Elle avait l'impression que si elle parvenait à se souvenir de l'endroit où se trouvait cet étang, tout son passé lui reviendrait alors avec précision.

Hélas ! Elle avait beau solliciter sa mémoire, celle-ci persistait à se faire rétive !

Soudain, mue par une force inexplicable, elle se retourna et vit à distance un cavalier lancé au triple galop. Quand il fut assez près, elle put reconnaître le prince. Alors les battements de son cœur s'accéléchèrent follement.

Le prince ne tarda pas à la rejoindre.

— J'ai cru que je ne vous retrouverais jamais !

— Comment savez-vous que j'étais allée faire une promenade à cheval ?

— Il a suffi que les garçons d'écurie vous décrivent ! *Une princesse blonde qui monte merveilleusement à cheval...* Cela ne pouvait être que vous !

— Je pensais être la seule à sortir à une heure aussi matinale.

— J'ai l'habitude de monter de bon matin. Mais comme j'ai très mal dormi, je me suis levé encore plus tôt que les autres jours.

— Si nous allions sous les arbres ? proposa Alicia. Nous serions si bien à l'ombre... Et savez-vous s'il y a un étang au milieu de ce bois ? C'était la question que je me posais au moment où je vous ai vu arriver.

Le prince parut surpris.

— Comment l'avez-vous deviné ? Car il y a en effet un étang dans le bois... Aimerez-vous le voir ?

— Oh, oui !

Au pas, ils empruntèrent une allée couverte de mousse et ne tardèrent

pas à arriver devant un grand étang couvert de nénuphars.

La jeune fille le contempla d'un air songeur.

— Cela me rappelle un autre étang... Où se trouvait-il ? J'ai beau chercher, je n'arrive pas à le situer !

— C'est terrible d'avoir perdu la mémoire ! fit le prince avec compassion.

— Bill Bellow assure que tout me reviendra d'ici quelques jours...

— Voyez ! Ne vous inquiétez pas trop...

— Mais Liza m'a parlé d'un amnésique qui, pendant cinq ans, n'a pas réussi à se souvenir de quoi que ce soit !

Alicia eut un petit frisson.

— Pour moi, mon passé est comme un trou noir. A l'idée que je peux rester amnésique pendant cinq ans — ou davantage —, j'ai très peur !

— Ne pensez pas à cela.

— Comment l'éviter ?

— Cela vous rend malheureuse et je ne veux pas que vous le soyez !

Alicia lui adressa un délicieux sourire.

— Oh, je ne le suis pas ! Je me trouve très bien avec Bill Bellow et sa troupe.

Elle fronça les sourcils.

— Ai-je déjà été sur les planches avant ? Je n'en suis pas sûre... Bill Bellow pense que j'étais probablement une chanteuse professionnelle et que je devais avoir beaucoup de succès.

Elle laissa échapper un petit rire.

— En revanche, il n'a pas été très impressionné par mes performances de danseuse !

— Pourtant, vous valsez à ravir !

— Ce n'est pas du tout la même chose ! J'ai essayé d'imiter les pas compliqués que les *Bellow's Belles* ont l'air de trouver si faciles... mais je n'y ai pas réussi.

— Quoi d'étonnant ? Elles s'entraînent pratiquement depuis qu'elles savent marcher !

La jeune fille suivit des yeux le vol d'un martin-pêcheur aux ailes bleu saphir.

— A-t-on l'habitude de jeter une pièce dans cet étang tout en faisant un vœu ?

— Non, mais pourquoi ne pas commencer ?

Quand le prince mit pied à terre, Alicia l'imita.

Il chercha dans ses poches et en sortit deux pièces d'or.

— Faites un vœu en la lançant dans l'eau, dit-il en tendant l'une d'elles à la jeune fille. Je vais vous imiter.

D'une voix chargée d'émotion, il murmura :

— Peut-être ferons-nous le même vœu ? Et peut-être, avec un peu de chance, le verrons-nous se réaliser ?

La jeune fille prit la précaution de nouer les rênes de son pur-sang au-dessus de l'encolure pour éviter qu'il ne se prenne les pieds dedans. Puis elle alla jeter dans l'étang la pièce que venait de lui remettre le prince.

Il en fit autant. Puis ils demeurèrent côte à côte pendant plusieurs instants en regardant s'élargir à la surface de l'eau les ronds provoqués par les pièces.

— Quel vœu avez-vous fait ? demanda soudain le prince.

— Cela ne doit-il pas rester un secret ?

— Pas forcément.

— J'ai tout simplement souhaité de trouver le bonheur. Mais n'est-ce pas le vœu de chacun ?

Le prince soupira profondément.

— Je le suppose... Moi aussi, j'aimerais trouver le bonheur. Malheureusement, dans mon cas ce n'est pas possible !

— Pourquoi ?

Lorsque leurs regards se rencontrèrent, Alicia retint sa respiration.

— Pourquoi ? répéta le prince à mi-voix. Tout simplement parce que je vous aime.

Il lui prit les mains.

— Oui, je vous aime ! répéta-t-il avec emportement.

— Vous... vous...

— Je vous aime comme je n'ai jamais aimé une autre femme. Vous êtes celle que j'ai cherchée pendant toutes ces années... en vain jusqu'à présent.

La jeune fille le fixait sans mot dire, comme hypnotisée.

— J'ai beaucoup voyagé, j'ai connu de très belles femmes...

Le prince la lâcha et recula de quelques pas avant d'ajouter :

— Jamais je n'ai rencontré quelqu'un comme vous. Nous sommes faits l'un pour l'autre, Vénus !

Il secoua la tête avec désespoir.

— Mais c'est seulement cette nuit que j'ai compris que vous étiez aussi inaccessible que si vous étiez la véritable Vénus.

— Pourquoi ? redemanda encore une fois la jeune fille.

— Parce que je ne suis pas libre ! s'écria le prince avec désespoir.

Il se tordit les mains.

— Je découvre enfin la femme de ma vie, la femme de mes rêves... et rien n'est possible !

— Mais pourquoi ?

— Parce que je me dois à mon pays et que mes sentiments ne comptent pas.

Il baissa la tête avec accablement.

— Je vais dire à Bill Bellow de partir immédiatement en emmenant toute sa troupe. Il vaut mieux que nous ne nous revoyons plus jamais.

— Mais moi, je veux vous revoir ! protesta Alicia. Je ne peux pas

vivre sans vous... Pourquoi voulez-vous que je m'en aille ?

— Vous n'avez donc pas compris ? Dès que la jeune fille que m'a envoyée la reine Victoria arrivera au Rasgrade, je serai obligé de l'épouser.

Alicia porta la main à son front soudain douloureux.

— Je... j'ai déjà entendu parler de cela... fit-elle d'une voix presque inaudible.

— Cela ne m'étonne pas. Plusieurs princes des États des Balkans ont trouvé ainsi le moyen de protéger leur pays des Russes.

Alicia fronça les sourcils.

— Vous allez donc devoir vous marier ? demanda-t-elle sans bien paraître comprendre sa question.

— Il le faut. Dès que ma future femme arrivera, mon sort sera scellé. Ce sera peut-être aujourd'hui, peut-être demain...

— Mais pourquoi dois-je partir ?

— Parce que je vous aime... et parce que je vous respecte. Tout comme je respecterai celle que je vais être obligé d'épouser. Je ne peux pas lui infliger de vivre sous le même toit que celui de ma maîtresse.

— Je ne comprends pas très bien... murmura Alicia.

Elle voulut poser sa main sur le bras du prince qui recula d'un bond.

— Ne me touchez pas !

— Je voudrais vous toucher, fit-elle avec candeur.

— Je vous en supplie, Vénus ! Ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà ! Hier soir, quand nous dansions, je voulais vous serrer très fort contre moi...

— Moi aussi, j'avais envie de me serrer très fort contre vous.

— Ensuite, reprit-il, nous sommes sortis dans le parc et si je m'étais écouté, je vous aurais prise dans mes bras pour vous embrasser et vous dire combien je vous aimais.

— Moi aussi, j'aurais voulu vous embrasser et vous dire combien je vous aimais.

— Oh, mon amour !

Alicia se jeta dans les bras du prince.

— Je voudrais rester avec vous au Rasgrade. Je voudrais passer avec vous tout le reste de ma vie.

Au prix d'un visible effort, le prince l'écarta.

— Si vous étiez comme Gaby ou Liza, les choses seraient très simples... Mais vous êtes infiniment différente des autres *Bellow's Belles* et je sais que si vous restiez, beaucoup de choses très précieuses seraient gâchées.

— Lesquelles ?

— Vous perdriez non seulement votre innocence, mais cette réserve, cette dignité instinctive que j'admire tant chez vous.

— Comment pourrais-je partir ? s'écria Alicia avec désarroi.

Comment pourrais-je vous oublier ?

— Un jour, vous rencontrerez un homme que vous aimerez et que vous épouserez. Alors vous m'oublierez !

— Jamais je ne pourrai vous oublier. Jamais ! Je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme... et pour toujours !

— Moi aussi, je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme, Vénus !

— C'est merveilleux ! Que demander de plus ?

— Vous ne comprenez donc pas que rien n'est possible entre nous ? Et cela, pour la bonne raison que mon devoir envers mon pays doit passer avant tout. Cela me brise le cœur de vous dire adieu... mais il le faut !

Il laissa échapper un profond soupir avant d'ajouter :

— Un jour peut-être, si Dieu est miséricordieux, il nous permettra de nous retrouver. Pour l'instant, je refuse de me conduire d'une manière dont j'aurais honte.

En silence, Alicia contempla ses mains crispées.

— Vous êtes un homme d'honneur, déclara-t-elle enfin.

Le prince laissa échapper un rire bref.

— J'aimerais mieux avoir moins de scrupules !

— Ne parlez pas ainsi... Je vais prier pour que vous soyez heureux.

— Heureux ? Non, je ne le serai jamais sans vous !

— Je ne le serai pas davantage. Tous les soirs, je prierai pour que nous soyons de nouveau réunis.

— Je ferai la même prière.

A pas lents, ils revinrent vers leurs chevaux qui paissaient tranquillement dans les herbes hautes.

Le prince saisit Alicia par la taille, la souleva et, sans effort apparent, la mit en selle. Elle lui adressa un regard plein d'adoration.

— Je vous aime, je vous aimerai jusqu'à mon dernier souffle et il n'y aura jamais un autre homme dans ma vie.

Le prince lui prit la main et déposa au creux de sa paume un léger baiser.

— Je vous aimerai toute ma vie, déclara-t-il avec émotion. Adieu, Vénus !

— Adieu, Lintz !

Ils partirent au grand galop, mais leurs chevaux ne tardèrent pas à ralentir l'allure d'eux-mêmes, comme s'ils avaient compris que l'heure était grave.

Alicia se tourna vers le prince et elle eut envie d'éclater en sanglots en lui voyant ce visage ravagé.

— Prions pour qu'un miracle ait lieu ! dit-elle.

— Il n'y a pas de miracles dans cette vallée de larmes, répondit-il d'un air sombre.

En arrivant en vue du palais, la jeune fille déclara :

— Je suis sûre que Dieu nous écoute et nous viendra en aide.

— Dieu nous a oubliés.

— Ne parlez pas ainsi !

— Vous allez partir aujourd'hui. Nous reverrons-nous un jour ? J'en doute... Adieu, mon amour !

— Je persiste à penser que tout n'est pas perdu, aussi je ne vous dirai pas adieu mais au revoir.

Ils passèrent par la grande grille du palais et traversèrent la cour d'honneur au pas. Alicia remarqua qu'une voiture était arrêtée devant le perron. Le visiteur devait être important car le grand chambellan était venu l'accueillir lui-même, entouré de plusieurs écuyers.

Le prince devint très pâle en reconnaissant l'homme de haute taille qui venait de sortir de voiture en s'appuyant sur deux cannes.

— C'est le duc de Templeton, dit-il à Alicia. Il ne me connaît pas, mais j'avais eu l'occasion de l'apercevoir à Londres, il y a plusieurs années de cela. J'étais loin de penser qu'il était en état de voyager !

Les mains sur les rênes, la jeune fille demeurait immobile comme une statue et son visage avait l'air sculpté dans du marbre.

— Père, murmura-t-elle d'une voix blanche.

Soudain, elle se laissa glisser en bas de son cheval et courut vers le visiteur en criant :

— Père ! Père ! C'est donc vous ? Vous avez pu venir ? Je vous reconnais ! Maintenant, je me souviens de tout !

Le duc lâcha l'une de ses cannes pour pouvoir mieux embrasser sa fille.

— Les médecins voulaient m'empêcher d'entreprendre le voyage, mais je leur ai dit d'aller au diable. J'ai emmené une infirmière qui m'a très bien soigné et je me sens beaucoup mieux maintenant que je te vois.

Il tapota gentiment la joue d'Alicia.

— Je ne voulais pas que ma fille unique se marie sans que je sois là... Je n'avais qu'une peur : celle d'arriver trop tard ! Heureusement, le grand chambellan m'a tout de suite rassuré. Alors la cérémonie n'a pas encore été célébrée ?

Alicia ne savait si elle devait rire ou pleurer.

— Je suis si heureuse de vous voir ! Le train dans lequel je me trouvais a déraillé, j'ai reçu un coup sur la tête et j'ai perdu la mémoire...

Le duc eut un haut-le-corps.

— Quoi ?

— Mais je viens de la retrouver en vous voyant ! La vie est merveilleuse !

— Si tu t'expliquais un peu mieux, ma chère enfant ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes...

Le grand chambellan et les écuyers — pour qui « Vénus » n'était autre que l'une des petites danseuses de la troupe de Bill Bellow — les

regardaient avec stupeur.

Sur ces entrefaites, le prince mit pied à terre à son tour et les rejoignit.

— Est-il possible, monsieur, que... que cette jeune personne soit lady Frederika, votre fille ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Mais évidemment ! Même si au lieu de l'appeler Frederika, je préfère l'appeler Alicia, son second prénom.

— Dans ce cas, moi aussi, je l'appellerai Alicia...

Il se tourna vers la jeune fille.

— Et quelquefois Vénus... ajouta-t-il très bas.

— J'avais peur de ne pas arriver à temps pour pouvoir la conduire moi-même à l'autel, dit le duc. Mais apparemment, ce n'est pas le cas. Quand doit être célébré le mariage ?

— Demain, dit le prince.

Les larmes vinrent aux yeux d'Alicia. Elle se haussa sur la pointe des pieds pour murmurer dans l'oreille de celui qu'elle pouvait désormais considérer comme son fiancé :

— Je vous avais bien dit qu'il ne fallait pas perdre espoir !

Le prince lui étreignit les mains.

— Oh ! Mon amour... fit-il très bas. Qui aurait jamais pu supposer que la ravissante Vénus n'était autre que lady Frederika, la jeune fille que Sa Majesté la reine Victoria avait choisie à mon intention ?

Comme tout avait été déjà arrangé pour le mariage avant la catastrophe ferroviaire, il suffit de remettre en route l'organisation que les officiers du palais avaient prévue en grand détail.

Tout monde se réjouissait en voyant combien le prince était heureux.

— Nous allons avoir une bien jolie princesse ! ne cessait-on de répéter dans les couloirs du palais comme dans ceux des ministères.

Des hérauts parcoururent la ville en annonçant au peuple que le prince allait épouser une parente de Sa Majesté la reine Victoria.

Les seules personnes à déplorer l'événement étaient les Russes — qui n'avaient plus qu'à oublier leur projet d'envahir le Rasgrade —, et Bill Bellow.

— Comment aurais-je pu deviner que ma fiancée était l'une de vos *Bellow's Belles* ? lui demanda le prince.

Le fantaisiste lui expliqua que lune de ses danseuses avait péri dans l'accident, et que — par erreur —, on lui avait amené Alicia qui était alors inconsciente.

— Elle était enroulée dans une couverture, seules quelques mèches blondes dépassaient et, en toute bonne foi, je l'ai prise pour Amy.

Le prince esquissa un sourire.

— Vous avez su tirer parti de la situation !

Bill Bellow éclata de rire.

— Ma foi, qui ne l'aurait pas fait à ma place ! Vénus arrivait juste au

bon moment. Quand le ciel vous envoie un cadeau pareil, on ne fait pas la fine bouche ! Avec une chanteuse de sa beauté et de son talent, ma petite troupe allait avoir un succès fou !

Visiblement dépité, il ajouta :

— Comment vais-je la remplacer, maintenant ?

— J'espère que vous trouverez au Rasgrade une danseuse capable de remplacer Amy. Il y a de très jolies filles dans mon pays...

— Je peux toujours en auditionner quelques-unes, fit Bill Bellow d'un air peu convaincu. Mais je sais déjà que je ne trouverai pas une seconde Vénus !

— Je dois vous remercier d'avoir accueilli lady Frederika avec autant de gentillesse. Elle aurait très bien pu tomber entre les mains de personnes moins bien intentionnées et moins scrupuleuses que vous.

— C'est certain, Altesse. En apprenant que votre fiancée avait disparu, j'avoue que je me suis cependant posé quelques questions. « Et si Vénus était cette lady Frederika ? » me demandais-je.

Il ouvrit les mains dans un geste impuissant.

— Mais que pouvais-je faire ? Comment aurais-je pu aller vous trouver en vous faisant part de mes doutes ? Vous auriez été très choqué de m'entendre suggérer que lune des *Bellow's Belles* était la future princesse du Rasgrade !

— Grâce au ciel, tout est bien qui finit bien, dit le prince en lui remettant un chèque.

Lorsque Bill Bellow vit tous les zéros qui s'alignaient, il laissa échapper une exclamation de stupeur.

— C'est trop !

— Vraiment ? demanda le prince avec amusement.

— Je veux dire que... euh, merci, Altesse ! Merci, merci !

— J'espère que vous pourrez nous donner un petit spectacle ce soir, et un autre demain soir dans le grand théâtre de la ville.

— Avec plaisir, Altesse ! Les *Bellow's Belles* se produiront aussi souvent que vous le souhaitez.

A mi-voix, comme pour lui-même, Bill Bellow ajouta :

— Dommage que Vénus ne puisse pas clôturer le spectacle...

Le prince éclata de rire.

— Je crains que la carrière de lady Frederika au music-hall ne soit terminée !

Les cloches des églises sonnaient à toute volée et des orchestres jouaient à chaque coin de rue pendant que le carrosse doré tiré par quatre chevaux blancs parcourait au pas les avenues ombragées de la ville, sous les vivats et les acclamations d'une foule enthousiaste.

Vêtue d'une merveilleuse robe en bouillonnés de soie blanche parsemés de petites perles, coiffée d'un diadème en diamants auquel était fixé un

voile en tulle interminable, la jeune mariée était radieuse...

A ses côtés, dans son uniforme chamarré de décorations, le prince paraissait encore plus séduisant que d'habitude.

Il étreignit la main de celle qui était devenue sa femme au cours de la cérémonie grandiose et en même temps très émouvante qui venait d'être célébrée dans la cathédrale de la ville.

— Je t'aime... ma jolie princesse, murmura-t-il.

Alicia leva vers lui de grands yeux bleus étincelants.

— Je t'aime... mon prince charmant, fit-elle dans un souffle.